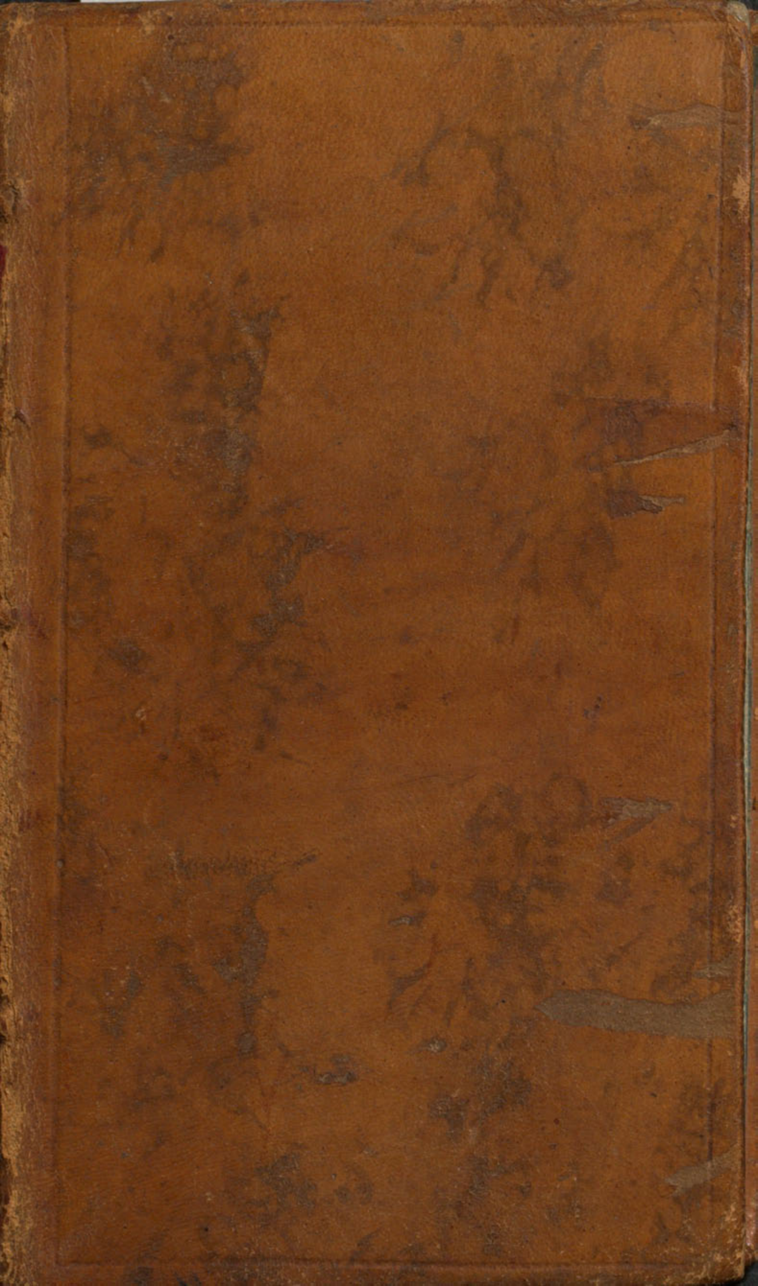
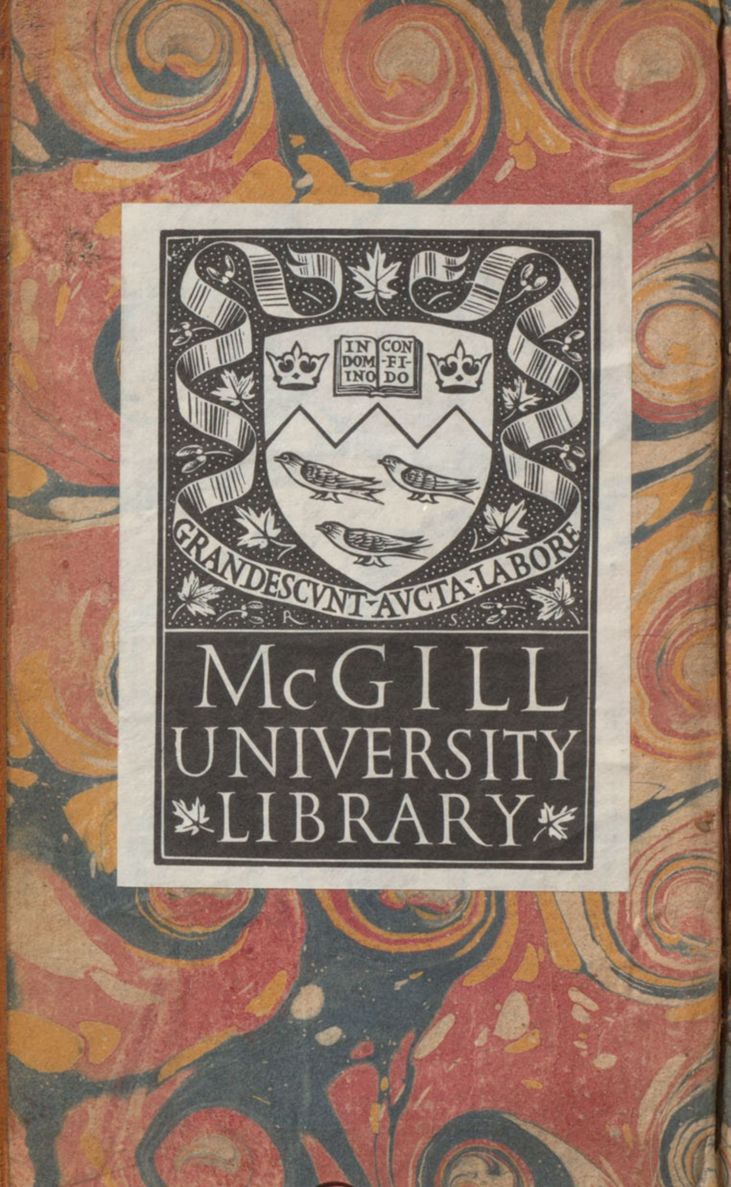



IN DOMINO CONFIDO
GRANDESCVNT·AVCTA·LABORE
McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY



L'ACADEMIE MILITAIRE, OU LES HEROS SUBALTERNES.

Par P*** Auteur ſuivant l'Armée.

QUATRIE'ME PARTIE.

Sublato jure nocendi.



M. DCC. XLV.



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Préface pour ceux qui les aiment, & autre chose pour ceux qui ne prennent pas la peine de les lire.

QUE les trois Livres précedens que j'ai donné au Public, il y a environ un mois, ayent réussi ou non, ce n'est pas ce que

j'examine ici ; il me suffit qu'ils se soient assez bien vendus pour en donner la suite, je ne prétends pas même conclure de là qu'ils sont bons ; tout se vend au siécle où nous sommes ; l'honneur d'un débit honnête m'est commun avec trop de miséres pour en tirer vanité ; que de milliers de mauvais Vers ont été achetés sans en être meilleurs.

Il y a, je ne sçai combien de gens oisifs, dont l'unique emploi est de n'avoir rien à faire, à qui le tems ne coute rien à perdre, dont toute la vie n'est qu'un vuide affreux, qu'ils remplissent indifféremment de mille bagatelles, lisant pour cet effet, tout ce que le hazard & l'abondance de nos stériles Auteurs leur présentent : Sans les brochures nouvelles, que feroient nos Beautés subalternes, dont les amans sont à l'armée,

nos petits Maîtres de robe, nos Abbés, nos jeunes Veuves, nos Fillettes enfin, qui, loin des yeux de leurs cheres mamans, vont dévorer en ſecret des Romans dans quelque coin ſolitaire ?

Ira-t-on au ſpectacle, & quoi voir ? *Le ſage Etourdi*, ou plûtôt l'Etourdi ſage, à ce qu'on m'écrit, *La folie du jour*; *les Ennuis de Thalie*; *Amour ſecond*; plaiſantes piéces, dit-on, ſuppoſé encore que c'en ſoient; le Roman le plus chétif n'eſt-il pas dix fois plus amuſant ? Que je liſe par exemple *l'honnête-homme*, ſi ſes longues moralités m'ennuyent, je ſaute dix pages pour courir au fait, & je puis en moins d'un quart-d'heure lire tout ce qui mérite d'être lû dans deux volumes entiers.

A-t-on cet avantage à la Comédie ? point du tout, la toile levée, malgré qu'on en ait, il faut

tout entendre, & eſſuyer dix mauvaiſes ſcenes avant que de parvenir à une médiocre, encore faut-il tout l'Art, toute la fineſſe du jeu de Grand-Val, & la noble ſimplicité de ſon aimable épouſe, pour la rendre paſſable : Ma foi, vive les Romans, c'eſt toûjours quelque choſe que de trouver trois bonnes pages dans un volume, avec la commodité de n'en lire pas davantage, & d'envoyer le Livre & ſon Auteur au diable, quand ils nous ennuyent. Mais quelque mal que l'on diſe de nos beaux Eſprits modernes, de nos confreres, qu'il me ſoit permis de remarquer en paſſant, par forme de diſſertation, puiſque l'occaſion s'en préſente, qu'ils n'ont pas de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, ce ſont autant de tigres qui ſe déchirent charitablement les uns les autres.

Il faut avouer que la République des Lettres est un Gouvernement bien tumultueux, il semble que condamnée à nourrir dans son sein une guerre éternelle, elle ait renoncé aux douceurs de la paix ; qu'elle vend bien cher les stériles lauriers que produit sa terre ingrate : ceux que Mars nous présente sont quelquefois mélangés des palmes de la paix qu'ils annoncent ; mais pour ceux que le talent distribuë, ils sont toûjours à coup sûr le signal d'une guerre nouvelle. Mille jaloux les changent en épines, & vous déchirent cruellement en voulant vous les enlever.

Le Païs Littéraire est pour le moins divisé en autant de cantons que la République des Suisses, mais il n'y a pas tant d'ordre, à beaucoup près ; l'éloquence, la Poësie, l'Histoire, &c. ont chacun

leur diſtrict, & font Corps à part, outre une guerre générale, qui occupe toutes les différentes parties de cet Etat, au ſujet de la prééminence qu'elles ſe diſputent, & que toutes prétendent avoir, chaque canton en ſon particulier en nourrit encore une inteſtine dans ſon ſein; on y voit en un mot autant de partis differens qu'il y a d'hommes.

L'amour propre eſt ſi puiſſant en ce Païs libre, qu'un Terſite s'y croit un Achille, & en état de le diſputer à quiconque; le Soldat le plus vil oſe porter ſes vûës à la couronne, & ſans ſe ranger ſous d'autres étendarts que les ſiens, combat pour l'obtenir lui-même, perſuadé qu'il en eſt ſeul digne.

Tous ces fiers Républiquains veulent donner des loix, des préceptes, & n'en recevoir de perſonne; de là naît une confuſion

& une licence, qui ferme l'entrée de cette République à ceux qui nés avec des talens supérieurs pour y occuper un poste honorable, ensévelissent dans la poussiere d'un cabinet des chefs-d'œuvres dignes de servir de modéles ; ils voyent à regret que la mort seule bannissant la jalousie les rendra respectables, peu sont curieux d'acheter si cher le rayon de gloire qu'on reserve à leur ombre.

Que la Police de cette Anarchie est injuste, & que l'on doit sçavoir de gré aux personnes d'un mérite distingué qui ont assez de courage pour se déclarer les Citoyens d'une semblable République ; c'est cependant ce que moi & mes camarades avons faits : Oui, nous voulons bien passer pour Auteurs, & en porter le nom, quelque décrié qu'il soit ! Quel excès de générosité dans le siécle où nous sommes !

CHAPITRE II.

Lettre Ecrite de Gand à Jaquelin mon Editeur, Resident à Paris.

„ BEau-frere, je viens de voir „ les trois premieres parties „ de nôtre *Academie Militaire*, „ portées sur les aîles de la Re- „ nommée ; en vérité je ne puis „ trop me faire de complimens, „ sur toutes les belles choses qu'on „ y trouve ; quelle varieté de „ choses, de pensées, de prose, „ de vers, de nouvelles, d'histoi- „ res, oüi, je suis un homme in- „ comparable, je dois en conve- „ nir de bonne foi, il y a de la „ fatuité à se refuser les éloges „ qu'on mérite, c'est courir après „ & les gueuser de ses amis.

„ Je vous avouerai, avec la mê-

„ me franchiſe que vous voyez „ que je me louë, que vous n'avez „ pas le ſens commun, mais pas „ le ſens commun, vous pouvez „ m'en croire, je ſuis ſincére, il „ faut que tout l'eſprit de vôtre „ Famille ait paſſé dans la tête „ de vôtre gentille ſœur, de Ja- „ votte, ma petite femme, Ma- „ dame Pariſien.

„ Sçavez - vous, Beau-frere, „ qu'un Editeur de vôtre trempe „ eſt capable de gâter les plus „ beaux Ouvrages; tout fourmille „ de fautes dans l'Edition que „ vous venez de faire de mes „ Oeuvres, un volume d'Errata „ ſuffiroit à peine pour réparer „ vos ſottiſes, n'en ai-je pas aſſez „ des miennes, je vous paſſe cel- „ les auſquelles un Lecteur intelli- „ gent peut aiſément ſuppléer, „ mais il en eſt de ſi lourdes que „ ma gloire en pourroit ſouffrir; je

„ n'ofe vous les rappeller ici, ré-
„ folu de laiffer dans l'oubli cel-
„ les dont on pourroit m'avoir
„ fait grace; que j'aurois été bien
„ avifé, mon cher petit ami,
„ de vous avoir fait faire deux
„ ou trois Campagnes feulement
„ pour apprendre les termes de
„ l'art, & ce qu'il n'y a qu'un fot
„ qui puiffe ignorer.

„ J'ai agité ces jours derniers
„ en pleine Académie, s'il faloit
„ vous caffer aux gages, mais tout
„ bien examiné, cependant on
„ vous tolére, ne fût-ce que pour
„ la commodité de rejetter fur
„ vous toutes les fautes que nous
„ pourrons faire; un Editeur n'eft
„ que pour cela, il doit avoir bon
„ dos, préparez-vous à voir le
„ vôtre impitoyablement chargé
„ de toutes nos impertinences &
„ des vôtres; pour la gloire ne
„ fe partage point, elle eft le lot

„ des Auteurs, qui ſeroient ſou-
„ vent fort embaraſſés de répon-
„ dre à la critique ſans l'avantage
„ de pouvoir rejetter leurs bé-
„ vûës ſur l'Editeur, les Copiſtes
„ & l'Imprimeur.

„ Parlons un peu nouvelles,
„ encore en faut-il envoyer de
„ fraîches à ſes amis, quand on
„ eſt à la ſource, vous étes ſur-
„ pris de voir ma lettre datée de
„ Gand, vous qui non plus que
„ le Public, n'avez pas ſeulement
„ oüi dire que nous penſions en
„ faire le Siége, vous ſçaurez donc
„ que pour varier nos plaiſirs,
„ nous ne nous amuſons pas tou-
„ jours à gagner des batailles, & à
„ attaquer des Villes en forme,
„ pour faire voir à nos Ennemis
„ que nous en ſçavons plus d'une
„ nichée; n'ayant dernierement
„ rien de mieux à faire, nous fi-
„ mes la partie d'aller voir la

„ Ville de Gand, pendant qu'on „ ſe préparoit à aſſiéger Oudenarde.

„ Ce voyage-là fut une vraie „ partie de plaiſir, les Graſſins en „ étoient ; où ne ſe trouvent-ils „ pas, ce ſont les Marechaux des „ Logis de l'Armée.

„ Ma foi, ce jour-là, Beaufrere, ſans l'heureuſe influence „ de la céleſte Étoile qui préſide „ à la marche de ces braves garçons, c'étoit fait des Graſſins, il „ n'en étoit plus parlé ; ils marchoient en aſſurance ſous leur „ Chef intrépide, ſans voir l'orage prêt à fondre ſur eux ; il „ parut efin & ſa vûë ne les déconcerta pas, ſix mille Anglois „ après tout ne ſont pas faits „ pour épouvanter fort cinq à ſix „ cens François.

„ Les Anglois, dit-on, mépriſent la vie, cela eſt fort bien,

„ je les en félicite, mais tout bien
„ examiné cependant, quoi qu'on
„ en dise, le mépris qu'ils en font
„ ne peut que nuire à leur cou-
„ rage, on défend mal ce qu'on
„ méprise ; nous qui pensons que
„ la vie ne laisse pas que d'être
„ une fort jolie chose, nous la
„ défendons en diables, & ne la
„ laissons aller que quand nous
„ ne pouvons la retenir ; l'hon-
„ neur & la gloire lui sont seuls
„ préferables à nos yeux.

„ C'est en conséquence de ces
„ principes raisonnables & bien
„ raisonnés, que les Graffins, au-
„ tant au moins pour conserver
„ de braves Soldats au Roy que
„ leur vie, se trouvant de beau-
„ coup inférieurs à un parti d'En-
„ nemis, se retrancherent ; voici
„ le récit fidelle de cette action
„ mémorable, tel que me l'a con-
„ tée un des Héros qui s'y trou-

„ verent, & dont il ſera parlé plus „ amplement dans la ſuite, ce „ ſont ſes propres termes, je n'ai „ fait qu'y jetter les graces du „ diſcours, & y mettre le vernis, „ encore eſt-il bon que chacun „ parle à ſon tour, d'ailleurs cela „ touchera plus de la bouche „ d'un des Acteurs. M. Jacquelin „ aura la bonté d'inſérer tout au „ long cette relation dans nos „ feuilles périodiques, tout fait „ nombre.

Relation très-curieuſe *faite par Jolicœur Graſſin, revûë, corrigée & augmentée par Pariſien, Membre & Chef de l'Académie Militaire.*

„ Il étoit environ cinq heures „ du ſoir, quand nous nous re- „ tranchâmes dans la petite Cenſe „ de Naſſein, entre Aloſt & „ Gand, cette Ferme eſt compo- „ ſée d'une maiſon de Payſan, de „ deux écuries, d'une grande

cour

„ cour, d'un jardin & d'un colom-
„ bier ; ceux qui occupoient alors
„ cette campagne étoient un bon
„ Fermier, sa ménagere, une gran-
„ de décontenancée de fille qui,
„ fiere de sa croix d'or, du paquet
„ de clefs pendu à sa ceinture &
„ de ses trois bagues, se croyoit
„ quelque chose, d'une grosse
„ servante à tetons à la Flamande
„ & assez ragoutante, de deux
„ valets, d'un pâtre, de cinq che-
„ vaux, de six vaches, de quatre
„ veaux, de dix-huit moutons,
„ de trois chiens, & d'un chat ;
„ on voit que je suis fort pour les
„ détails, c'est là où brillent les
„ Historiens qui se piquent d'exac-
„ titude ; dans les grandes affaires
„ les plus petites circonstances
„ sont intéressantes.

„ A nôtre arrivée tumultueu-
„ se, les pigeons s'envolerent,
„ les hommes vinrent à nous

„ chapeaux bas, les femmes pleu-
„ rerent, les chevaux hañirent, les
„ vaches meuglerent, les moutons
„ bêllerent, les chiens japerent, &
„ le chat miaulant gagna les gou-
„ tieres; en un moment cour, mai-
„ ſon, jardin, écuries, tout fut
„ rempli; les portes fermées, ba-
„ ricadées ſur nous, chacun prit
„ ſon poſte, & eut ſa porte, ſa
„ fenêtre, ou ſon arbre à garder,
„ & le garda bien.

„ Moi dixiéme j'eus la Cita-
„ delle à défendre, c'eſt-à-dire le
„ colombier, on y porta des échel-
„ par mon ordre, & bien-tôt
„ les tuilles enfoncées à coups de
„ croſſes, font autant de creneaux
„ que de Soldats.

„ Le peril eſt extrême; mais,
„ ô prodige de valeur! que la poſ-
„ terité aura peine à croire; quinze
„ de nos camarades les plus bra-
„ ves ſe dévouent au bien public,

„ forment le généreux dessein de
„ percer seuls les six mille Anglois
„ nos assaillans, pour aller nous
„ chercher du secours ; ils par-
„ tent, la gloire les inspire, la
„ valeur les anime, & bravant la
„ mort, ils passent fierement au
„ milieu de nos Ennemis furieux,
„ qui font sur ces Héros un feu
„ des plus vifs ; & de quinze, qua-
„ tre arrivent heureusement.

„ En quoi aveugles admira-
„ teurs de l'antiquité, en quoi
„ cette action le cede-t-elle aux
„ plus fameuses dont se glorifie
„ la superbe Rome, & que vous
„ admirez encore tous les jours ?
„ Sourds au bruit des merveilles
„ qui s'operent sous vos yeux ; par
„ vos compatriotes, vos parens,
„ vos amis ; convenez qu'il ne
„ manque à ces faits éclatans
„ que cinq à six siécles pour
„ avoir un air respectable.

„ Déja les Anglois environ-
„ noient la Cenſe, & faiſoient
„ de toutes parts ſur nous un feu
„ terrible ; prompts à leur répon-
„ dre, nôtre fureur fut au moins
„ égale à la leur, après en avoir
„ renverſé plus de cent, deux de
„ mes camarades tomberent à
„ mes côtés, mais ne furent heu-
„ reuſement que legerement bleſ-
„ ſés.

„ Du haut de ma Citadelle je
„ découvrois tout, au péril près
„ que nous courions, c'étoit un
„ coup d'œil fort ſingulier que de
„ voir les arbres du jardin cou-
„ verts de Soldats, toutes les fe-
„ nêtres de la maiſon heriſſées de
„ fuſils, & les toits à demi dé-
„ couverts vomir feux & flâmes.

„ Enfin nos Ennemis rebutés
„ de trouver tant de réſiſtance
„ prirent leur parti, continuerent
„ leur route vers Gand, qu'ils ne

„ pûrent ſecourir à tems, & perdirent par leur faute une belle, „ riche & grande Ville, pour s'être amuſés à brûler quelques „ herbes de paille à la Cenſe de „ Naſſein, c'eſt entendre au mieux „ ſes intérêts; ce n'eſt pas aſſez de „ ſçavoir ſe défendre, nous ſçavons auſſi attaquer; à peine les „ Anglois nous eurent quittés, que „ nous voilà à leurs trouſſes.

Ici finit la relation de très-pathétique Jolicœur, le meilleur de mes amis; les Ennemis continuant leur marche ſe ſont trouvés ſur le corps que commandoit M. du Chayla vers les ſept heures du ſoir, à portée de l'Abbaye de Meſle, dans le moment qu'il établiſſoit-là ſon camp; cette eſpece de ſurpriſe n'a pas empêché que Meſſieurs de Graville & de Souvré, Maréchaux de Camp ne ſe ſoient

portés aſſez diligemment vers les Brigades de Crillon & de Normandie qui ſe trouvent par tout, pour qu'elles fuſſent en état de recevoir l'Ennemi de bonne grace, celle de Crillon a ſoutenu à ſon ordinaire le premier choc avec beaucoup de valeur, & celle de Normandie eſt arrivée à portée de la ſecourir, dans le tems que l'Ennemi ſe trouvoit en état de l'attaquer vers le flanc.

Les Anglois pourſuivis par ces deux courageuſes Brigades, la bayonnette au bout du fuſil, ſe retirérent en déſordre, plians de tous côtés, leurs morts ont été en aſſez grand nombre, & bientôt nous ne ſçaurons plus que faire de leurs priſonniers.

Rien ne s'oppoſant plus à nôtre entrée triomphante à Gand nous fûmes le lendemain en prendre poſſeſſion, comme de toutes les

munitions, armes & argent des Anglois. Il ne m'eſt rien arrivé de conſidérable en cette Ville, ſi ce n'eſt qu'en la traverſant pour aller ouvrir la porte Impériale aux troupes de M. du Chayla une bale venuë de je ne ſçai où, faillit me renverſer de cheval, je ne ſçai comment, mais j'en fus quitte pour une légere bleſſure qui ne m'empêcha pas de continuer mon chemin. Je ſuis né malheureux, j'ai beau faire, jamais, je crois, je n'aurai l'honneur & le glorieux avantage de perdre une jambe ou un bras au ſervice du meilleur & du plus grand des Rois : Quelle chienne de fatalité! ſi je pouvois au moins cet hyver porter dans Paris un bras en écharpe, je reverrois ſatisfait le lieu de ma naiſſance; un morceau de taffetas noir, eſt la Croix de S. Louis des Héros ſubalternes.

CHAPITRE III.

Le grand chemin de l'immortalité dans la brillante carriere des Lettres en faveur des Aſpirans.

CE fut à quelques jours de là que je reçus une lettre de M. Jaquelin mon beau-frere, & mon Editeur, elle eſt aſſez ſinguliérement écrite pour que j'en faſſe part au Public, qui me ſçaura ſans doute gré d'un ſemblable préſent.

Pour mieux être à portée d'entendre le ſtile de l'Auteur, voici en deux mots ſon portrait : Etienne Jaquelin n'eſt ni vieux ni jeune, ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni lâche ni brave, ni vif ni lent, ni gras ni maigre, ni gueux ni riche, ni bête ni homme d'eſprit,

prit, médiocre en tout, il eſt pourvû de ce ſens commun, mais très-commun qui court les rues, ainſi qu'on en peut juger par ſa Lettre que voici, & que les ſots peuvent paſſer.

LETTRE.

Jaquelin à Pariſien ſon beau-frere, & ſon Correſpondant à l'Armée du Roy en Flandre.

„ VRaiment, beau-frere, cela
„ ne va pas mal, nos Livres
„ ſe vendent tout doucement; le
„ métier d'Auteur eſt un fort joli
„ cõmerce; comment donc, ſçavez-
„ vous qu'à vûe de païs on peut ga-
„ gner ſes vingt ſols par jour, &
„ qui les gagne ne les perd pas; on
„ dit déja que nous ſommes de
„ fort bons ouvriers, & que notre
„ Académie ſe ſoutiendra tout
„ auſſi bien qu'une autre.

„ Employé à la correction de „ vos épreuves , je m'applique à „ l'Ortographe , que c'eſt une bé- „ nédiction ; vous croyez peut- „ être que ce n'eſt rien , oh que „ ſi ; cela n'eſt pas ſi aiſé. Ah ! „ que c'eſt une belle choſe de ſça- „ voir comment s'écrit un mot ; „ je ne l'aurois jamais cru ; il faut „ que ceux qui ont inventé les „ ſçiences ayent été terriblement „ ſçavans ; la belle découverte qu'- „ ils ont fait là.

„ Chargé encore du débit de „ vos Livres , je me ſuis bien infor- „ mé de ce qui étoit néceſſaire , „ pour qu'un Ouvrage rapporte „ de l'argent , car voilà la gloire , „ de par moi , que je penſe la plus „ ſolide ; vous vous imaginez „ qu'il ne s'agit que de faire de „ belles choſes , point du tout , „ vous n'y êtes vraiment pas. Il y „ a , je ne ſçai combien d'Auteurs

„ roulans dans Paris qui ne valent
„ pas mieux que nous, & dont
„ on parle bien autrement : Ils
„ connoiſſent quantité de grandes
„ Dames & de gros Monſieurs
„ qui les vantent partout, & ven-
„ dent ſouvent eux-mêmes la
„ marchandiſe de leurs mignons.
„ Qui peut refuſer d'acheter de
„ ſemblables Marchands ? Mais
„ quelle chienne de difference,
„ Jaquelin ſeul parle pour vous,
„ & qui eſt Jaquelin ?

„ Je ſoutiens moi qu'il faut
„ pour le moins tout autant de
„ talens pour vendre un Livre
„ que pour le faire, ſi plus ne
„ paſſe : Bon, bon, allez, il n'y a
„ que façon de s'y prendre. Je
„ connois un très-habile homme,
„ c'eſt le Portier de la célébre
„ Uranie, chez qui ſe raſſemblent
„ les plus hupés de nos camara-
„ des, les Faiſeurs de Livres ; que

„ ce drôle en ſçait long.

„ *Ecoute Jaquelin*, me diſoit-il, „ comme çà l'autre jour, tout „ en buvant bouteille avec moi, „ paire à paire à compagnon : *Te* „ *voilà de nôtre Confrairie, il faut* „ *que je t'inſtruiſe exactement de* „ *ce qui ſe paſſe chez-nous à l'ac-* „ *couchement d'un Auteur de nos* „ *amis ; le nouveau né n'eſt pas plû-* „ *tôt au jour, que notre bonne Maî-* „ *treſſe aſſemble ſes bêtes, c'eſt ainſi* „ *qu'elle appelle tes ſemblables ; on* „ *compliment le Pere, & ſon en-* „ *fant fût-il borgne, boſſu, boi-* „ *teux, il eſt auſſi-tôt réputé joli* „ *garçon, & reconnu pour tel par* „ *toute la beſtiale aſſemblée. Ura-* „ *nie, qui elle ſeule vaut mieux que* „ *tous nos beaux Eſprits, ſe fait un* „ *jeu de ce qui les occupe unique-* „ *ment, s'amuſe à entendre leurs* „ *ſentimens divers, ſourit, leur ap-*

„ *plaudit par complaiſance, & ſu-*
„ *pliée de dire du bien d'un Ouvra-*
„ *ge, d'un mot fait ſa fortune dans*
„ *le monde. Malheur au Livre qui*
„ *n'a pas le bonheur d'avoir pour*
„ *Pere un de ces animaux fortunés*
„ *qui paiſſent chez nous. Ainſi, mon*
„ *cher Jaquelin, fais-toi débarbouil-*
„ *ler, achete un habit neuf, & je*
„ *te preſenterai ; je te réponds du*
„ *ſuccès de tes Livres, ſi tu peux*
„ *devenir une de nos bêtes, ſans*
„ *quoi il faut vous reſoudre à mou-*
„ *rir comme tant d'autres à la pre-*
„ *miere Brochure nouvelle qui ſor-*
„ *tira de la plume de* ces Meſſieurs,
„ *& leur ceder le pas dans le grand*
„ *monde qui ne connoit pas plus vos*
„ *Héros du ſecond ordre, que ces*
„ *petits Auteurs ſubalternes qui bat-*
„ *tent le pavé de Paris, pilliers*
„ *des Caffés où ils s'enyvrent du*
„ *plaiſir de parler d'eux-mêmes*

„ *& de leurs Ouvrages pour ſe ven-*
„ *ger du ſilence du public à leur ſu-*
„ *jet. Nous ſeuls faiſons les grands*
„ *Hommes. Pour l'être, il faut ve-*
„ *nir manger notre ſoupe, la por-*
„ *te que je garde eſt celle de l'im-*
„ *mortalité.*

„ Oui-da, cet avis-là n'eſt pas
„ mauvais, beau-frere, & Jaque-
„ lin feroit bonne chere tout auſ-
„ ſi bien qu'un autre; il faut que
„ l'Académie m'avance un habit,
„ ne fût-ce que de friperie; pour
„ jaſer j'ai, grace à Dieu, la lan-
„ gue bien pendue; depuis que
„ je vends vos Livres, que je les
„ plie, que je les cole, que je les
„ broche, je ſens que l'eſprit me
„ vient comme un diable: Qu'eſt-
„ ce que c'eſt que de travailler à
„ de grandes choſes!

„ Cela applique auſſi terrible-
„ ment, on a vraiment bien rai-
„ ſon de dire que les ouvrages

„ d'eſprit fatiguent plus que ceux „ du corps, quelquefois j'en ſuë à „ groſſes goutes, mais comme on „ dit fort bien, on n'a rien pour „ rien, & la gloire n'eſt pas, à ce „ que je vois, ce qui coûte le „ moins à acquerir, quoique ce ne „ ſoit pas grand'choſe ſelon moi.

„ Je puis en parler mieux que „ vous qui ne la voyez pas comme „ moi, car cette gloire n'étant au- „ tre choſe que ce qu'on dit de „ vos Ouvrages, c'eſt moi qui ſuis „ le plus à portée de faire le juſte „ calcul de ce que vous valez : Ici „ on dit du bien de vous, là du „ mal, plus loin rien du tout, & „ quelquefois en un jour je vous „ entends donner tous les noms „ en *ibles* & en *ables*.

„ Je vous vends cependant aſſés „ bien, mais j'eſpere que cela ira „ encore beaucoup mieux quand „ je ſerai fauſilé dans la bonne

„ Compagnie. Vous croyez peut-
„ être que je ne ſçai rien faire, &
„ que je ne pourrai pas *tirer mon*
„ *épingle du jeu comme un autre*,
„ vraiment ſi; on ne diroit pas à
„ me voir que je ſuis bel eſprit,
„ mais comme l'on dit, *l'habit ne*
„ *fait pas le Moine*, & *la phiſiono-*
„ *mie eſt trompeuſe*. Jugez de mon
„ ſçavoir-faire par ce couplet qui
„ parut à la tête de trente autres
„ dans le recueil des Chanſons de
„ l'année, c'eſt au ſujet du départ
„ du Roi.

Loüis XV. eſt parti
De la Cour de Verſailles
Pour faire Siege & Batailles
Contre ſes Ennemis;
Ce puiſſant Rejetton
De Loüis Quatorzième
Appellé Loüis Quinziéme
Eſt du Sang des Bourbons.

„ Vous pouvez voir le reſte

„ dans l'original *in* 8.° Edition de „ la Huchette , chez la Veuve „ Valleyre.

„ Je vous dirai pour nouvelle „ que votre femme eſt accouchée „ d'un beau garçon qui reſſemble „ à ſon pere comme deux goutes „ d'eau ; quoiqu'il n'y ait pas en- „ core ſix mois que vous ſoyez „ marié , il ne faut pas que cela „ vous étonne , notre famille eſt „ comme ça , ma grand-grand'- „ mere accoucha huit jours après „ ſes nôces , ma grand'mere eut „ mon pere à quatre mois & de- „ mi , & ma bonne mere , à qui „ Dieu faſſe paix , me mit au „ monde à cinq.

„ Ici je clos ma Lettre , je n'en „ ai jamais de ma vie écrit de ſi „ longues & de mieux tournées ; „ adieu , portez-vous bien ; Javot- „ te vous embraſſe ; elle m'a choiſi „ pour Parain , & j'ai pris pour

„ Commere Mademoiſelle Loüi-
„ ſon Paquier fille aînée de l'Epi-
„ cier du coin ; ſa petite ſœur Fan-
„ chonette vous ſaluë, & nous al-
„ lons boire à votre ſanté.
„ Je ſuis, &c.

JERÔME JAQUELIN.

CHAPITRE IV.

Le plus petit de tous, mais qui ne laiſſe pas que de contenir de grandes choſes.

JE ſçavois bien, comme le remarque très-judicieuſement le beau-frere, qu'il faloit pour le moins tout autant de talens pour vendre un Livre que pour le compoſer ; qu'il étoit d'une néceſſité indiſpenſable d'être prôné par des Dames pour faire fortune, qui ne ſçait pas tout cela ? mais ce que

je ne sçavois pas, c'est que dans la famille des Jaquelins les femmes accouchassent avant le sixième mois, la remarque n'est pas mauvaise; preuve en main, me voilà donc de la Confrairie.

Mais l'exemple console, Annibal fut * vaincu.

La belle découverte que j'ai fait là, je suis donc Pere de famille, ou du moins le Public me va faire l'honneur de le croire. Pauvre Parisien, qui l'auroit jamais dit? Hélas! qui se met en mer doit s'attendre aux tempêtes, & qui va à la guerre ne doit pas s'étourdir au bruit du canon.

Occupé à présent du seul soin d'acquerir de la gloire, tâchons de couvrir & de cacher sous mille nouveaux lauriers, ce qu'un mari, quelque commode qu'il soit,

*Il fut aussi cocu, selon Malcus Hachenberg.

ne porte qu'avec peine ; féconde famille des Jaquelins que ton alliance m'eſt funeſte ; mais après tout, l'honneur d'un galant homme dépend-t-il du caprice, du tempérament d'une prude ou d'une coquette, toutes fautes ſont perſonnelles, & les cocus, quoiqu'on en diſe, peuvent être de très-honnêtes gens. Suis-je donc le ſeul de notre Régiment, ſans compter ceux que je ne connois pas ? N'ai-je pas pour confrere mon Capitaine, vaillant s'il en fut jamais ?

Venez, braves Guerriers, venez mourir en Flandre, & vous couvrir de gloire ſur l'Eſcaut : Vos Epouſes chargées du ſoin de vous donner de dignes ſucceſſeurs s'en acquittent au mieux ſur la Seine, &, ſenſibles à vos peines, vous épargnent celles d'être Peres vous-mêmes. Soyez, ſoyez tran-

quilles, & battez-vous bien, il eſt d'honnêtes gens à Paris qui, chargés du ſoin de rendre la juſtice, regardent comme un devoir ſacré de leur état celui de conſoler les pauvres affligées dont les maris ſont au ſervice, & vos femmes ſe prêtent ſans peine à ces arrangemens politiques pour le bien de l'Etat. De pacifiques Amans les ſuivent à la campagne, aux ſpectacles; les plaiſirs & le jeu ſuccédent à la table: Oh! la police eſt charmante à Paris, les poſtes des maris ſont partout occupés.

Quittons ces réflexions chagrinantes qui ne ſervent après tout qu'à m'affliger ſans rien changer à mon ſort; ne ſuis-je pas aſſez dédommagé des petites injuſtices de la fortune, par le bonheur que j'ai d'être Chef & Fondateur d'une illuſtre Académie déja connuë par toute l'Europe, & qui ne fera

pas moins d'honneur à la France, que tant d'autres dont le mérite déja vieux commence à baiſſer.

CHAPITRE V.

Séance Académique tenuë à Gand au Corps-de-garde de la porte Saint Pierre.

DEpuis la derniere Aſſemblée tenuë à l'Hôpital de Lille où Blanchard fut reçu en ſurvivance de Champenois, nous ne nous étions point aſſemblés, ayant été occupés à expédier quelques milliers d'Anglois pour l'autre monde; mais nous ne fûmes pas plûtôt établis un peu tranquillement à Gand, que je convoquai une Diette générale qui ſe tint ces jours derniers au Corps-de-garde enfumé de la Porte S. Pierre.

Comme Officier & Protecteur de l'Académie, je tenois la place d'honneur, je remarquai que c'étoit la premiere fois depuis nôtre établissement que je me trouvois assis sur une chaise & une chaise de paille, peu à peu le luxe & la molesse s'introduisent dans les Societés les plus severes.

Le Breton qui se trouvoit raisonnablement gris, fut prié de sortir, mais il s'obstina à vouloir demeurer, ce qui donna sujet à un très-beau discours impromptu que je prononçai sur le champ contre l'yvrognerie; nôtre camarade qui a le vin assez gai, & à qui une petite pointe donne de l'esprit, prétendit prouver la thése contraire, il se leva donc en jurant, & son corps, tremblant sur ses pieds incertains, fut fraper au moins dix fois les quatre murs du Corps-de-garde, tandis que sa bouche fredonnoit ce refrein usé

Amis quand j'ai bien bû,
Je crois que toute la terre eſt à moi,
Que toute la terre eſt à moi.

Nous n'avions garde de lui en conteſter l'Empire, c'étoit au ſommeil à lui rappeller ſa miſere.

A la vûë de l'air, ſatisfait de mon ami plein de la plus vive allegreſſe, je ne pûs m'empêcher de convenir de bonne foi que l'état d'un yvrogne étoit heureux, puiſque ſeul il pouvoit élever au rang des Rois & des Dieux de foibles mortels; le Normand qui goûta ma réflexion fit venir pinte, on but, & le vin ſe vengea des figures de Rhétorique que j'avois lancé contre lui avec tant d'enthouſiaſme.

Je fus le premier à qui il monta à la tête, il falut bien-tôt ceder à ce fier vainqueur qui nous terraſſa tous les uns après les autres, mais abbatu de ſa façon on ne ſe releve

releve que plus vigoureux, les culbutes que bacchus & l'Amour font faire ont cet avantage qu'on n'en meurt jamais.

Cette défaite n'eut rien d'affligeant pour nous, on en fut quitte pour remettre la partie au lendemain.

Ce n'est-là qu'un petit malheur, à le comparer à celui qui nous arriva la nuit même qui suivit ce triomphe de Bacchus, les grands évenemens sont toujours précedés par quelque phénoméne extraordinaire qui les annonce ; l'Académie en corps tombée sous la table qui lui servoit de Bureau devoit s'attendre à tout.



CHAPITRE VI.

L'entendra qui pourra.

QUe les Hommes ſont ingrats, & qu'il eſt difficile de ſe les attacher, même à force de bienfaits! non, la poſterité aura peine à le croire; qui auroit pû penſer que Picard le Coriphée de nôtre Académie, que nous regardions tous comme nôtre cher Maître, qui venoit encore de s'enyvrer avec nous, lui à qui nous rendions mille fois plus d'honneurs qu'il n'en méritoit, eût lâchement deſerté, & nous eût fait banqueroute, ſéduit par les vaines promeſſes de je ne ſçai quelle Académie que des grivois Etrangers ont formé depuis peu à nôtre exemple.

Ce fut ſans doute à l'Hôpital de Lille que nos Ennemis con-

fondus pêle-mêle avec nos malades commencerent à nous débaucher ce brave camarade, qui, peu content de briller dans ce qu'on appelle Belles-Lettres, avoit encore fait depuis peu des découvertes admirables dans le ciel, digne fruit de son cours de Philosophie qu'il avoit fort bien fait; quel dommage que nous n'ayons pas été en situation de lui fournir de quoi faire le tour du monde avec un couple de millions, il nous eût prouvé clair comme le jour que tous les Astrologues, passés & presens, ne sont que des sots. Il nous eût sans doute fait toucher au doigt que la Terre n'est pas ronde, & que nous nous battons sur un œuf; mais comme c'eût été acheter un peu cher cette sterile connoissance, & qu'il nous suffit de sçavoir la disposition du Camp des Ennemis, pour les

trouver, les ſurprendre & les battre, plus curieux de connoître leurs marches que celles des étoiles, nous admirions ſouvent nôtre ami ſans l'entendre, tant les curieuſes diſſertations qu'il nous liſoit étoient ſçavantes; cette complaiſance de nôtre part n'a rien produit.

Malgré toutes nos attentions, il nous abandonne, parce qu'on offre ailleurs de le défrayer pendant toute la Campagne de pipe, de tabac & de rogome; Dieu veuille qu'on lui tienne parole; quitter le ſervice d'un ſi bon Maître pour un ſi frivole avantage, prouve au moins dans Picard un ſçavoir bien intéreſſé; car enfin il n'étoit pas nôtre Confrere pour rien, nous lui faiſions régulierement & bien payés deux ſols par jour, à prendre ſur les fonds provenus de la vente de nos ou-

vrages Académiques, & qui ſçait encore ſi la Paix faite le Roy, qui eſt ſi bon, ne lui eût pas fait une penſion conſidérable, il pouvoit au moins compter ſur les Invalides.

Mais c'en eſt fait, je l'ai rayé moi-même de nôtre catalogue, & il eſt défendu deſormais de prononcer ſon nom parmi nous; même le nom de Picard ſera proſcrit, & tant que nôtre Académie ſubſiſtera, ce nom donnera excluſion pour y entrer à quiconque le portera, je finis par ces Vers que l'indignation publique m'arrache.

EPIGRAMME.

Malgré tes longs calculs, & ta déciſion,
Nous doutons encore que la terre
Soit comme tu la prétens faire,
Mais ce dont nous avons pleine conviction,
Ce qu'au mieux prouve ta folie,
Sans que l'algébre y ſoit pour rien,
C'eſt que mauvais Confrere & mauvais Citoïen
Ton intérêt fait ſeul tes amis, ta Patrie.

CHAPITRE VII.

Il y a heureusement remede à tout.

LA desertion de Picard bien averée, il ne fut plus question que de lui trouver un successeur ; la France est heureusement une pépiniere de beaux génies, & il n'y a point de grand homme qu'on ne puisse aussi-tôt remplacer ; quel poste demeure vacant faute de Sujets ; toutes les Académies du Royaume sont complettes, le plus petit benefice a son Prestolet, le Roy manque-t-il de Soldats, la Doüane de Commis, Paris d'Auteurs, la Comédie de Heros à la Romaine, & l'Opera de Danseurs ; en falût-il dix fois autant qu'il y en a, on les trouveroit de reste, bien

ou mal , toute place eſt remplie.

Il y avoit long-tems que je méditois de faire entrer un Graſſin dans nôtre auguſte corps, pour être inſtruit de mille petits faits intéreſſans qui ſe paſſent dans les endroits que ces Meſſieurs vont faire contribuer ; car comme l'Abeille , je prétens compoſer mon miel de toutes les fleurs qui naiſſent en Flandre ſous nos pas ; je ſaiſis donc l'occaſion qui ſe preſentoit.

Il y avoit pour-lors à Gand pluſieurs Graſſins qui legerement bleſſés ne pouvoient tenir la Campagne , je me faufilai adroitement parmi eux , on parla beaucoup , on but bouteille , & à la troiſiéme pinte , mon choix tomba ſur Jolicœur , jeune homme de bonne mine , Peintre de Profeſſion , & dont l'eſprit répondoit à la

mine; c'eſt le même qui quelques jours auparavant m'avoit fait la relation de la vigoureuſe défenſe de ſon redoutable corps dans la Cenſe de Naſſein contre ſix mille Anglois, j'ai rapporté ci-deſſus ſes propres paroles, ainſi l'on peut juger de ſon ſtile; oui, Jolicœur, j'oſe l'aſſurer, ſera quelque jour un grand Hiſtorien, & nous fera honneur.

Je ne lui eus pas plûtôt fait part du poſte brillant que je lui deſtinois qu'il but à la ſanté de l'Académie, ſe répandit en éloges ſur tous les Membres, & comme l'heure de l'Aſſemblée approchoit, je l'y conduiſis tout de ſuite.

J'aurois bien pû, pour garder le décorum uſité en ſemblable rencontre, prier Jolicœur de viſiter chacun de nos Confreres en particulier, & de leur demander hum-

humblement leur ſuffrage pour occuper cette Place ; il l'auroit fait ; mais faiſant réflexion que dans le compliment de reception il devoit ſe reconnoître indigne d'un poſte ſi brillant, je crus qu'il eût été du dernier ridicule de le lui faire demander, & que ce ſeroit commencer par une ſottiſe ; briguer un poſte ſalaire du mérite, c'eſt ceſſer de le mériter & exiger ces brigues, c'eſt diminuer le bien-fait, en aviliſſant le plus beau & le plus flateur des préſens.

Ainſi donc ſans tant de façons, je preſentai Joli-Cœur, j'aſſurai que c'étoit un bon diable ; il nous frapa à tous dans la main, fit ſon ſerment de fidélité par F. & par B. & prit enfin ſéance. Champenois mort & Picard deſerté, nous étions toûjours ſix que voici, de crainte qu'on n'en ignore ; en-

core faut-il avoir un tableau, c'eſt l'uſage.

TABLEAU

Des Illuſtres Membres de l'Académie des Heros ſubalternes, établie en Flandre en 1744.

Noms.	*Ages.*	*Patrie.*
Pariſien.	26	Paris.
Le Breton.	30	Nantes.
Le Normand.	29	Roüen.
Bourguignon.	34	Dijon.
Blanchard.	21	Paris.
Joli-Cœur.	27	Bourdeaux.

Joli-Cœur, pour ſignaler ſon zèle Académique, & nous prouver ſon ſçavoir-faire, nous lût une piéce de Vers qu'un de ſes petits freres Rhétoricien de Bourdeaux venoit

de lui envoyer, & qu'il avoit fait au ſujet de l'arrivée de l'inimitable Actrice * Pariſienne, qui a bien voulu aller faire une Campagne en ce païs-là ; comme tout le monde la connoît, l'aime & l'eſtime, que d'ailleurs ces Vers parlent guerre, & qu'ils ſont de la famille de Joli-Cœur, je vais les raporter tout au long.

POEME, EPITRE, *Vers ou Diſcours, tout ce qu'on voudra.*

L'Amour, ces jours derniers, au Conſeil de Cythére
Adreſſa ce diſcours à Madame ſa mere :
Ah ! ma chere maman, ne me plaindrez-vous pas ?
Du redoutable Mars on ſuit par tout les pas,
Mon Empire eſt détruit ſur les bords de la Seine,

* Mademoiſelle Gauſſin.

Non, je n'ai pas pour moi le moindre Capitaine,
On ne parle en tous lieux que d'aſſauts, de combats,
On ne diſtingue plus Chefs, Officiers, Soldats;
Tout François eſt Heros amoureux de la gloire,
Chacun veut s'afficher au Temple de mémoire,
J'ai vû, le croirez-vous, tous ces petits Marquis
Dans le ſein des plaiſirs élevés à Paris,
Partiſans du ſpectacle & de la double queuë,
Qui n'auroient pas à pied fait le quart d'une lieuë,
Qui friſés, pomadés, parfumés, galonés,
A me ſervir toûjours paroiſſoient deſtinés,
Qu'on voyoit chaque jour, aux pieds de quelques Belles,
Combattre pour l'amour, vrais Héros de ruelles,
Je les ai vû Soldats, & Heros en effet,
Eux qu'on n'eût jamais crû du bois dont on les fait!
Ce n'eſt pas tout encor tout François eſt Poëte,

Prétend être fameux pour rimer la Gazette,
Et le moindre pied-plat qui chante ces Guerriers,
S'imagine avec eux partager leurs Lauriers,
Tous nos faiseurs de Vers, de bouquets à Climéne,
Et qui nous fournissoient de chansons par douzaine,
D'Odes, de bouts-rimés, de Madrigaux, enfin,
Ne sçavent plus chanter qu'Ypres, Tournay, Ménin,
Telle est, belle maman, ma triste destinée,
Je l'ai bien calculé nous perdons cette année,
Quoi qu'abondante en Vers, plus de trois millions
De poulets à Cloris, de déclarations;
Oüi, conte fait, d'hier, du mois les élegies
Ne passent pas dix mille; & nos jeunes Sylvies,
Par un Ambassadeur, se sont plaintes à moi,
Qu'elles ne recevoient que Vers sur Fontenoy;
Il est vrai qu'Apollon à mes voeux favorable
Ne fait depuis un an que Chantres à la diable,
Et qu'ôté de leurs Vers le plus charmant des Rois,

Je n'en donnerois pas le nœud de mon carquois ;
Mais ce n'eſt pas aſſez je veux une vengeance
Dont on puiſſe long - tems ſe ſouvenir en France ;
Le deſſein en eſt pris , je réponds du ſuccès ,
C'eſt par trop m'ennuyer en attendant la paix ;
De cent mille Beautés je compoſe une armée ,
J'atteindrai des Héros dans peu la Renommée,
Les Vaincus , les Vainqueurs , les Sujets & les Rois ,
Mars lui - même le premier , tout ſubira mes loix.

Mon fils , répond Venus , ce projet eſt louable
Aux François j'y conſens , rendez - vous redoutable ,
Mais pourquoi tant d'aprêts ? pour triompher chez eux ,
Et mettre s'il le faut tout leur Pays en feux
Deux beaux yeux ſuffiront , partez , c'eſt à Zaïre
Que je remets le ſoin , l'éclat de nôtre Empire,

De ma riche ceinture ornez ſes doux appas ,
Les Graces avec vous vont marcher ſur ſes pas ,
Tandis que le Dieu Mars armé de ſon Tonnerre
Sur les bords de l'Eſcaut épouvante la Terre ,
Aux Peuples opposés faites chérir l'Amour ,
Qu'en Guienne à Bourdeaux éclate vôtre Cour
Abandonnez la Flandre à l'affreuſe Bellonne ,
Paris aux Auteurs froids , régnez ſur la Garonne ,
Embraſez de vos feux cette terre charmante ;
Zaïre va combattre & bien-tôt triomphante ,
Vous verrez à ſes pieds autant de Bourdelois ,
Que LOUIS voit aux ſiens d'Autrichiens & d'Anglois.

Ainſi parla Venus & l'Enfant de Cythére ,
Toûjours obéïſſant aux ordres de ſa Mére
Fut enlever Zaïre , & niché dans ſes yeux ,
Fit bien voir qu'il étoit le plus puiſſant des Dieux.

FIN.

Par Joli-Cœur le Cadet de Bourdeaux.

Après la lecture de ces Vers qu'on trouva comme ils ſont, & que je promis de mettre dans nos Recüeils, Blanchard nous en montra une quantité qui lui avoient été envoyés de Paris ; comme on ne ſçait très-ſouvent que faire dans une aſſemblée Académique, où tout l'eſprit du monde ne garantit pas toûjours de l'ennui, nous nous amuſâmes à lire ces nouveautés.

La Requête du Curé de Fontenoy nous parut aſſez drôle, & nous conclûmes qu'il faloit lui payer ſes enterremens, encore n'eſt-il pas juſte qu'un pauvre diable à portion congruë enterre huit mille hommes *gratis*, il faut de l'équité par tout ; pour le dédommager en quelque ſorte & autant qu'il eſt en nôtre pouvoir, nous le déclarons Aumônier de nôtre Académie, & lui faiſons

pour cet effet huit francs de penſion à prendre ſur le revenu de nos Ouvrages, en l'honneur des huit mille morts ; le ſieur Rabot ſon Maître d'Ecole a du mérite, & n'eſt vraiment pas ſi ſot pour un *Magiſter* de Village, mais le reſte de la Paroiſſe ne vaut pas le diable ; le Marguillier, Gros-Jean, Javotte, l'Enfant de chœur, &c. ſont des Poëtes à la douzaine ; au reſte, Fontenoy doit être aſſez honoré d'avoir deux grands hommes, Paris n'en a pas tant, quoique Ville paſſablement grande, & je doute que le Profeſſeur de Rhétorique, avec ſon grand Poëme de la Victoire de Fontenoy, vaille le Maître d'Ecole & ſa petite Epître.

CHAPITRE VIII.

Anecdotes curieuſes, intéreſſantes, amuſantes & ſecrettes de la Vie de Joli-Cœur, Peintre de profeſſion, Auteur par hazard, & Graſſin par amuſement.

POur remplir l'engagement que j'ai formé avec le Public, en qualité de petit *Peliſſon* de nôtre Académie, je dois faire l'hiſtoire de nôtre nouveau camarade, c'eſt l'ordre, j'entre en matiére ſans autre préambule.

Joli-Cœur donc, puiſque Joli-Cœur y a, eſt de Bourdeaux, fils de Maître Barbouillard, Peintre, Doreur & Verniſſeur, demeurant ruë du Chapeau Rouge. M. Barbouillard le pere, qui a encore l'honneur d'être du nombre des

vivans, & à qui j'en fais mon compliment, excelle ſurtout dans la peinture en huile, fait des enſeignes, peint des caroſſes, barbouille très-joliment des écuſſons pour les enterremens, enfin ſon mérite s'étend juſqu'aux portes cochéres, ſur leſquelles il fait de tems en tems briller la légereté de ſon pinceau, c'eſt ce qu'on appelle un homme univerſel; de ſorte qu'on peut dire qu'il y a peu de maiſons à Bourdeaux où l'on ne trouve de ſes ouvrages, ſoit ſur les boutiques des Artiſans, ou ſous les remiſes des curieux.

Les Peintres de la Garonne vont aſſez de pair avec les Auteurs de la Seine, ils font de tout, & ne font rien. Mon Héros, fils aîné de cet habile Bourdelois n'en eſt pas plus riche pour être fils de Peintre, il eſt trop galant homme pour faire mentir le proverbe.

Joli-Cœur fit cependant ſes études avec honneur au Collége, tout en broyant les couleurs chez Mr. ſon Pere ; & ſon cours de Philoſophie fini, il commença celui de Peinture, ne voulant pas être Moine, comme on l'avoit eſperé dans ſa famille.

Après deux ans d'une étude aſſiduë, ſon talent ſe fit connoître, le jeune homme ſe décida pour les enſeignes, il excelloit ſur tout dans celles des Perruquiers, & attrapoit au mieux la perruque naiſſante. Son chef-d'œuvre fut la planche qu'il fit pour le nommé Claude Papillote de Barbezieux, Syndic de ſa Communauté ; cette enſeigne admirable repreſentoit un Abſalon ſuſpendu par ſes cheveux à un chêne, ſon cheval fuyoit ſeul, & un Perruquier préſentoit une perruque à cet infortuné Prince, en lui diſant, par le moyen

d'un rouleau : *Ah ! Seigneur , ſi vous euſſiez eu une perruque.* Cette action étoit ſi bien repréſentée , à la peinture près , que la perruque étoit parlante.

Le jeune Barbouillard ſe fit une telle réputation , qu'un Marchand Hollandois nommé Pecque , arrivé à Bourdeaux avec ſa fille, voulant la faire peindre à bon prix , s'adreſſa à nôtre camarade. Cette jeune Hollandoiſe s'appelloit Janeta Pecque , ſes yeux étoient vifs, animés , ſa taille fine , ſes couleurs charmantes , ſa gorge divine , & ſa jambe mignone prévenoit favorablement pour le reſte; en elle tout étoit aimable, juſqu'à ſon accent Hollandois ; c'étoit la plus jolie petite mignature du monde à faire , auſſi Joli-Cœur ne réuſſit-il jamais mieux.

Janeta miſe à ſon avantage, alloit réguliérement tous les matins

voir ſon Peintre. Toutes les graces de cette Belle paſſoient en revûë devant le jeune Barbouillard, il ſe promit bien de faire un chef-d'œuvre, & y réuſſit bien-tôt. Abandonnant l'Art pour la nature, ſon pinceau s'anima de façon qu'il fit une figure parlante; le Sieur Pecque s'en apperçut, & forcé de laiſſer l'original à l'ouvrier, il falut ſe contenter de la copie, le troc n'étoit pas ſi chien, jamais mauvais tableau ne fut ſi bien payé, c'eſt peut-être l'unique fois que le Peintre, uſant des droits du Procureur, eſt devenu maître du fond pour avoir travaillé ſur la forme. Que faire en pareille occaſion? après tout, le bon homme prit le parti le plus ſage.

Voilà donc Joli-Cœur marié, ſon beau-pere intéreſſé comme un Hollandois, inſtruit du proverbe, *gueux comme un Peintre*,

mit ſon gendre de ſon négoce, & l'emmena avec lui à Cadix, laiſſant la nouvelle mariée chez ſon beau pere M. Barbouillard.

Je ne ſçai ſi les nouveaux Aſſociés euſſent fait fortune, mais ils jouerent d'abord de malheur ; une tempête culbuta d'abord le navire qu'ils montoient, & les voilà Sujets du Royaume de Neptune ; tout l'équipage périt à la pointe d'une Iſle déſerte, à l'exception de notre Héros, que la fortune qui le réſervoit à de grandes choſes ſauva.

Il faut croire que quelque Dieu, Protecteur des Arts, préſenta au jeune Barbouillard la planche favorable qui le porta à terre ; moderne Robinſon, il falut attendre que le hazard conduisît là un vaiſſeau, & le hazard eſt ſouvent long dans ſes opérations, ſans compter que capri-

cieux en diable, il manque ſouvent d'aller où il eſt attendu. Il vint cependant au bout de ſix mois, & Jolicœur las de manger pour tout potage, des pommes cuites au Soleil, s'embarque ſur un vaiſſeau François qui faiſoit voile pour Cadix; là ſe trouvant ſans argent il peignit tout ce qu'on voulut, & ce ne fut qu'environ un an après ſon arrivée en cette Ville qu'il put ſe remettre en mer pour retourner à Bourdeaux.

Quand on a été deux ans paſſés à faire un voyage de trois mois au plus, on court riſque de trouver bien du changement à ſon retour. Sur la nouvelle qu'un vaiſſeau Hollandois avoit fait naufrage ſur la route de Cadix, après une attente aſſez longue, on ne douta pas à Bourdeaux que le jeune Barbouillard n'eût été enſéveli dans les ondes; toute la Ville

en

en porta le deuil. La petite Pecque ſe croyant veuve après plus d'un an & demi de conſtance, prit congé de ſon beau-pere qui la traitoit aſſez mal, & diſparut un beau matin ſans rien dire.

Il n'y avoit que deux mois qu'elle étoit partie quand Joli-Cœur arriva : Plus de femme, quel déſeſpoir ! ſa vertu avoit-elle fait naufrage ? où étoit Janeta ? c'eſt ce que perſonne ne put lui dire. Perſuadé que Paris eſt la retraite ordinaire & la plus fertile en reſſources pour une jeune Provinciale infortunée, il ſe rendit en cette capitale, où il paſſa l'hyver dernier à faire inutilement toutes les recherches imaginables, tout en deſſinant pour nos Graveurs ſubalternes, les feux d'artifices de la Gréve & les ſales publiques.

Enfin ſe flatant qu'en parcourant la Flandre au Printems

prochain avec le Roy, il pourroit avoir des nouvelles de ſa chere moitié, qui auroit bien pû aller rejoindre ſes parens, il profita de la commodité des Graſſins pour faire ce voyage, ſe promettant un heureux ſuccès de ſon entrepriſe dans un Corps auſſi ambulant que celui-là, ne déſeſpérant pas de parcourir en une campagne une bonne partie des frontieres de la Hollande. Il partit donc ſous le nom de Joli-Cœur, & après avoir fait des prodiges de valeur à Fontenoy, on a vû comme il vient encore récemment de défendre courageuſement le colombier de la Cenſe de Naſſein, dont la garde lui étoit échûë.

N'eſt-il pas bien dédommagé de la perte de ſa femme, ſuppoſé que le ſort la lui ait ravie pour toûjours, par l'honneur qu'il a d'avoir été fait membre de nôtre

Académie? Dailleurs, puiſque le bonheur lui en veut, il ne ſera pas heureux à demi, j'ai tout lieu de croire qu'il retrouvera ſa belle Janeta, il la faut pour finir mon hiſtoire, je compte là-deſſus, & ne me trompe guéres.

En attendant la concluſion de cette avanture, je vais tranſporter mes Lecteurs dans les Fauxbourgs de Bruxelles, avec les Hulans du Comte de Saxe.

CHAPITRE IX.

Les Hulans à Bruxelles.

CEtte Troupe Pandourienne & pour le moins auſſi Graſſine que l'autre, ne laiſſe pas que de faire auſſi de tems en tems des coups très-hardis, & dignes

de paſſer à la poſterité ; cependant faute de tems je ne me donnerai pas la peine de les écrire, il m'en coûtera moins de rapporter en original la lettre qui ma été écrite au ſujet de cette expédition par un de nos Héros Hulanois, qui ne laiſſe pas que de conter très-joliment, comme on va le voir.

CAMARADES ET AMIS.

„ Sacrebleu, nous voulons fai-
„ re parler de nous, il ne ſera
„ pas dit que les diables de Graſ-
„ ſins feront tout, nous ſommes
„ des B. . . . . . qui les valons bien,
„ temoin l'action que nous ve-
„ nons de faire; les Fauxbourgs de
„ Bruxelles n'ont pas été à l'abri
„ de nos incurſions, leurs Baillifs
„ enlevés nous ont procuré de
„ quoi boire à leur ſanté, & ont
„ forcé les Etats de Brabant à

„ demander la permiſſion d'en-
„ voyer au Roy une députation
„ pour faire ceſſer nos contribu-
„ tions.

„ Par ce que j'ai oüi dire des
„ feüilles périodiques de vôtre
„ Académie que je n'ai pas en-
„ core eu le loiſir de lire, & cela
„ eſt bien pardonnable à des gens
„ comme nous, qui nous piquons
„ plus d'être bons Soldats que
„ beaux Eſprits, nos graves pri-
„ ſonniers ne ſont pas de vôtre
„ reſſort, ainſi je ne vous en par-
„ lerai pas, je les renvoye à la
„ Gazette, j'aime mieux vous
„ conter une hiſtoire plus intéreſ-
„ ſante, & dont je fus moi le
„ Héros. Je vous l'abandonne; avec
„ de l'eſprit, vous pouvez en faire
„ quelque choſe.

„ Ce fut chez le Bailly Helchin
„ que ſe paſſa la ſcéne ſuivante.
„ Trois de nos camarades ve-

„ noient d'enlever ce bon hom-
„ me pour ôtage de la contribu-
„ tion demandée, quand m'avi-
„ ſant de parcourir la maiſon, ſeu-
„ lement pour voir ſi je ne trou-
„ verois rien à ma bienſéance,
„ encore ne faut-il pas être dupe,
„ j'ouvris une porte, ſurpris de
„ découvrir au fond d'un petit
„ jardin une Chartreuſe, j'ima-
„ ginai que c'étoit-là la retraite
„ de quelque bonne ame amie
„ de la ſolitude.

„ Le ſabre nud & toûjours ſur
„ mes gardes, j'avance, j'entre
„ dans un petit veſtibule plus pro-
„ pre que magnifique, & j'entens
„ une voix feminine qui demande
„ languiſſament, *qui eſt là*? c'eſt
„ moi morbleu, répondis-je,
„ François, voyons de par le
„ Roy, mon Maître & le vôtre,
„ ce que ce Cabinet renferme de
„ précieux.

„ On ouvre, & je vois une
„ jeune femme pâle, tremblante,
„ miſe avec une ſimplicité ſi bien
„ ordonnée, qu'il n'y manquoit
„ rien pour plaire ; l'art qu'on
„ ſembloit négliger, s'échapoit
„ & ſe montroit par tout, malgré
„ qu'on en eût ; à ce portrait on
„ reconnoît aiſément une dévo-
„ te, c'en eſt une, où n'en eſt-il
„ pas ? toutes les Religions en ſont
„ amplement pourvûës. Mahomet
„ a les ſiennes qui ont leurs mi-
„ nauderies tout auſſi bien que
„ les nôtres.

„ Cette bonne Dame me dit
„ qu'elle étoit Madame Helchin,
„ & que pendant que nous met-
„ tions ſa maiſon à contribution,
„ elle venoit prier Luther de lui
„ rendre promptement ſon mari
„ que nous enlevions ; en effet, ce
„ grand Prophête, ce divin per-
„ ſonnage paroiſſoit dans un ca-

„ dre doré ſur un Prie-Dieu des „ mieux frotés.

„ Vous ne vous adreſſez, parbleu, pas mal, lui dis-je, „ penſez-vous donc, ma belle „ Dame, que Luther ait grand „ credit chez nous? moi qui vous „ parle, je puis faire vôtre affaire „ mieux & plus promptement que „ lui, ne vous en déplaiſe, une jolie femme à mes pieds peut tout „ ſur mon cœur; voyons, que „ promettiez-vous au bon Apôtre que vous invoquiez-là? je „ pourrai peut-être bien au même „ prix vous rendre vôtre cher „ époux, je ne vous demande que „ la préference.

„ Ah! Monſieur, me répondit „ pieuſement la Bruxelloiſe, avec „ un ſaint zéle, je vois bien que „ vous étes Papiſte, & que vous „ n'avez pas de foi au divin Luther.

Non

„ Non parbleu, lui répondis-
„ je, car votre Luther eſt damné
„ comme un diable.

„ La bonne Madame Helchin
„ faillit ſe trouver mal à cet hor-
„ rible blaſphême ; & me priant
„ au Nom de Dieu de reſpecter
„ davantage l'image d'un de ſes
„ Ambaſſadeurs ſur terre, peu
„ s'en falut que je ne le baiſaſ-
„ ſe pour lui faire plaiſir. Tout
„ bien examiné cependant, j'au-
„ rois mieux aimé baiſer Mada-
„ me Helchin, dont les petites
„ façons & les devotes minaude-
„ ries commençoient à faire bré-
„ che ſur mon cœur, qui, ſous
„ l'habit que je porte, ne laiſſe
„ pas que d'être auſſi ſenſible qu'-
„ un autre.

„ La gorge de la belle bondiſ-
„ ſant modeſtement ſous un grand
„ mouchoir de mouſſeline, atta-
„ ché à quatre épingles, laiſſoit

" entrevoir deux demi-lunes mou-
" vantes, d'un difficile accès à la
" verité, mais qui n'étoient pas
" imprenables; il n'étoit question
" que de gagner le chemin cou-
" vert, l'entreprise étoit témérai-
" re, après tout, les Hulans sont
" faits pour l'être; résolu d'empor-
" ter les ouvrages avancés avant
" que d'attaquer le corps de la Pla-
" ce, je dressai mes batteries, je
" commençai par détacher le por-
" trait de Luther & à le mettre
" sous mon bras, persuadé qu'on
" demanderoit à le racheter, ce
" qui ne manqua pas d'arriver.

" Ah! généreux François, me
" dit-on les larmes aux yeux,
" porteriez-vous l'impieté jusques
" à profaner les choses les plus
" saintes?

" Je suis peu dévot, répondis-je
" fierement, & je ne me souviens
" pas, que je sçache, d'avoir jamais

„ fait de neuvaine à Luther ; mais „ ſi vous voulez le ravoir , il faut „ capituler ; cette Image n'eſt pas „ à mes yeux d'un prix que vous „ ne puiſſiez racheter.

„ Mais mon Epoux, me dit-elle, „ vous a donné tout notre argent, „ il ne m'en reſte plus ; voyons „ autre choſe, lui dis-je, je m'ac- „ commode de tout, par exemple, „ voilà un mouchoir de mouſſeli- „ ne qui me paroit fort beau, don- „ nez-le-moi déja à compte, & „ promptement.

„ On me repreſenta que ce pe- „ tit appartement ſéparé du reſte „ de la maiſon n'étant qu'un Ora- „ toire, on n'avoit là ni linge ni „ hardes, & que, faute d'avoir de- „ quoi recouvrir ce que la pudeur „ & la bienſéance défendoient „ d'expoſer aux yeux des hom- „ mes, on ne pouvoit me donner „ dans le moment ce que je de-

„ mandois, mais que je n'avois
„ qu'à passer à l'Hôtel, & qu'on
„ m'offroit une douzaine de mou-
„ choirs pour un.

„ Ma réponse à la pudeur & à
„ la bienséance qu'on alleguoit,
„ fut que j'allois couper les mous-
„ taches à Luther, si l'on ne me
„ contentoit sur le champ, & sans
„ sortir, je me mis même en de-
„ voir de tenir ma parole pour
„ rendre la scéne plus touchante;
„ on jetta un grand cri; j'arrêtai,
„ & réiterant ma demande, la
„ pieuse Helchin détacha dévote-
„ ment, les yeux baissés, ses qua-
„ tre épingles l'une aprés l'autre,
„ & tirant doucement le mou-
„ choir par une des cornes, on
„ s'arrêta quand il fut près de dé-
„ couvrir ce que je brûlois de
„ voir; mais prenant moi-même
„ ce voile importun, je l'enlevai
„ & Dieu sçait ce que je vis!

„ La tentation n'en devint que „ plus forte; en ces ſortes de ren- „ contres on n'eſt jamais content, „ le plus honnête homme n'eſt „ ſouvent qu'un coquin. La vertu „ eſt ſans contredit une belle cho- „ ſe, mais certains pechés, quoi- „ qu'on en diſe, ne laiſſent pas „ que d'avoir auſſi leurs agré- „ mens; le diable n'eſt pas ſot, „ s'il nous tente, c'eſt un diable „ qui ſçait ſon métier, le piége eſt „ toûjours ſéduiſant.

CHAPITRE X.

Suite du précedent. A quel prix Luther eſt mis, vendu & livré.

„ JE ſuis cependant honnête „ homme, l'honneur me fer- „ ma la bouche, & promenant „ en ſilence mes yeux radoucis

„ du mouchoir que je tenois à ce „ qu'il avoit couvert, je ne ſça- „ vois plus quelle figure faire, je „ voulois & ne voulois pas; que „ la vertu eſt embaraſſante, & „ que le peu que j'en ai me fut à „ charge en ce moment critique. „ Un vrai ſcelerat eſt heureux en „ ces ſortes d'occaſions; il eſt „ conſtant que je ne m'aurois ja- „ mais cru tant de retenuë, je me „ trouvai de la moitié plus hon- „ nête homme que je ne croyois, „ tant il eſt vrai qu'on ne ſçait pas „ toûjours ce qu'on vaut.

„ Il falut cependant mettre fin „ à cette avanture, & ne pas ſor- „ tir de là comme un ſot; mon „ ſilence, mes yeux & mes geſtes „ avoient fait deviner à la Dame „ Baillie une partie de mes pré- „ tentions, ſon front ſe ſillonoit „ d'effroi, & la bonne Madame „ Helchin trembloit en regardant

„ la porte. Elle finit cependant
„ par me fixer avec quelqu'atten-
„ tion de la tête aux pieds, com-
„ me ſi elle eût voulu entrer en
„ quelque accommodement, &
„ ſoit qu'elle me trouvât paſſable,
„ car je ſuis aſſez joli garçon, &
„ parbleu de figure à tenter une
„ Devote, ou ſoit qu'elle ſe trou-
„ vât réellement fatiguée, elle
„ s'aſſit ſur une chaiſe longue en
„ pouſſant un profond ſoupir,
„ tantôt levant les yeux au ciel,
„ tantôt les baiſſant vers la terre,
„ mais comme j'étois moi entre le
„ ciel & la terre, les yeux de la
„ Belle, tout en paſſant, ne laiſ-
„ ſoient pas que de s'arrêter un
„ peu ſur moi, & ſembloient me
„ dire: ſi vous le voulez abſolumẽt,
„ il faudra bien s'y reſoudre.

„ Son attitude étoit charmante
„ en deshabillé de toille d'Hollan-
„ de d'une blancheur éblouiſſante;

„ une de ſes mains étoit poſée „ négligemment ſur ſes genoux „ croiſés, tandis que de l'autre „ elle couvroit ſon ſein découvert, du mieux qu'elle pouvoit; „ pour moi, droit comme un pieu „ devant Madame Helchin, je „ contemplois & parcourois ſes „ graces, dans la poſture d'un „ homme qui n'a pas l'air de contempler long-tems.

„ Vous avez trop d'eſprit, lui „ dis-je enfin pour ne pas ſçavoir „ que ce mouchoir que vous me „ cedez n'eſt pas d'une valeur „ qui puiſſe racheter Luther; „ j'eſtime trop ce grand perſonnage pour le mettre à ſi bas „ prix; oüi, Madame, pardonnez le terme un peu cavalier, „ mais il faut..... j'achevai la „ phraſe, ou je coupe les oreilles au Prophête, choiſiſſez à le „ voir martyriſer ou à ſouffrir le

„ martyre vous-même pour l'a-
„ mour de lui.

„ Je ne finirois pas, si je rap-
„ portois ici, tout ce qu'on m'of-
„ frit en échange de ce que je
„ demandois, & les mille & une
„ cérémonies d'usage chez les
„ Dévotes de tous les païs du
„ monde en pareille occasion;
„ bref, je vendis Luther, & le
„ livrai à bons deniers comptans
„ sans cependant user de vio-
„ lence.

„ Il n'y a que façon de s'y pren-
„ dre, je fis aux genoux de la
„ Belle tous les rôles imagina-
„ bles, je donnai même dans la
„ fadeur, & empruntai, sous mon
„ habit militaire, le langage des
„ Robins, mais

Dolus aut virtus quid in hoste requirat.

„ Que ne fait-on pas pour une

„ jolie femme? Je pouſſai la com-
„ plaiſance juſqu'à baiſer Luther,
„ à lui demander excuſe de l'a-
„ voir traité ſi cavalierement, &
„ après l'avoir rattaché à un cro-
„ chet ſur le petit Prie-Dieu de
„ la pieuſe Bruxelloiſe, je pris con-
„ gé de Madame la Baillie, en
„ lui baiſant la main, & rejoignis
„ nos camarades.

„ Si vous trouvez, Meſſieurs,
„ cette avanture digne d'être in-
„ ſerée dans vos feüilles, je vous en
„ fais préſent; tenez-vous pour
„ avertis que je brigue une place
„ dans vôtre illuſtre Académie,
„ & que le premier d'entre vous
„ envoyé chez les morts, je ſuis
„ prêt à le remplacer.

L'ESPERANCE.

Monſieur de l'Eſpérance peut compter ſur l'honneur de ma protection en cas qu'il arrive malheur

à l'Académie, & Dieu veüille qu'il ſoit plûtôt mon Confrere que mon Succeſſeur.

CHAPITRE XI.

POur revenir à Joli-Cœur, ſçachant que feu ſon beau-pere M. Pecque avoit fait ſa réſidence à un Bourg aſſez conſidérable des environs de Bruxelles, dont le nom ne me revient pas, car j'ai très-mauvaiſe mémoire, & s'imaginant que Janeta y pouvoit bien être retournée, fut charmé à la nouvelle que ſa troupe alloit mettre ce Village à contribution. C'eſt lui qui parle, le reſte de ce Chapitre eſt de ſa façon.

„ C'étoit un Dimanche ; tous „ les Habitans du lieu étoient à „ Vêpres, cette Paroiſſe eſt Ca- „ tholique, il ne fut queſtion que

„ d'entourer l'Egliſe, ce qui fut „ fait en un moment. On ſçut en „ auſſi peu de tems le ſujet de nô- „ tre viſite. Le Curé, homme d'eſ- „ prit, dans l'attente de quelques „ ſecours ne ſe preſſa pas de finir „ ſes Vêpres, perſuadé que bons „ Catholiques nous-mêmes nous „ n'interromprions pas l'Office „ Divin.

„ Il avoit raiſon, ce n'étoit pas „ aux Vêpres que nous en vou- „ lions, nous les entendîmes ce- „ pendant en paſſant, Vêpres finies „ ce fut un Salut, & au Salut ſuc- „ céda une Proceſſion générale „ autour de l'Egliſe en dedans „ tout en chantant les Litanies „ des Saints.

„ Nous eſpérions que la Pro- „ ceſſion finie on ſortiroit, mais „ point du tout, M. le Curé „ monta en chaire, & alloit ſans „ doute faire encore le panégy-

„ rique de tous les Saints qu'il ve-
„ noit de chanter, quand la pa-
„ tience nous manquant nous fî-
„ mes mine d'entrer dans les mai-
„ ſons ; bien-tôt la nouvelle en
„ fut portée au Sermon, le Curé
„ changeant alors de texte, dit
„ qu'il voyoit bien qu'il nous fa-
„ loit de l'argent, & ordonna à
„ chacun d'apporter au Preſby-
„ tére, ſelon ſes facultés, de quoi
„ nous renvoyer contens.

„ Ainſi Monſieur le Curé ſe
„ rendit chez lui, où il trouva fort
„ bonne compagnie, nous le re-
„ çûmes très - reſpectueuſement
„ rangés en haye. Comme entre
„ honnêtes gens on s'entend d'un
„ mot, il nous dit obligeamment
„ qu'on alloit nous apporter de
„ quoi boire, il nous vanta beau-
„ coup la pauvreté de ſa Paroiſſe,
„ & nous pria d'y avoir quelques
„ égards ; deux muids furent mis

„ ſur bout en l'honneur de la
„ Fête.

„ On ne pilla point, deux de
„ nos camarades tenoient poli-
„ ment leurs chapeaux bas, &
„ chaque Payſan, dénouant le coin
„ de ſon mouchoir, ſe défaiſoit de
„ ſes groſſes piéces.

„ Pendant que cela ſe paſſoit
„ avec un ordre infini, je m'a-
„ dreſſai à M. le Curé pour ſça-
„ voir des nouvelles de ma fem-
„ me née ſur ſa Paroiſſe, encore
„ faut-il penſer à ſoi; au nom de
„ Janeta Pecque que je pronon-
„ çai, il treſſaillit de joie, ſauta à
„ mon col, en me diſant qu'il étoit
„ ſon oncle; vous êtes donc le
„ mien, lui dis-je, car celle dont
„ je vous parle eſt ma femme, je
„ l'ai épouſée à Bourdeaux.

„ A Bourdeaux! s'écria l'oncle
„ avec ſurpriſe, quoi vous ſeriez
„ ce M. Barbouillard qu'on diſoit

„ être mort avec M. Pecque dans „ un naufrage en allant à Cadix ? „ c'est moi-même, lui répondis- „ je en le serrant bras dessus bras „ dessous, j'ai échapé du naufrage „ le plus heureusement du mon- „ de, & me voici.

„ Cela fit une reconnoissance „ des plus touchantes à ces embras- „ sades rëitérées, on fit foule au- „ tour de nous, & je reçûs mille „ complimens, tant de l'oncle que „ de mes camarades ; c'étoit une „ vraie comédie ; enfin je voulus „ sçavoir où étoit ma femme.

„ Comme à toutes mes ques- „ tions à ce sujet, M. le Curé bat- „ toit la campagne, je commen- „ çai à craindre quelque scene „ tragique. Est-elle donc morte, „ m'écriai-je tout d'un coup ? hé- „ las non, neveux, me répondit- „ on, elle n'est que remariée, c'est „ moi-même qui ai fait cette cé- „ rémonie l'hyver dernier.

„ Quel coup de foudre pour „ un galant homme ! j'appris par „ la ſuite de la converſation que „ ma femme avoit épouſé un Li- „ monadier d'Oudenarde, & qu'- „ elle y étoit actuellement pen- „ dant que nous en faiſions le ſiége; „ heureuſement, me dis-je en „ moi-même, pour toute réponſe, „ que nos ſiéges ne durent pas „ long-tems, & que le Roi avance „ bien nos affaires.

„ Je quittai M. le Curé avec „ promeſſe de revenir le voir, & „ il me pria de ne pas amener ſi „ bonne compagnie, ajoutant qu'il „ ſeroit charmé de boire ſeul avec „ moi.

CHAPITRE XII.

Priſe d'Oudenarde & d'autre choſe.

„ TRois jours après Oude- „ narde fut pris, je m'y ren-

„ dis

„ dis avec mon ami Pariſien, à qui
„ je fis part de la découverte que
„ je venois de faire, il m'en fit
„ compliment, & nous voilà à
„ courir tous les Caffés de la Ville;
„ j'entre enfin dans le Caffé Hol-
„ landois, nous demandons un
„ pot de biere, nous étions ſeuls
„ à ſervir, un garçon l'apporte
„ promptement.

„ Je commençois à interroger
„ ce drôle, quand j'apperçus ma
„ Déeſſe qui enrubantée & mou-
„ chetée, venoit étaler ſes graces
„ pour attirer des chalans, elle
„ n'eut garde de me reconnoître
„ d'abord, ſous mon habit de
„ Pandoure, je ne méritai pas mê-
„ me un de ſes regards, jolie Caf-
„ fetiere n'eſt pas gibier à Graſſins,
„ il faut au moins être Cornette
„ pour mériter l'attention de ces
„ Princeſſes ſubalternes. Pariſien
„ en cette qualité eut un coup

„ d'œil en paſſant.

„ Ma reconnoiſſance n'étoit pas
„ loin, impatient d'embraſſer ma
„ chere Janeta, je quitte ma ta-
„ ble, vole à elle, & me précipite
„ à ſon col ſans lui donner le tems
„ de me reconnoître, elle jette
„ un grand cri, ſon nouveau
„ mari Monſieur Mathews qui
„ étoit dans la chambre voiſine
„ accourt, autre coup de théâtre.

„ Il veut arracher Janeta de
„ mes bras, Pariſien le prend par
„ la main, lui fait faire la pirouette,
„ en lui demandant de quoi il ſe
„ mêle; enfin je quitte ma femme
„ que je tenois ſerrée, & me re-
„ gardant fiérement avec indi-
„ gnation elle commença à dé-
„ mêler mes traits. Quel chan-
„ gement ſubit ſe fit tout à coup
„ dans ſon cœur & ſur ſon viſage,
„ ſans avoir la force de parler elle
„ ſe précipite elle-même à ſon tour

„ à mon col en me prodiguant les
„ plus tendres caresses. Notez ,
„ que pendant tout ce tems Pari-
„ sien tenoit le Sieur Mathews ,
„ qui comme un furieux vouloit
„ jetter à la tête de sa femme tout
„ ce qui tomboit sous sa main.

„ Enfin lui portant la parole ,
„ Monsieur , lui dis - je , il est bien
„ permis à un homme qui n'a pas
„ vû son épouse depuis trois ans
„ de lui témoigner toute son ami-
„ tié au moment qu'il la retrouve.

„ A ce discours les larmes cou-
„ vrent les jouës de la sensible
„ Janeta , elle baisse les yeux, Ma-
„ thews pétrifié demeure immo-
„ bile & Parisien éclate de rire ;
„ quoi ! elle est vôtre femme ? s'é-
„ cria enfin Mathews ; oui , re-
„ pris-je , sa confusion vous prou-
„ ve assez ce que j'avance.

„ Hélas ! il est bien vrai , reprit
„ Janeta , oui , voilà mon cher

„ Barbouillard qu'on m'avoit dit „ mort & avoir été enſéveli avec „ mon Pere dans les mers de Ca- „ dix ; oui c'eſt moi-même, ré- „ pondis-je à ces douces paroles, „ & je ſuis plus vivant que jamais.

„ Ici je conte en deux mots „ mon hiſtoire, comme je m'étois „ fait Graſſin exprès pour venir „ chercher ma femme en Flandre „ & faire le voyage aux fraix du „ Roy.

„ Cette affaire-là méritoit bien „ d'être examinée plus au long & „ plus commodément que dans un „ Caffé ; Mathews nous pria donc „ d'entrer dans la chambre voiſi- „ ne où nous ſerions plus à nôtre „ aiſe, là je le convainquis à n'en „ pas douter, & par mille bonnes „ raiſons que je n'étois point mort, „ & que j'avois épouſé à Bour- „ deaux Janeta Pecque.

„ Le Hollandois étoit un bon

„ homme & de ces Marchands
„ intéressés qui, uniquement oc-
„ cupés de leur commerce, ne
„ sont bien attachés qu'à leur ar-
„ gent & à leur fortune; il prit
„ son parti en galant homme, &
„ me touchant dans la main, il
„ me fit promettre de demeurer
„ toujours les meilleurs amis du
„ monde, je le lui promis.

„ Janeta interdite & confuse
„ paroissoit la plus embarassée,
„ & tortillant le coin de son mou-
„ choir n'osoit lever les yeux,
„ elle convint de bonne foi qu'-
„ elle s'étoit remariée trop tôt, &
„ que les morts arrivées par nau-
„ frage méritoient toujours con-
„ firmation, attendu qu'une plan-
„ che pouvoit garantir du veu-
„ vage la femme la plus mécon-
„ tente de son mari.

„ Comme il étoit heure de sou-
„ per, Mathews nous retint Pari-

„ ſien & moi, l'on ſervit, le re-
„ pas fini, je ſignifiai à nôtre Hôte
„ que j'alois coucher avec ſa fem-
„ me ou plûtôt avec la mienne,
„ il me répondit que cela étoit
„ juſte, & après nous avoir ſou-
„ haité le bon-ſoir, il ſe retira
„ dans ſon cabinet pour faire ſes
„ comptes, Pariſien prit auſſi con-
„ gé de la compagnie, & je de-
„ meurai ſeul avec ma chere Ja-
„ neta. Je n'ai point de compte à
„ rendre au Public ſur les événe-
„ mens de cette charmante nuit,
„ ce ſont là mes belles & bonnes
„ affaires.

„ Les Garçons Caffetiers, qui
„ de la boutique avoient tout vû
„ ſans rien entendre, ne ſçavoient
„ trop que penſer du procedé de
„ leur Maître & de leur Maîtreſſe;
„ heureuſement qu'un d'eux avoit
„ ſervi à Paris, & qu'inſtruit de la
„ marotte de certains maris, il dit

„ ſans doute à ſes camarades que „ Mathews nouvellement ſujet „ de la France devenoit François ; „ & que rien n'étoit ſi commun „ ſur les bords de la Seine que „ de voir d'honnêtes Epoux ce- „ der à l'amiable leur chere „ moitié.

„ Le lendemain matin je priai „ M. Mathews de me rendre tout „ ce qu'il avoit à ma femme, que „ je logeai ſur le champ en cham- „ bre garnie, tout cela ſe fit de „ la meilleure façon du monde, „ & l'on convint de reſter amis : „ Je n'avois pas d'argent, mais trois „ montres Angloiſes & ſix bagues „ d'or frapées au coin de Fonte- „ noy m'en procurérent en moins „ d'une heure une aſſez bonne „ ſomme.

„ On trouve toujours à la „ ſuite de l'Armée d'honnêtes „ Fripiers qui s'accomodent de

„ tout ce qui peut nous embarasser, moyennant un prix raisonnable & très-raisonnable, Monsieur Mathews qui sçait l'utilité d'une jolie femme dans un Caffé s'est remarié trois jours après ; ma femme & moi avons dansé à ses nôces.

„ Je compte fort retourner cet hyver à Paris avec Madame Barbouillard pour y suivre ma profession : mais il faut finir avec honneur cette Campagne. Je pars demain pour une nouvelle expédition, où je vais sans doute me couvrir de gloire & de lauriers. J'espere cet hyver chanter & peindre mes exploits.

Fin de la quatriéme Partie.

L'ACADEMIE MILITAIRE, OU LES HEROS SUBALTERNES.

Par P*** Auteur ſuivant l'Armée.

CINQUIE'ME PARTIE.

Sublato jure nocendi.



M. DCC. XLV.



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Pandoures en Campagne, comme ils soupent, & où ils couchent, avec un état de leur cuisine ambulante.

JE n'ai peut-être jamais si bien imaginé que d'incorporer un Grassin dans nôtre

illuſtre Académie ; j'ai fait là un coup de maître ; il faut avoüer que Joli-Cœur eſt incomparable, mais ſi cela continuë, je pourrois bien l'aſſocier à mes ouvrages, me décharger ſur lui d'une partie de mes pénibles & laborieuſes occupations litteraires ; je l'ai déja fait mon premier Secretaire, c'eſt parbleu enfiler le grand chemin pour devenir un grand homme, l'hiſtoire ſuivante eſt un plat de ſon mêtier ; je puis maintenant mourir ſans crainte, mon ſucceſſeur eſt tout trouvé ; c'eſt Joli-Cœur qui parle.

„ On diſtingue deux ſortes de „ Graſſins, Graſſins à cheval, „ Graſſins à pied, c'eſt dans l'un „ & l'autre corps, même courage, même eſprit, même feu „ même ardeur, un cheval fait „ la ſeule différence de nôtre mérite, ſans m'enorgueillir de ce-

„ lui qui me porte , je crois les
„ Graſſins à pied tout auſſi gros
„ Seigneurs que moi , c'eſt pour-
„ quoi , quand l'occaſion ſe pré-
„ ſente , je ne fais aucune diffi-
„ culté de les traiter de Camara-
„ des , & de boire avec eux ſans
„ façon.

„ Pendant qu'une partie de
„ nôtre Régiment s'emparoit de
„ Bruges avec quatre Compa-
„ gnies de Grenadiers , pareil
„ nombre de Piquets , & quatre
„ cens Dragons , nos Chefs infor-
„ més d'un Convoi Ennemi qui
„ devoit paſſer au coin d'un cer-
„ tain bois , dont j'ai mieux re-
„ tenu la ſituation que le nom ,
„ envoyerent pluſieurs petits de-
„ tachemens ſur ſon paſſage à
„ deſſein de l'enlever , s'il étoit
„ poſſible , c'eſt toûjours autant ,
„ on ne perd pas ce qu'on prend ;
„ on s'imagine bien que nous fu-

„ mes de la partie, & s'en fait-il „ une ſans nous ? qui ne ſçait „ pas que nous ſommes les chiens „ courans de l'armée ?

„ Nous allions donc en avant, „ ſéparés en différens pelotons, „ pour donner la chaſſe aux An- „ glois, lorſqu'arrivés à l'endroit „ de nôtre deſtination, j'enten- „ dis ſur le ſoir tirailler au coin „ d'un bois ; ſuivi de ma petite „ troupe dont j'étois un des plus „ conſidérables & des plus con- „ ſiderés, j'avance & reconnois „ un détachement de nôtre In- „ fanterie Graſſine envoyée com- „ me nous à la découverte, je „ double le pas, & Lionnois un „ de mes anciens amis, nous „ voyant déboucher, m'appelle „ par mon nom ; après les pre- „ miers complimens qui ſont or- „ dinairement laconiques entre „ militaires, il me dit qu'ils n'a-

„ voient à combattre qu'une
„ vingtaine de Huſſarts Ennemis
„ qui diſparurent à la vûë de nô-
„ tre jonction qui alloit ſe faire.

„ Comme la nuit commençoit
„ à tomber , nous cherchâmes à
„ nous loger dans le bois voiſin ,
„ ce ſont là nos auberges ordinai-
„ res , la belle Etoile eſt nôtre
„ Enſeigne ; nous trouvâmes là
„ des lits , c'eſt-à-dire du foin
„ nouvellement fauché pour nous
„ & nos chevaux ; d'abord on
„ penſa à ſouper , peut-être ne
„ ſera-t-on pas fâché d'avoir la deſ-
„ cription d'un ſouper à la Pan-
„ doure, il n'en coutera rien de la
„ faire en paſſant.

„ Nos chevaux attachés à un
„ arbre autour de nous , nous
„ nous demandâmes , pleins d'ap-
„ pétit, quelles étoient nos provi-
„ ſions , chacun comptant ſur ce
„ que ſon voiſin pouvoit avoir

„ dans ſon havreſac ; il ſe trou-
„ va quand on voulut ſe mettre
„ à table que nous n'avions rien ,
„ l'ordinaire étoit modique ; nous
„ parlâmes beaucoup de nos bel-
„ les actions ! mais ma foi , les fu-
„ mées de la gloire ſont peu ca-
„ pables de raſſaſier des Grivois
„ de bon appétit , il étoit ce-
„ pendant queſtion de ſouper ;
„ bien ou mal , c'eſt un devoir
„ indiſpenſable , avec rien cepen-
„ dant c'eſt la choſe impoſſible,
„ les Graſſins couchent bien à l'air
„ du tems , mais n'en vivent pas.
„ Comment faire ?

„ Nous faiſons ſilence pour
„ écouter ſi le hazard nôtre Maî-
„ tre d'Hôtel ordinaire ne nous
„ feroit pas trouver près de quel-
„ que bonne Cuiſine ; après plus
„ d'un quart - d'heure d'attente
„ inutile , un chien de baſſe-cour
„ s'aviſant de japer après la Lune

„ qui commençoit ſa brillante
„ carriere , nous fit ſçavoir que
„ nous étions près tout au moins
„ de quelque Ferme , l'eſpérance
„ renaît dans tous les cœurs ;
„ pour l'appétit arrivé à ſon der-
„ nier période ne pouvoit plus
„ croître ; nous voilà donc une
„ douzaine en Campagne , mais
„ le diable de mâtin, ſans s'infor-
„ mer ſi nous étions à jeun ou
„ non , s'aviſe tout à coup de ſe
„ taire , jamais chien de Payſan
„ ne ceſſa peut-être d'aboyer ſi
„ mal à propos.

„ Perdus dans les routes du
„ Bois , nous marchions au ha-
„ zard ſans ſçavoir où nous al-
„ lions , nôtre ſouper commen-
„ çoit à être bien avanturé ; il
„ dépendoit du caprice d'un do-
„ guin , qui, renfermé dans ſa
„ niche, ne penſoit guére à nous,
„ non plus que ſon maître ; non,

„ le Parterre de l'Opera n'attend „ pas avec plus d'impatience, la „ bouche béante, & ſuſpendu ſur „ la pointe de ſes pieds, que la „ le Maure, Jeliot ou Poirier faſ- „ ſent entendre leurs voix char- „ mantes, que nous attendions „ le bienheureux aboyement du „ chien le plus ſilentieux que „ j'aye jamais connu : enfin com- „ me en marchant toujours nous „ commencions à tourner le dos „ à nôtre ſouper, quelques Paſ- „ ſans peut-être Anglois, pour ce „ que j'en ſçai, agaçans ſans „ doute le chien en queſtion, le „ firent chanter ſur un ton qui „ nous fit faire auſſi-tôt volte-fa- „ ce, & nous voilà tous à battre „ des mains : arrivés à ſa voix, „ il aboya plus que nous ne vou- „ lûmes.

„ Ce bienheureux mâtin étoit „ le gardien d'une Ferme que

« nous n'eûmes pas de peine à
« mettre à contribution, à la
« premiere demande on nous dé-
« livra trois Moutons, douze
« Dindons, quelques paires de
« Poulets, tout ce qu'il y avoit
« de pains & de broches à la mai-
« ſon. Il nous fut aiſé de retrou-
« ver nos Camarades à la lueur
« du feu qu'ils avoient allumé
« dans le Bois, & qui nous fut
« d'un grand ſecours pour cuire
« nos viandes.

« Enfin, le tout tant froid,
« crud, cuit que brûlé, nous al-
« lions nous en donner à belles
« dents, lorſque quelques coups
« de fuſils tirés à travers les feuil-
« lages, nous annoncerent que
« ce ſouper que nous avions déja
« à demi dévoré des yeux tout
« en deviſant, tandis qu'il cui-
» ſoit, n'étoit peut-être pas en-
« core pour nous, & qu'il fau-

„ droit encore pour le moins „ nous battre avant que de le „ manger ; c'eſt le diable qu'à la „ Guerre, on ne peut répondre „ de ſon ſouper, que quand on „ l'a dans le ventre ; c'étoient „ les Huſſarts Anglois qui reve- „ noient à la charge : voilà ce „ qui s'appelle bien prendre ſon „ tems.

„ Nos Camarades courent aux „ armes ; pour moi, qui tournois „ la broche, je n'oſe la quitter, „ crainte d'accident, perſuadé que „ les Pandoures Ennemis en vou- „ loient pour le moins, autant à „ nôtre ſouper qu'à nous ; le com- „ bat fut violent, & malgré la ri- „ goureuſe défenſe des nôtres, les „ Anglois parvinrent juſques à „ moi ; armé de ma broche, je „ me mets en défenſe, & appuyé „ contre un Chêne, je défie les „ plus braves.

„ Cependant le nombre des
„ Ennemis augmente autour de
„ moi, chacun des nôtres étant
„ occupé ailleurs ; forcé de cé-
„ der au nombre, je ſuis déſar-
„ mé; l'Ennemi victorieux, plus
„ fier d'avoir nôtre ſouper que
„ nôtre Drapeau, portoit la bro-
„ che en triomphe : à cette vûë,
„ nos Camarades volent où le pé-
„ ril eſt le plus grand, & le com-
„ bat recommence.

„ Les Anglois en Bataillon
„ quarré défendent leur proye
„ en diables qui n'ont pas ſou-
„ pé, heureuſement qu'ayant
„ pour le moins auſſi-bon appé-
„ tit qu'eux, nous avions bien
„ autant de courage : forcez de
„ céder à leur tour, le bienheu-
„ reux ſouper repaſſe de nôtre cô-
„ té ; il change encore vingt fois
„ de maîtres.

„ Enfin ne ſçachant plus pour

„ qui le ſort le deſtinoit, je le „ ſuivois ſeulement des yeux, lorſ- „ qu'un coup de ſabre abattant „ la tête d'un Pandoure qui l'em- „ portoit, la broche tombe à mes „ pieds; je m'en ſaiſis, j'enfile à „ droite à gauche, & en un mo- „ ment je vois dans ma broche, „ deux Dindons, un Gigot, une „ paire de Poulets, & deux An- „ glois.

„ Le Champ de Bataille nous „ reſte, & l'Ennemi en derou- „ te, va chercher un ſouper ail- „ leurs, le nôtre n'étoit pas „ bien cuit mais encore vaut- „ il mieux un peu le tirer „ aux dents que riſquer de le „ voir encore paſſer entre des „ mains étrangères; car, en vé- „ rité, cela n'eſt point amuſant; „ nous perdîmes cinq hommes „ en cette occaſion, du nombre „ deſquels étoit le célébre, le

„ fameux Poitevin qui a fait cet-
„ te Campagne & la précedente
„ des prodiges de valeur.

„ Le ſouper fini nous com-
„ mençames à reſpirer & à pré-
„ parer nos lits ; je ne ſçache rien
„ de ſitôt fait que nôtre toilette
„ du ſoir, ſi ce n'eſt celle du
„ matin ; n'ayant rien ôté nous
„ n'avons rien à mettre, à peine
„ ſortons-nous des bras du ſom-
„ meil, que, couverts de nôtre
„ demi-manteau, nous voilà à
„ Cheval.

CHAPITRE II.

Grandes Actions faites dans la petite Guerre.

„ NOus venions de paſſer la
„ nuit le plus fraîchement
„ du monde, quand ſortant du

„ bois pour faire nôtre ronde ,
„ nous apperçûmes de l'autre
„ côté d'un petit ruiſſeau , une
„ quarantaine de Hulans du
„ Comte de Saxe, qui arrivoient
„ là pour le même ſujet que
„ nous ; on ſe ſalua de part &
„ d'autre & chacun s'approchant
„ du rivage, nous fîmes la belle
„ converſation , le ruiſſeau en-
„ tre - deux , tout en fumant la
„ pipe.

„ Je ne ſçai à qui je parlois
„ de je ne ſçai quoi , lorſque
„ détournant la tête au bruit des
„ F... & des B... j'apperçus Lion-
„ nois, un des Sergents de nôtre
„ Infanterie,qui,montrant le poing
„ à un Officier ſubalterne des
„ Hulans, faiſoit mine de ſauter
„ le ruiſſeau pour couper les
„ oreilles à ce grivois.

„ De l'autre côté on n'étoit
„ pas moins ardent , le Hulan
une

„ une main ſur la garde de ſon
„ ſabre & relevant ſa mouſtache
„ de l'autre, paroiſſoit dire de
„ gros mots; à côté de lui la Vi-
„ vandiére du Régiment, les bras
„ aux côtés & montée ſur ſes er-
„ gots en ſecouant la tête apoſ-
„ trophoit encore Lionnois, c'é-
„ toit pour moi, qui me trouvois
„ un peu loin, une véritable Pan-
„ tomime des plus divertiſſantes
„ & qui pouvoit au moins aller
„ de pair avec celle du célébre
„ Mathews ſucceſſeur du défunt
„ Opera Comique.

„ J'avance, & ſans ſçavoir de
„ quoi il eſt queſtion, j'appuye
„ Lionnois qui avoit affaire à
„ forte partie, car Madame la
„ Ramée l'héroïne dont il eſt
„ ici queſtion, & la femme la
„ plus forte en gueule que je
„ connoiſſe, clabaudoit comme
„ un démon; l'action étoit trop

„ vive pour pouvoir d'abord en-
„ tendre quelque chose aux
„ plaintes qu'on faisoit de part &
„ d'autre.

„ Enfin, après un fort long
„ monologue, qui fut sans dou-
„ te aussi fort beau, Madame la
„ Ramée finit son apostrophe à
„ Lionnois par ces mots qu'elle
„ prononça avec tant de force &
„ d'énergie, que je n'en perdis
„ pas une sillabe: *Oui, sacrebleu,*
„ *tu m'épouseras, chien que tu es,*
„ *ou le diable t'emportera, c'est*
„ *mon frere le Hulan que tu vois*
„ *ici prendre mon parti, il ne souf-*
„ *frira pas que sa sœur ait été des-*
„ *honorée par un misérable comme*
„ *toi, ah honneur, honneur !*

„ Je ne pus m'empêcher de
„ rire à cette apostrophe ; car
„ quoi de plus risible que l'hon-
„ neur d'une Vivandière : Je
„ regardai Lionnois qui me dit:

„ *entends-tu cette C... qui a fait*
„ *deux enfans au Fauxbourg ſaint*
„ *Marceau, qui en porte un de la*
„ *façon de je ne ſçai qui, & qui*
„ *veut que je l'épouſe.*

„ On riſpoſte ſur un ton pa-
„ thétique, la ſcene s'échauffe;
„ l'aſſemblée augmente, & cha-
„ cun prenant parti pour ſon
„ Camarade, ſans le ruiſſeau on
„ ſe fût écharpé; l'affaire n'en
„ reſte cependant pas là, on fait
„ des menaces terribles, & cha-
„ cun rentrant dans ſon Camp
„ pour aſſembler le Conſeil, la
„ Guerre y fut déclarée.

„ Lionnois nous repréſenta
„ que les Affaires du Roy n'em-
„ pêchoient pas qu'on ne faſſe
„ les ſiennes, & qu'à la veille de
„ ſe battre pour lui du plus grand
„ cœur du monde, on pouvoit
„ bien ſe battre pour ſoi-même.
„ Lionnois eſt perſuaſif, il nous

„ gagna tous ; on court aux armes, l'Ennemi en fait autant ; Madame la Ramée à l'approche de la petite armée de Lionnois, ſentit au trouble de ſon cœur qu'elle alloit combattre ſon vainqueur, & ne put s'empêcher d'en répandre des larmes.

„ Cette intrépide Amazone l'attendit cependant de pied ferme, ſortit même de ſes linges en bon ordre, avec ſon frere Alexandre pour nous préſenter la bataille ; la belle Hélene ordonna aux plus braves des ſiens de tâcher de ſe ſaiſir de Lionnois & promit pendant trois jours le Rogome *gratis* à ceux qui le lui ameneroient vivant ; Lionnois de ſon côté, pria d'épargner cette pauvre diableſſe.

„ Les deux Armées étoient ſé-

» parées par la petite riviere dont
» j'ai parlé , de ſorte que cette
» guerre ne paroiſſoit qu'un vé-
» ritable jeu.

» Sur ces entrefaites, un Cerf
» fort mal aviſé, ſorti du bois, pa-
» rut dans la plaine ; perdant la
» tête à la vûë d'une ſi belle
» Compagnie à laquelle il ne
» s'attendoit pas, pouſſé de tout
» côté ne ſçachant où aller , il
» ſe jette à l'eau & ſe trouve au
» milieu du ruiſſeau au moment
» que Lionnois & la Ramée é-
» toient ſur les deux rivages op-
» poſés ; on tire de part & d'au-
» tre , bref , la pauvre bête fut
» renverſée.

» Lionnois crie à la ſœur d'A-
» lexandre qu'il lui en fait de bon
» cœur un préſent ; la Ramée,
» polie s'il en fut jamais, le prie
» à ſon tour de l'accepter ; nôtre
» ami s'en défend ſur ce que

" ce n'eſt pas lui qui l'a renver-
" ſé, enfin cette Amante paſſion-
" née le prenant ſur le grand
" ton, lui propoſa d'en venir
" manger ſa part, Lionnois bon
" diable & ſans rancune ne put
" poliment le lui refuſer.

" Cette entrevûë parut plai-
" ſante & ſinguliere, le repas
" aſſigné pour le ſoir on convint
" que la table ſeroit de vingt
" couverts.

" Tout le monde penſoit qu'un
" heureux hymen alloit établir
" la paix entre les deux partis;
" on eût dit que les différen-
" tes Troupes ne compoſoient
" qu'une Armée victorieuſe,
" qui ſe divertiſſoit à l'ombre
" de ſes Lauriers. Sur le ſoir il
" ſe fit de part & d'autre plu-
" ſieurs décharges générales de
" fuſils, qui n'étoient interrom-
" puës que par des concerts de
" fifres & de tambours.

„ Il faiſoit le plus beau tems
„ du monde, tout annonçoit un
„ événement également favora-
„ ble pour les deux Armées.

CHAPITRE III.

Portrait de Fanchon la Ramée & ce qui ſuit tout auſſi intéreſſant que ce qu'on lira dans la ſuite.

„ JE fus du nombre des élus,
„ & un de ces heureux con-
„ vives qui devoient manger
„ leur part du Cerf en queſtion;
„ à la vûe des bonnes façons de
„ Madame la Ramée fort bonne
„ diableſſe; je perſuadai à Lion-
„ nois de l'épouſer. Pendant que
„ le tems me le permet, je crois
„ que je ne ferois pas ſi mal de
„ faire ici le portrait ſans con-
„ tredit d'une des plus jolies cou-

„ reuſes d'Armée que j'aye vuë
„ de la Campagne.

„ Fanchon la Ramée a près
„ de ſix pieds de haut; de grands
„ cheveux noirs & cardés, épais
„ comme du crin, lui tombent
„ ſur le col; elle attend pour
„ relever ſon chignon qu'il ſoit
„ bien décidé parmi le beau ſexe,
„ ſi enfin on le relevera ou non,
„ cette queſtion étant encore à
„ réſoudre, & chacun ſuivant
„ ſon ſiſtême, elle en demeure
„ à l'ancienne mode juſques à
„ nouvel ordre; ſon tein eſt ba-
„ zané; ſon viſage homace; ſes
„ yeux enfoncés & farouches,
„ quoique doux; le nez aquilin;
„ la bouche grande toujours or-
„ née d'une pipe, & couronnée
„ de quelques poils par-ci-par-là;
„ le menton pointu; un front
„ cicatriſé; pour ſa gorge on
„ pourroit en faire au moins trois

„ raiſonnables, le reſte eſt à pro-
„ portion.

„ Lionnois naturellement ten-
„ dre, à la vûë de cet aimable ob-
„ jet commençoit à reſſentir plus
„ d'amour que de colere ; le
„ moyen de tenir contre tant
„ d'attraits. Il ſe reprochoit en
„ lui-même ſon inſenſibilité pour
„ une jeune perſonne de qua-
„ rante ans qui l'avoit toujours
„ aimé tendrement, il ne pou-
„ voit la blâmer de venir récla-
„ mer les droits qu'elle avoit ſur
„ ſon cœur les armes à la main ;
„ cela même la lui rendoit plus
„ chere ; qu'il eſt flateur pour
„ un homme, qu'une jolie fem-
„ me daigne venir lui faire vio-
„ lence ! Nous nous rendîmes
„ à l'heure marquée & bien
„ accompagnés dans le lieu
„ aſſigné, nous y trouvâmes
„ belle & bonne compagnie.

„ Fanchon n'avoit rien oublié „ pour paroître avec avantage ; „ à ses charmes naturels, l'en- „ vie de plaire lui avoit fait join- „ dre une gayeté, & un air de „ satisfaction qui la rendoient „ adorable.

„ Le passionné Lionnois en fut „ charmé aussi-tôt qu'il la vit „ dans ses beaux atours, la pe- „ tite Loüison Ménétrier, pour „ laquelle il avoit abandonné la „ Ramée, n'y étoit plus pour ar- „ rêter l'effet des graces de la „ majeure Fanchon, celle-ci „ ne perdoit plus rien ou peu de „ chose au parallele que le judi- „ cieux Lionnois faisoit de ces „ deux rivales ; si Loüison revint „ en sa pensée, son imagination „ n'étoit pas assez forte pour „ l'emporter sur ce qu'il voyoit ; „ la presence décide presque „ toujours ; Fanchon triompha.

„ Elle commençoit à s'applau-
„ dir en ſilence de ſa victoire,
„ qu'elle voyoit écrite dans les
„ yeux de ſon aimable ennemi,
„ lorſque la fierté & la vivacité
„ d'Alexandre frere de la qui-
„ damte détruiſirent en un mo-
„ ment ces belles eſperances d'un
„ heureux mariage qui alloit pro-
„ curer une paix ſolide.

„ Ce Hulan emporté & vin-
„ dicatif n'avoit ſouhaité une en-
„ trevûë avec tant d'ardeur que
„ pour reprocher en face à Lion-
„ nois, l'affront qu'il avoit fait à
„ Fanchon.

„ *Ami*, lui dit-il, en l'abor-
„ dant avec fierté, *c'eſt à moi*
„ *de venger l'honneur de ma Sœur*,
„ *tu l'épouſeras ou j'y perdrai mon*
„ *nom, j'en ai pour garant ce ſa-*
„ *bre, & tous les braves Guerriers*
„ *qui me ſuivent.* «

„ Lionnois né pour donner

„ des Loix , ne venoit pas en
„ recevoir ; l'air imperieux d'A-
„ lexandre le révolta. *Prêt de tout*
„ *faire en faveur de l'amour* , lui
„ repartit-il , *je refuse tout à la*
„ *violence , de braves Guerriers me*
„ *suivent aussi , demain au lever*
„ *de l'Aurore tu me verras à leur*
„ *tête* ; à ces mots , il tourne le
„ dos à son Ennemi ; la table est
„ desservie , chacun emporte son
„ souper , & nous repassons la
„ riviere.

„ Le brutal Alexandre , de son
„ côté, donna , en sacrant , par
„ F... & par B... la main à sa
„ sœur pour la conduire à sa bou-
„ tique ambulante , malgré l'en-
„ vie qu'elle avoit de retenir
„ Lionnois ; ainsi toutes ces ré-
„ joüissances & ces belles appa-
„ rences de paix s'évanoüirent
„ en un moment , on ne songea
„ plus de part & d'autre qu'à se
„ préparer au combat.

CHAPITRE IV.

Des broüillards, toujours la même histoire.

„ A Peine l'Aurore commen-
„ çoit à paroître, que les
„ trompettes ſonnerent, & les
„ tambours battirent : chacun
„ plein de l'eſpérance de triom-
„ pher, & charmé de pouvoir ſe
„ diſtinguer ſous les yeux de ſon
„ Chef, ou de ſon Sergent,
„ court à ſes armes avec ardeur ;
„ mais il s'éleva tout à coup un
„ broüillard ſi épais, & qui dura
„ tout le jour, qu'il fut impoſ-
„ ſible de penſer à combattre ;
„ nous pouvions à peine nous
„ reconnoître.

„ Alexandre rangea ſon armée
„ en bataille du mieux qu'il put,

„ & deſcendant à la faveur des „ broüillards le long de la riviere ſans être apperçû, la fit „ paſſer à ſes troupes dans un „ endroit qu'il trouva propre & „ commode ; il ne fut pas plûtôt ſur l'autre bord, qu'il s'empara d'une petite éminence „ peu éloignée de nôtre Camp, „ & la nuit commençant à tomber, il attendit au lendemain „ matin pour nous préſenter la „ bataille.

, Le Soleil ſe leva encore le „ plus beau du monde ; quelques foibles nuages bienfaiſans qui erroient dans l'air, „ ſembloient promettre d'en „ temperer la chaleur ; enfin le „ jour ſembloit plûtôt fait pour „ quelques fêtes galantes, que „ pour éclairer un combat ſanglant.

„ Alexandre, Turenne en pe-

„ tit, en mignature, avoit fait
„ ranger ſes troupes derriere la
„ Coline pour nous ſurprendre ;
„ quel fut ſon étonnement,
„ quand croiant tomber ſur nô-
„ tre armée il l'apperçut de l'au-
„ tre côté de la riviere ; auſſi ſa-
„ ges que lui, nous avions auſſi
„ profité des broüillards & de la
„ nuit, pour aller enveloper
„ l'Ennemi.

„ Jamais ſurpriſe ne fut égale à
„ la nôtre, nous trouvans hors
„ d'état de combattre, quand
„ le tems commençoit le plus à
„ nous favoriſer ; mais l'amour
„ qui conduiſoit les Chefs des
„ deux armées, ſe plaiſoit à les
„ amuſer ainſi ; car cet aimable
„ Dieu, auteur de la propaga-
„ tion du genre humain, n'en
„ aime pas la deſtruction.

„ Nous trouvâmes le Camp
„ d'Alexandre auſſi mal gardé

„ que nous avions laiſſé le nô-
„ tre ; nous nous obſervâmes un
„ aſſez long-tems ſans marcher,
„ chacun voulant régler ſa con-
„ duite ſur celle de ſon Ennemi,
„ la ſituation étoit embaraſſante.

„ La Ramée demeurée auprès
„ des équipages, avec quelques
„ amies de ſon eſpece, parmi
„ leſquelles il s'en trouva encore
„ d'aſſez ragoutantes, loin de
„ s'allarmer de nôtre appro-
„ che, vint nous recevoir avec
„ une douzaine de grivoiſes Fla-
„ mandes, Lionnois le Pandoure
„ du monde le plus poli, fut au-
„ devant de ces belles tout en
„ fumant ſa pipe, & je commen-
„ çai à eſperer une heureuſe né-
„ gociation, il leur dit avec dou-
„ ceur qu'il venoit les prier de
„ lui donner gîte, & à ſes cama-
„ rades pour une nuit ſeulement;
„ *ſi la compagnie que je vous amé-*

„ *ne, Mesdames*, poursuivit-il,
„ *est un peu nombreuse, elle ne*
„ *doit pas vous alarmer ; ces Mes-*
„ *sieurs, loin de vous apporter des*
„ *fers, sont prêts à en recevoir de*
„ *vous.*

„ Le compliment étoit vrai-
„ ment joli & bien tourné ; fort
„ peu de ces drôlesses furent ef-
„ frayées de nôtre arrivée ; plu-
„ sieurs reconnurent leurs amans
„ parmi nos camarades ; les au-
„ tres entraînées par l'exemple
„ de leurs commeres, se lierent
„ insensiblement avec ceux d'en-
„ tre nous, qu'elles trouverent
„ à leur gré ; de sorte qu'en
„ moins d'une demie-heure, le
„ Camp se trouva aussi paisible,
„ que si c'eût été l'armée d'Ale-
„ xandre qui y fût rentrée ; tout
„ retentissoit des acclamations de
„ joye, ce n'étoit que jeux & que
„ fêtes.

,, On nous servit un souper passable, la Ramée se mit en frais,
,, la séance fut fort gaye ; pour
,, rendre cette avanture encore
,, plus plaisante, Lionnois pro-
,, posa un bal à la compagnie,
,, que le vin avoit mis de trop
,, bonne humeur pour le refuser.
,, Les hommes devinrent plus
,, téméraires, & les femmes meil-
,, leures diablesses, chacun eut
,, sa chacune, Lionnois yvre se
,, laissa attendrir pour sa petite
,, mignone de cinq pieds huit
,, pouces ; on se leva de table
,, avec cet heureux augure, &
,, le bal commença. Que d'ex-
,, ploits amoureux pendant cette
,, expédition nocturne ; le beau
,, champ pour un Auteur qui
,, chercheroit à grossir un vo-
,, lume !

,, Alexandre ayant repassé le
,, ruisseau sur ces entrefaites, se

„ trouva le lendemain matin en
„ état de nous présenter la ba-
„ taille ; envain sa sœur le con-
„ jura-t-elle de n'en rien faire,
„ & de vuider cette querelle à
„ l'amiable ; il voulut batailler.

„ Lionnois sortit en bon or-
„ dre, & s'avança fierement à
„ la rencontre de l'Ennemi à la
„ tête de sa troupe, la noble ar-
„ deur qui brilloit dans les Chefs,
„ & les cris que poussoient les
„ Soldats, annonçoient un carna-
„ ge affreux ; le Soleil répandant
„ sa lumiere sur les armes de ces
„ généreux Guerriers, jettoit un
„ éclat éblouissant & capable de
„ saisir d'effroi. Fontenoy alloit re-
„ paroître.

CHAPITRE V.

Que produisent tant de feux ? de la fumée.

„ ON alloit en venir aux
„ mains, lorsque la belle
„ Fanchon, suivie de ses amies,
„ se jetta au milieu des deux ar-
„ mées, & demanda encore une
„ entrevûë ; Lionnois assez bon
„ diable l'accorda ; mais Alexan-
„ dre qui ne cherchoit qu'à ac-
„ querir de la gloire, en fut si
„ outré qu'il jura de ne plus se
„ mêler de cette guerre, qu'il
„ abandonna au caprice du pe-
„ tit Dieu qui la gouvernoit,
„ & qui en étoit l'ame ; Fanchon
„ en supliante, se rendit en nô-
„ tre Camp, tant l'amour sçait
„ adoucir l'orgueil des femmes

„ les plus fieres ; après avoir rap-
„ pellé au tendre objet de ſa
„ belle paſſion , tout ce qu'elle
„ avoit fait pour lui , elle finit
„ ainſi.

„ *Que te demandent ces braves*
„ *gens , prêts à s'écharper pour*
„ *moi , & que te demandai - je*
„ *moi-même , mon cher Lionnois !*
„ *un cœur que je n'ai que trop*
„ *bien acheté , ingrat ; mais qu'é-*
„ *tois - je capable de refuſer à un*
„ *ſi brave homme , qui me jura*
„ *cent fois que le diable l'emporte*
„ *s'il ne m'aimoit ; qui m'eût dit*
„ *alors que j'aurois beſoin quelque*
„ *jour d'une armée pour te forcer*
„ *à m'épouſer ? ne te ſouvient - il*
„ *plus , petit perfide , que tu me le*
„ *promis aux Porcherons , en pre-*
„ *ſence de la Tulippe & de l'Hô-*
„ *teſſe du Lion d'or ? ſans cette*
„ *promeſſe autentique , t'aurois - je*
„ *accordé mes faveurs ? tu oſes en-*

„ *core porter la traîtriſe juſques à*
„ *nier que je ſois groſſe de tes œu-*
„ *vres ? quel coup pour mon hon-*
„ *neur !* Toute *Vivandiere que je*
„ *ſois, élevée au milieu des Ar-*
„ *mées, je n'ai point un cœur de*
„ *tigreſſe ; ſi j'ai aimé* Poitevin,
„ *Picard, Joli-Cœur, l'Eſpérance,*
„ *Bourbonnois, Chamberi, Peri-*
„ *gord, Bel-humeur, la* Roſe *& la*
„ *France ; on ſçait la difference*
„ *que je mettois entr'eux & toi :*
„ *m'a-t-on jamais vû les aller cher-*
„ *cher au* Corps-de-Garde, *leur*
„ *porter du feu pour allumer leur*
„ *pipe, leur donner le rogome gra-*
„ *tis, & friſer leur mouſtache ;*
„ *j'ai plus fait, pour te ſuivre*
„ *pendant deux ans contre l'Or-*
„ *donnance, bravant la rigueur*
„ *des* Loix *; qu'il t'en ſouvienne,*
„ *j'ai deux fois paſſé par les ba-*
„ *guettes avec toute la conſtance*
„ *& la fermeté d'une heroïne ; je*

„ *ne te parle pas du cheval de bois*
„ *dont mon amour fut payé à Mets,*
„ *ce ſont-là des faveurs dont toi*
„ *ſeul peux te vanter; pour prix*
„ *de tant de tendreſſe, ne puis-je*
„ *donc prétendre à l'honneur d'être*
„ *ta femme, je t'en conjure par ce*
„ *petit Lionnois que je porte, &*
„ *qui te reſſemblera comme deux*
„ *goutes d'eau.*

„ C'eſt ainſi que l'artificieuſe
„ la Ramée tâchoit de toucher
„ ſon grivois, mais le Ciel ne
„ vouloit pas qu'elle réuſſit; au
„ moment que Lionnois com-
„ mençoit à s'attendrir, & qu'il
„ alloit embraſſer ſon Helene,
„ on vit paroître le convoi An-
„ glois qu'on attendoit depuis
„ deux jours; l'intérêt public
„ l'emporte ſur le particulier;
„ tout autre ceſſe quand il eſt
„ queſtion de celui du Roi.

„ On court aux armes, on

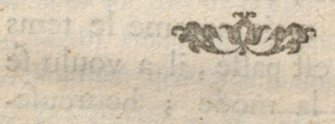
„ avance à l'Ennemi, on l'en-
„ velope, il ſe retranche derrie-
„ re ſes chariots, dont il forme
„ un cercle autour de lui; le
„ brave Lionnois attaque d'un
„ côté, l'intrépide Alexandre de
„ l'autre, moi à la tête de la ca-
„ valerie legere, je tâche à pé-
„ nétrer au centre des Ennemis,
„ nous faiſons ſur eux un feu du
„ diable, le leur n'eſt pas moins
„ vif, je vois tomber à mes cô-
„ tés quatre de mes amis, plus
„ loin, Alexandre mord la pouſ-
„ ſiere à la tête de ſa troupe; le
„ combat s'anime, on en vient
„ aux armes blanches; la bayon-
„ nette au bout du fuſil, l'in-
„ fanterie pénétre pardeſſus par-
„ deſſous les chariots, & l'En-
„ nemi forcé de ſe rendre, dé-
„ mande quartier, tout eſt fait
„ priſonnier, le convoi nous
„ reſte, & victorieux, nous le
„ conduiſons

„ conduiſons à l'armée , tandis „ que Fanchon occupée à pleu- „ rer ſon frere , donnoit quel- „ que tréve à ſon amour ; je „ compte que Lionnois en eſt „ débaraſſé pour un peu de tems ; „ au moins m'a-t-il juré de ne „ jamais revoir cette dangereuſe „ creature ; puiſſe - t - il tenir ſa „ parole.

Je ne puis que complimenter Monſieur de Joli-Cœur ſur ſon zéle Académique ; l'on peut dire que cette hiſtoire , à quelques centaines de fautes près , eſt très-bien écrite ; & que ſans un peu d'ennui qu'elle m'a cauſé , & qu'il a ſemé par-ci par-là , ſans doute pour la faire cadrer avec les miennes , ce ſeroit un chef-d'œuvre ; mais comme le tems d'en faire eſt paſſé , il a voulu ſe mettre à la mode ; heureuſement que le public n'eſt plus

monté ſur le ton d'en lire.

Charmé du ſtile de nôtre ami, je lui deſtinois un des jolis projets qui me ſoient encore venus pendant cette Campagne-ci; mais ma foi auſſi occupé que moi au Service du Roy, nous n'avons ni l'un ni l'autre le tems de l'exécuter, il me prend fantaiſie de l'envoyer au pauvre diable d'Abbé *Feſſe - cayer*, depuis quelques tems il debite tant de miſeres dans ſes feuilles, que je le crois au bout de ſon Latin; allons un peu de charité pour nôtre prochain, faiſons quelque choſe pour la gloire, nous qui combattons pour elle.



CHAPITRE VI.

Le Salon Poëtique.

LETTRE

A Monſieur l'Abbé Desfontaines.

RIen ne ſeroit ſi beau, ſi exemplaire, que l'amitié entre les Gens de Lettres, pourquoi faut-il malheureuſement que rien ne ſoit ſi rare ? la jalouſie en fait des diables déchaînés les uns contre les autres, qui, loin de s'entr'aider de leurs lumiéres, arracheroient volontiers les yeux de leurs Confréres pour les empêcher de voir ; de là l'honnête mépris que le Public a pour eux & le peu de cas que l'on fait du Poëtique, fruit de leurs mauſſades veilles.

Les uns paraſites affamés vont vous noircir dans les Cercles, dans la bonne Compagnie, c'eſt-à-dire dans les bonnes tables; les autres plus diables encore, à l'affut des moindres productions qui paroiſſent, vrayes ſangſues ſe font un état de vivre des lambeaux qu'ils arrachent par-ci par-là, & fondent leur cuiſine ſur les ſottiſes périodiques qu'ils debitent à l'aveugle vulgaire, aux dépens des morts ou des vivans; vous vous reconnoiſſez-là, ſans doute, illuſtre Abbé; que vous avoit fait, par exemple, le Poëte Pellegrin pour inſulter à ſa cendre, que vous en eſt-il revenu? cette Epigramme.

Un chacun pauvre Pellegrin,
Eſt ſcandaliſé des Antiennes
Que ſur ta tombe, à ſon Lutin,

Chante le Prêtre des Fontaines.
Et d'où vient ce piquant amas
D'invectives si peu Chrétiennes ?
De ce que tes Odes hélas !
Sont moins mauvaises que les siennes.

Que le Public ait tort ou raison de vous blâmer, que vous soyez de cette derniere Cathégorie ou non, ce n'est pas ce que je prétens examiner ici ; je veux seulement vous faire présent *gratis* d'un petit projet à vôtre bienséance, dont vous pourrez faire vôtre profit. Il tire à la Satyre, & par conséquent me devient inutile, je ne veux offenser personne ; il ne peut servir qu'à vous, tous vos cadres sont si vieux, vôtre ironie perpétuelle si usée, vos tours si communs, que vôtre monotomie devient désagréable à vos Lecteurs. Pour varier

donc & éguiſer l'appetit de vos Partiſans, voici de quoi il eſt queſtion.

Ces jours derniers, mon beau-frere, mon correſpondant, Jaquelin, entr'autres bagatelles du tems à nôtre bienſéance, m'envoya en deux mots la rélation de ce qu'on voyoit de curieux au ſalon de peinture où ſe trouvent les chefs-d'œuvres de l'année; cette lettre me fit venir l'idée d'un Salon poëtique; vous m'entendez ſans doute, c'eſt-à-dire d'un Salon imaginaire, où chaque Auteur paroîtroit avec ſes Ouvrages de l'année pour recevoir les applaudiſſemens du Public. Voici quel étoit mon projet que vous rectifierez, diminuerez, augmenterez; dont enfin, vous pourrez faire comme des choux de vôtre jardin; vous n'êtes pas novice en cette fa-

çon aiſée de groſſir des volumes, voilà où vous brillez.

Rappellez-vous le Salon de Peinture, j'en imaginois un parfaitement ſemblable; vous ſçavez que celui du Louvre n'eſt embelli que des Tableaux des Maîtres de l'Art & des Académiciens; ainſi, pour garder le même ordre, je laiſſois les deux fonds de la Sale vuides pour placer les chefs-d'œuvres qu'ont fait, font ou feront Meſſieurs les Académiciens quand bon leur ſemblera, peut-être ces places reſteront-elles vuides long-tems, mais n'importe, dût-on y mettre à la fin place à louer, c'eſt une déférence dûe à nos Seigneurs & Maîtres.

Je ne laiſſois aux Auteurs ſubalternes comme vous, nous & nos ſemblables que les embraſures des fenêtres, les faux jours,

& l'honneur d'orner le grand eſcalier ; une *note* faiſoit ſçavoir que par Auteurs ſubalternes j'entendois tous les non-Académiciens, quelques dignes que je les cruſſe d'être de cet auguſte Corps, & que je ne reſervois les places les plus favorables aux illuſtres Quarante que comme le banc d'honneur dans les Egliſes eſt dû aux Marguilliers quoique ſouvent les moins conſidérables de la Paroiſſe ; ſoit dit en paſſant, ce n'eſt qu'une *note*, vous pourrez l'inſérer dans le corps de l'ouvrage ſi vous le croyez néceſſaire ; cette remarque-là m'a fait perdre le fil de ma narration, je ne ſçai où j'en ſuis ; m'y voici.

Croiriez-vous M. l'Abbé, que vous étiez le premier grand Perſonnage qui orniez le pied de l'eſcalier de mon Salon ; vous étiez ce vieux Singe Ventru qui

vend ſes petits livrets pour expliquer aux Curieux les ſujets des tableaux qu'ils vont voir & leur apprendre le nom des Auteurs ; aſſis dans un fauteuil de bois, habillé en Quinze-vingts, tout aveugle que vous étiez ; pour débiter vôtre marchandiſe, vous ne laiſſiez pas que de juger des couleurs & du mérite des Tableaux ; vous vous offriez même, pour ſervir de guide à tous venans ; les Connoiſſeurs rioient de vôtre ſottiſe ; mais on ne laiſſoit pas que de vous ſuivre.

Cet emploi-là vraiment n'étoit pas ſi mauvais. Comment donc ! des Auteurs s'imaginans que le Public vous croyoit quelque choſe, vous faiſoient leur cour pour que vous les montraſſiez au doigt ; l'un vous donnoit un morceau de pain ; l'au-

tre un verre de vin, un habit; enfin, vous viviez à leurs dépens, & viviez si bien que vous viviez mieux qu'eux.

CHAPITRE VII.

Suite du précédent. Le rabat d'un Aveugle des Quinze-Vingts.

VOus n'étiez pas, très-satyrique Abbé, un de ces Aveugles ordinaires; je vous distingois sur les deux cornes de vôtre Rabat, car les Quinze-Vingts en portent, étoient très-lisiblement moulées les deux Epigrammes suivantes; elles sont d'un de vos Amis que bien vous connoissez.

EPIGRAMME

Pour juger la littérature,
L'impudence en original,
La faim, l'envie & l'imposture
Se sont construits un Tribunal,
De ce petit trône infernal,
Où siégent les quatre Vilaines,
Partent les arrêts du Journal,
De Monsieur l'Abbé Des Fontaines.

Vous reconnoissez-là le stile de P.... que vous avez si mal mené dans vos feuilles, au sujet de l'essai d'un Chant de la Louisiade qu'il a donné au Public; c'est sans doute pour vous payer de vos bons services qu'il a encore fait l'Epigramme suivante, pour servir de pendant à l'autre, & orner le côté gauche de vôtre Rabat; voici comme je l'ai reçu

du Caffé de Procope ; s'il y a quelques fautes, elles ſont du Copiſte, c'eſt l'Auteur lezé qui vous parle.

EPIGRAMME.

Quand ſaint Antoine au fond de ſon Deſert,
Offroit à Dieu ſon tribut de louange,
L'Eſprit immonde en ſingerie expert,
Le lutinoit d'une maniere étrange :
Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange ?
Rien, qui de rire ait pû lui donner lieu,
Soufflets, nazardes, & cornes pour adieu :
Gentil Abbé, voici cas tout ſemblable ;
Ici, Louis eſt l'Image de Dieu,
Moi de l'Hermite, & vous celle du Diable.

Ne trouvez-vous pas, Monſieur l'Abbé, que vôtre Rabat étoit aſſez joliment orné ? Ce fut en reconnoiſſance de ces deux

Epigrammes qui entroient aſſez bien dans nôtre plan comme vous voyez, qu'un de nos camarades fit celle-ci qu'il adreſſa à l'Auteur de la Louiſiade que vous critiquez ſouvent avec plus de malice que de bon ſens.

EPIGRAMME.

De cet Abbé ſi fier de ſa ferule,
Dont chaque jour tu traces des portraits,
Pour ſon malheur ſi hideux & ſi vrais,
Ami confond l'audace ridicule
Contre ce monſtre accumule tes traits,
La mort de l'hydre immortaliſe Hercule.

Quelle fureur auſſi vous fait déchaîner contre nos Auteurs les plus accredités ; que de pauvretés n'avez-vous pas dites à vôtre honte contre Voltaire, qui malgré tous les défauts que vous lui trouvez, a plus d'eſprit que

vous n'avez de juſteſſe ; il ne daigne pas vous repondre : c'eſt le Lion de la fable qui mépriſe le coup de pied de l'âne ; nous avons plaiſanté, il eſt vrai, ſur ſon Poëme, c'eſt nôtre mêtier de rire, mais nous ne l'en admirons pas moins ; tous Académiciens que nous ſommes, nous ne laiſſons pas que d'avoir du goût ; par exemple, ſoit dit en paſſant pour vous le prouver, nous avons parfaitement bien ſenti toutes vos impertinences au ſujet de la Louiſiade ; vous dites que l'Auteur appelle le chant qu'il donne au public *le premier chant*, vous le mettez même en Lettre Italique, comme ſi vous raportiez ſes propres paroles, & vous vous plaignez *que l'Ouvrage paroît abſolument fini ſans aucune pierre d'attente.*

Où avez-vous appris, s'il vous

plaît, que c'étoit le premier chant ? cela n'eſt écrit nulle part; je vous dis moi que c'eſt le ſecond, & je ſuis auſſi bien fondé que vous, ce n'eſt peut-être même qu'une partie du ſecond auquel il manque encore, pour être fini, ces pierres d'attente que vous demandez; on peut au moins le conjecturer du titre qui n'annonce pas un chant parfait, mais l'eſſai d'un chant ſans déſigner lequel.

Voilà vôtre mauvaiſe foi ordinaire; vous remarquez dans une de vos notes qu'on apperçoit dans les Poëſies de Mr. Piron du feu, de la cendre & de la fumée; comme ſi tout le monde ne ſçavoit pas qu'il n'y a que de la ſuye dans les vôtres, & que le feu prendra quelque jour à vôtre cheminée, ſi vous n'y prenez garde; revenons à nôtre

Salon, je ſens que je m'écarte de mon ſujet, mais que diable auſſi on ne peut finir quand on en eſt au chapitre de vos ſottiſes; c'eſt une peſte qui ſe communique ſi aiſément, qu'il ſuffit, je crois, de parler de vous pour en faire.

Si vous executez le projet que je vous envoie, ne fût-ce qu'*incognitò*, ſans doute, que vous vous y donnerez un autre rolle que celui d'aveugle, & que vous jouerez celui de Luſtre ſuſpendu au milieu du Salon pour éclairer tout le monde, il ne conviendroit pas que vous parlaſſiez mal de vous; ſi je vous rapporte ce que je comptois faire de vôtre figure, c'eſt ſeulement pour que vous donniez cette place à quelqu'un de vos amis, afin de ne rien perdre; voilà pour vous, paſſons à un autre.

Sur le bas de l'Eſcalier à droite, vous pourrez nicher les ſoixante & dix-neuf faiſeurs d'Odes : vous vous étendrez ſur l'abondance des Poëtes lyriques, vous chercherez leur nom qu'on ne connoit guéres quoiqu'imprimés à la tête de leur Ouvrage. Vous ferez voir que ce qu'ils appellent Odes, n'eſt qu'un froid galimatias, de pompeux riens, de ſublimes bagatelles, qui frapent les oreilles, de grands mots, de vains ſons, ſans rien preſenter à l'eſprit.

Dieu ſçait comme vous allez vous étendre ſur ce chapitre ; mais n'allez pas encore faire la ſottiſe de donner pour modéle vôtre *Ode à la Reine* de l'année derniere, ce ſeroit tout gâter, car ſoit dit entre nous, c'eſt bien une des plus mauvaiſes qu'on puiſſe voir ; gardez-vous de la

tirer de l'oubli où elle eſt tombée, donnez plûtôt des régles pour en faire, cela eſt bien plus aiſé.

De l'autre côté de l'Eſcalier à gauche, vous mettrez toutes ces pieces batardes qui ont paru ſous le nom de *vers*, de *diſcours*, de *relation*, d'*Epitre*, ſur la bataille de Fontenoy ; le Curé viendra après avec le ſieur Rabot, & tout les vers de la Paroiſſe. J'avois réſervé pour mettre à la tête de ces deux colomnes, c'eſt-à-dire préciſément à l'entrée du Salon les deux chefs-d'œuvres du tems, *le Poëme par excellence*, *& l'eſſai d'un chant du Poëme de la Louiſiade ;* comme je ne ſuis pas encore décidé, après une mûre déliberation, auquel des deux je dois donner la droite, je vous en laiſſe le choix, faites-vous-en un ami, vous en avez beſoin.

Je vous dirai ſeulement, que,

pour rendre mes idées, deux ſtatuës coloſſales doivent repreſenter ces deux grands hommes; je voudrois que l'un fût de bronze, l'autre d'argile, & que celle d'argile, ſe mouvant avec art & par des reſſorts, puiſſe s'élever, s'abaiſſer, voler dans les nuës & ramper ſur la terre, tandis que l'autre, ſtable dans ſon point fixe, demeureroit preſque toujours la même.

D'ailleurs ces ſtatuës doivent être ſi bien faites, ſi reſſemblantes, que perſonne ne puiſſe s'y méprendre & que le premier venu reconnoiſſe d'un coup d'œil les Auteurs déſignés. A côté du premier, vous mettrez huit tableaux reſſemblant & repreſentant tous la bataille de Fontenoy, en l'honneur des huit éditions, le dernier qui ſera celle du Louvre doit avoir un cadre doré, mais

vous devez avertir en conſcience dans la Préface, qu'à quelques nuances près, qui a l'un a l'autre.

Un curieux pourroit bien y être trompé, & acheter huit fois la même choſe ; ce qui ne ſeroit pas juſte, on eſt déja aſſez las de ce que vous nous revendez dans vos feuilles des lambeaux réchauffés de toutes ces piéces dont les corniches de nos cheminées ſont couvertes ; croyez-moi, gardez pour vous ſeul le privilége excluſif de revendre des drogues au Public.

Vous pourrez mettre dans les embraſures des fenêtres les Ouvrages de ces Poëtes obſcurs qu'on a bien de la peine à entendre, mis au plus grand jour ; pour le reſte du Salon demeurera vuide, comme je vous l'ai dit pour placer les chef-d'œuvres de nos

Académiciens , quand il leur prendra fantaiſie d'en faire.

Dieu ſçait , Monſieur l'Abbé , comme vous allez vous étendre ſur ces vuides à remplir ; connoiſſant vôtre antipatie pour cet auguſte Corps , je m'attends à vous voir dire qu'ils ne le feront jamais , que les chefs - d'œuvres ſont rares chez eux ; j'exige cependant , Monſieur , que vous les reſpectiez comme ils le méritent ; & je déclare tout haut que ſi vous tournez ces Meſſieurs en ridicule , je m'en lave les mains , & n'y veux point avoir de part.

Au reſte , n'allez pas nous donner comme neuf des phraſes uſées , ce qui vous arrive aſſez ſouvent , ſouvenez - vous que dans le *Dialogue entre un Graſſin & un habitant de Charonne , les quarante Académiciens ont de l'eſ-*

prit comme quatre. Faites de ce projet un uſage honnête, ſans nous faire des Ennemis. Je ſuis, Monſieur, &c.

L'illuſtre Abbé, dont il eſt ici queſtion, n'ayant pas jugé à propos d'employer ce canevas que je lui envoyois amicalement, & n'ayant pas le tems de le traiter moi-même, je me contente de donner ici au Public la lettre qui contient mon projet pour qu'il juge s'il étoit à négliger, perſuadé d'ailleurs qu'il ne faut rien perdre de ce qui ſort de la plume des grands hommes, du nombre deſquels j'ai l'honneur d'être; le moindre petit eſquiſſe en eſt à conſerver.



CHAPITRE VIII.

Quelques-uns de mes hauts faits Militaires ; encore faut-il parler guerre, fût-ce en ſtyle Académique.

LE mois d'Août fut un grand mois pour moi, & qui ſuffiroit ſeul pour m'immortaliſer, n'étoit qu'il faut tant de belles actions pour effacer nos camarades, qu'on peut dire en verité que la gloire de nos jours ne ſe donne pas pour rien, on ne ſçauroit cracher, comme l'on dit, que ce ne ſoit ſur un demi Dieu. Enfin il y en a encore plus que d'Auteurs, c'eſt tout dire.

Le Roi, qui peut bien avoir cette année trois cens mille hommes ſur pied, n'a guéres

moins de Poëtes en Campagne ; de ſorte que ſi ces Meſſieurs ſçavoient s'entendre, ne pas ſe donner la peine de chanter d'une voix enrouée le plus grand des Rois, & proportionner leurs forces à leurs foibles génies ; ſi, ſe rendans juſtice, vrais Poëtes ſubalternes, ils daignoient chanter les Héros de leur ordre, & laiſſer, comme l'on a déja dit tant de fois, au pinceau, *d'Appelle* à faire le portrait d'Alexandre, j'oſe aſſurer qu'il n'y auroit pas juſqu'au moindre de nos goujats qui n'eût ſon Poëme épique, ou tout au moins ſon ode.

Mais il n'y a point de police parmi nos beaux Eſprits ; tous veulent chanter le Roi, & tous le chantent mal, tandis que nous autres pauvres diables, n'avons pas une chienne d'Epitre dans

dans une année ſi abondante en vers ; que les connoiſſeurs judicieux jugent ſi nous avons tort de nous plaindre, & ſi nous ne méritons pas bien qu'on nous chante. Qu'on écoute nos exploits.

L'Armée du Roi campée à d'Ordagem, ayant marché le trois Août ſur ſix colonnes pour aller camper près de la Ville d'Aloſt, en deçà de la Dendre, le Comte d'Etrées fut détaché le même jour du côté de Dendermonde, avec vingt compagnies de Grenadiers, quelques piquets de Cavalerie, & quatre cens Dragons, deſquels j'avois l'honneur d'être.

Le lendemain à huit heures du matin, on découvrit près du poſte de S. Amand, qui eſt ſur le canal de Dendermonde à Anvers, & qu'occupoit un déta-

chement du Régiment de Grassin, treize balandres chargées de troupes Angloises, Hanoveriennes & Hollandoises, lesquelles remontoient l'Escaut pour se jetter dans Dendermonde : ces balandres furent attaquées, poursuivies jusqu'à Bosserode par les infatigables Grassins, qui, par la vivacité de leur feu, les obligerent de redescendre la riviere, & l'on s'empara de trois de ces bâtimens, à bord desquels on fit environ deux cens prisonniers.

J'appris en cette occasion que la valeur devoit avoir des bornes & qu'elle nous fait bien faire des sottises, quand elle n'est pas secondée par la prudence ; suivi de quelques amis aussi braves, ou plûtôt aussi fous que moi, m'étant jetté avec trop de vivacité sur une de ces barques, sans

avoir été remarqué des nôtres, nous fumes entraînés à Anvers, faits prisonniers de guerre, & Dendermonde fut pris sans nous.

J'ai oublié de dire, ceci est trop nécessaire pour le passer, que pendant que du rivage nous attaquions les Balandres en question, qu'elles répondoient à nôtre mousquéterie par un feu de tous les diables, un de nos plus braves Officiers qui m'honoroit de son estime, de son amitié, le même enfin, qui m'avoit fait Cornette à Paris l'an dernier à la priére de Madame Parisien, fut tué à mes côtés; instruit du triste destin des Héros qui meurent au champ d'honneur, je me saisis comme étant son ami de ce qu'il avoit de plus précieux sur lui. Il m'avoit dit plusieurs fois qu'il me donnoit sa dépouille,

ſes équipages, s'il avoit le malheur d'être tué; ainſi je ne volois pas, j'héritois.

Entre autres bijoux, tous à ma bienſéance, il y avoit une Croix de Saint Loüis qui ne me fut pas inutile : tombé entre les mains de nos ennemis, je commençai par l'arborer, perſuadé que cela me donnant du relief me feroit reſpecter davantage; cela ne manqua pas d'arriver comme je l'avois prévû, les Anglois pleins de cœur & de mérite, ſçavent diſtinguer ceux qui en ont, la preuve du mien pendoit à ma boutonniére.

J'eus d'abord la Ville d'Anvers pour Priſon, & à quelques jours de là, je fus transféré à Oſtende pour y être embarqué dans un Vaiſſeau qui devoit paſſer en Angleterre.

Arrivé en cette Ville, je vis ſur

le viſage de nos ennemis qu'ils n'étoient pas ſi contents de nous que nous l'étions d'eux; ils commençoient à craindre qu'on n'en voulût à leur Ville; leur crainte étoit fondée ſur ce qu'ayant envoyé un détachement pour couper la digue, deux Compagnies de Grenadiers de Crillon & de Laval l'avoient repouſſé vigoureuſement & en étoient reſtés maîtres, ce qui annonçoit qu'on avoit des vûes ſur Oſtende; pour moi j'étois bien ſûr que ſi nous l'aſſiégions je ſerois bientôt libre.

Oſtende eſt une Ville bien fortifiée, fort amuſante, un très-beau Port de Mer ; en vain la Garniſon publioit que cette Place ſeroit pour nous les Colonnes d'Hercule & nôtre *nec plus ultrà* ; ſe flattant que le Roy ne prendroit jamais, le reſte de cette Campagne, une Ville qui ſous

le dernier régne, fécond en ſuccès brillans, a ſoutenu un ſiége de plus de ſix mois ſans ſe rendre, qui précédemment en avoit ſoutenu un de près de trois ans, contre les forces de l'Eſpagne, ſans avoir été forcé de capituler; ſans écouter tous ces raiſonnemens, je pariai, même gros jeu, qu'en huit jours l'affaire en ſeroit faite, ſi le Roi s'en vouloit donner la peine, je fus traité de François outré, on verra ſi j'avois tort, mais tout le monde ne ſçait-il déja pas que ſix jours nous ſuffirent, auſſi ſans m'inquiéter du ſuccès de cette entrepriſe je ne ſongeois qu'à me divertir.



CHAPITRE IX.

Mes passe-tems à Ostende en attendant le siége.

OUtre la Croix de S. Loüis dont j'avois hérité de mon Capitaine , une bourse de plus de cinquante loüis , me servoit à en soutenir la dignité avec honneur, & je voyois ce qu'on appelle bonne compagnie , sous le nom du Marquis de *** , mon illustre ami : il n'est pas défendu de prendre un nom respectable pour se faire respecter chez ses ennemis , c'est faire honneur à celui de qui on l'emprunte & lui prouver qu'on le croit digne d'être respecté.

Par tout on ne trouve pas aisément à gagner de l'argent, mille

gens de mérite y ſont eux-mêmes fort embaraſſés, mais où ne trouve-t-on pas la facilité d'en dépenſer? cette marchandiſe-là eſt d'un ſi bon débit, que le plus ſot de tous les hommes trouve à s'en défaire; j'en aurois eu dix fois autant, marqué au coin du Roy de France, que les officieux Habitans d'Oſtende m'en auroient défait à l'amiable.

Outre les beautés bourgeoiſes, bien capables par elles-mêmes de mettre moi & ma bourſe à ſec, il y avoit encore pour lors en cette Ville, une Troupe de Danſeurs de corde, Voltigeurs, Pantomimes, qui pour gagner de l'argent, faiſoient jouer ſur leur Théâtre juſques à des Marionettes, cette Troupe étoit conduite par un nommé Mathews homme d'eſprit & qui ſçait ſe retourner, c'eſt le frere

du

du célébre Mathews de la Foire Saint Laurent.

De toutes les Belles, l'ornement & l'honneur de cette Troupe ambulante, Mlle Wandich étoit la ſeule que je ne connoiſſois pas, & par une bizarrerie aſſez naturelle aux hommes, étoit la ſeule que je ſouhaitois connoître. Adorée pendant ſon ſéjour à Londres par des Milords du premier ordre, la pauvre petite en étoit ſi vaine qu'on n'oſoit la toucher du bout du doigt; tout Chevalier de S. Louis que je paroiſſois être, on ne daignoit pas me regarder.

Enfin avec le tems il falut bien s'apprivoiſer, & faute de Milords qui étoient tous à l'Armée, ſe contenter des hommages des Officiers de la Garniſon, avec qui je frayois pair à pair à compagnon, entre Officier & Of-

ficier il n'y a que la main, ma bourſe étoit au moins uniforme à la leur, je ne valois pas mieux qu'eux ; voilà les liens de la plus étroite amitié.

Tous également offenſés des hauteurs ridicules de cette petite créature, nous réſolumes de concert, de l'attaquer en forme ; ſans ce traité d'alliance offenſive, je ne ſerois peut-être pas encore au rang de ceux qu'elle veut bien ſouffrir à ſa toillette, en attendant qu'ayant examiné leurs titres de nobleſſe elle les admette à ſes parties de plaiſir.

Wandich peut avoir dix-neuf ans, c'eſt une brune piquante, taillée pour plaire ; ſes grands yeux noirs ſont faits pour inſpirer l'amour, qu'elle ne connoît plus à force de l'avoir trop connu, car plus on aime moins on ſçait aimer ; ſa jambe, ah quel jam-

be ! je n'en ai jamais vû de ſi belle ; pour ſa cuiſſe dont je puis parler comme tout le Public d'Oſtende, qui a vû avec admiration cette modeſte divinité danſer ſur la corde, cotillon bas, étoit faite au tour & c'étoit vrai gibier de Mylord.

La premiére faveur que cette Belle me fit dans la couliſſe, fut de me demander négligemment ce que c'étoit que la croix que je portois ? moi auſſi-tôt de faire le panégyrique de S. Louis & de ſa bienheureuſe croix avec un détail des belles actions qui me l'avoient procurée ; on daigna preſque m'entendre, enfin la corde & l'échelle étant prêtes, ma Belle y fut monter & tout en grimpant me jetta un coup d'œil qui m'honora infiniment.

Ses cabrioles me firent un plaiſir ſi grand, que mon amour ou

plûtôt ma folie augmenta au moins encore d'un tiers ; elle avoit ſi bonne grace ſuſpenduë entre le ciel & la terre, & toute en l'air ſans jupon incommode qui pût gêner ſes jambes ou mes yeux, qu'elle me parut taillée de la main des graces ; c'étoit en vérité un vrai bijou, & la premiére Danſeuſe de l'Univers.

Me voilà plus preſſé que jamais du déſir de danſer *incognito* un pas de deux avec la belle Angloiſe qui faiſoit de ſi admirables entrechats ; ſans Gille qui ſe préſenta au bas de l'échelle pour en tenir le pied, j'étois ſi occupé de l'incomparable Wandich, qu'au hazard de me faire ſifler, rien ne s'en falut que je n'aye été lui donner la main pour l'aider à deſcendre ; mais je me contentai de la lui préſenter au moment qu'elle entra dans la

coulisse d'un pas triomphant, au milieu des applaudissemens du Parterre; elle me fit la grace de s'appuyer nonchalament sur mon bras en passant sans cependant me regarder.

Je n'en fus pas la dupe, je la suivis dans sa Loge, où il y avoit au moins la moitié de la Garnison. On me sçut gré de mes attentions; je fus distingué, un regard vint me démêler dans la foule. Ce jour-là, la presse étoit trop grande, il n'y eut rien à faire, ce fut partie remise.

CHAPITRE X.

Ceci devient sérieux.

LE lendemain matin toute la Ville fut en rumeur, le Comte de Lowendalh chargé

par le Roy du siége d'Ostende, s'étant trouvé maître des Dunes jusques à la Place, par le parti que la Garnison avoit pris d'abandonner divers postes qu'on occupoit au dehors, on avoit commencé cette nuit un boyeau de communication pour arriver à la tête de ces Dunes, ce qui jetta l'allarme dans toute la Ville, & l'espérance avec la joye dans mon cœur.

Le Gouverneur de Nieuport ayant envoyé un détachement de cent soixante hommes, avec ordre de couper la digue du Canal, le Comte de Lowendalh qui en fut averti à tems, fit marcher trois Compagnies de Grenadiers, lesquels chassérent l'ennemi & prévinrent l'exécution de son dessein; toutes ces nouvelles arrivant coup sur coup, la Garnison déja épouvantée par

la rapidité de nos conquêtes, déſeſpéra de pouvoir tenir long-tems, & commença à ajouter quelque foi à mes prophéties.

Comme je n'avois que faire à ces inquiétudes-là, qu'elles ne ſervoient au contraire qu'à me rendre l'ame, le cœur & l'eſprit plus gais, je fus mon train auprès de la belle Wandich, qui moins obſédée des Officiers de la Garniſon à qui nos Troupes tailloient de la beſogne, ne voyoit plus que moi de Militaire à ſa petite Cour.

„ Monſieur le François, me „ dit-elle“, comme je lui préſentois très-reſpectueuſement un ruban à ſa toilette, „ nous ſommes ruinés ſi le ſiége dure long-„ tems; où en eſt-on? „ Nous ve-„ nons, lui répondis-je, de faire „ des coupures à la rive gauche „ du Canal, & l'on a ouvert les

„ Ecluſes à deſſein d'attirer les „ eaux de ce côté-là, pour les „ empêcher de ſe répandre ſur „ la rive droite & de ſubmerger „ le chemin par lequel on conduit „ les convois à nôtre Camp, ainſi „ j'eſpére que vous ſerez bientôt „ ſujette de la France; ne répétez-„ vous pas quelques piéces Fran-„ çoiſes ?

„ Deux ou trois, reprit-elle, „ Monſieur Mathews en vient „ de faire une qui eſt admi-„ rable.

Elle alloit m'en faire l'explication; mais preſſé de mener mon avanture à fin, je la priai de n'en rien faire, pour avoir, lui-dis-je, entiérement le plaiſir de la ſurpriſe à la premiére repréſentation; en effet, le tems preſſoit; je ſçavois que la Ville renduë, quarante Officiers François ne manqueroient pas de ſe-

déclarer mes Rivaux, ſans compter que contraint de quitter ma croix, cela ne ſerviroit pas à me mettre en crédit.

Je pouſſai donc mes affaires le plus grand train que je pus, & conjurai la belle Wandich en des termes ſi preſſans de ceder à la vivacité de mes deſirs, qu'elle me parut un peu diminuer de ſa fierté, & me lança un de ces regards, ordinaires avant-coureurs des ſcénes les plus tendres.

Pour le peu qu'on me mette à mon aiſe du côté du cérémonial, je ne me fais pas prier; pour faire connoître à ma mignone que j'entendois à demi mot, je pris au moins vingt baiſers ſur la plus belle bouche du monde; la Wandich deſirant autant mon bonheur que moi-même, ne le differa ſeulement,

le tout pour le rendre d'un plus grand prix, qu'autant de tems qu'il en falut pour exciter au profit de l'amour la vivacité de mes desirs.

Elle étoit entierement parée, je ne sçai quel rôle de Déesse elle joüoit dans je ne sçai quel Opera comique, mais je la trouvai si belle en Divinité, que je lui manquai bien-tôt de respect; j'employai toute ma Rhétorique pour la déterminer à ne pas reculer plus long-tems mon bonheur; je poussai la fadeur jusqu'à lui dire que de sa complaisance dépendoit ma mort ou ma vie.

Comme je ne lui demandois rien qui ne tournât autant à ses plaisirs qu'aux miens, en prenant le ton majestueux qu'exigeoit son habit, vivez, vivez, me dit-elle, je ne suis Déesse

que pour faire le bonheur des humains.

Tout mortel que j'étois, en ce moment ma felicité fut égale à celle des Dieux, la divine Wandich étoit ſur le point de ſe communiquer à l'humaine nature, lorſqu'un démon ennemi des plaiſirs vint annoncer bruſquement à ma Belle que le rôle qu'elle joüoit dans la piéce exigeoit ſa preſence ſur le Théatre.

J'envoyai vingt fois la Piéce & le Public à tous les diables; l'Angloiſe ſoûtint cet affreux contre-tems avec la fermeté d'une Déeſſe, l'habit qu'elle portoit & le rôle qu'elle avoit à joüer ne ſervoient ſans doute pas peu à lui en communiquer les beaux ſentimens.

Pour moi, peu accoûtumé à ces revers, je demeurai interdit, maudiſſant le ſort des pauvres

malheureux destinés à soupirer pour ces Belles à talens, forcées par leur état de ne servir leur amant qu'après le public.

J'étois à peine revenu de ma profonde mélancolie, que la Wandich reparut à mes yeux plus belle que jamais ; mon air pensif, rêveur, mécontent la fit rire ; j'étois encore dans la même attitude où elle m'avoit laissé, c'est-à-dire acoudé sur le coin de sa toilette.

„ Et quoi ! Marquis, me dit-elle, „ car je me donnois les airs de „ porter ce beau nom, quoi si „ peu de chose vous consterne ! „ où est donc ce grand cœur que „ vous avez fait voir à Fonte- „ noy ? vous n'avez apparem- „ ment jamais aimé de mes sem- „ blables.

„ Non assurément, lui dis-je, quoique cela fût faux, on sçait

„ que Cidalise avoit eu cet „ honneur, & je fais gloire, „ continuai - je, de débuter par „ vous.

„ J'allois reprendre l'avanture „ où je l'avois laissée, lorsque „ de son ton de Déesse, mais „ qui cependant marquoit de la „ douceur & de l'humanité, il „ faut, me dit-elle, il faut que „ j'aille me préparer à descendre „ sur la terre, les mortels atten- „ dent de moi leur bonheur.

„ Je conjurai par toutes les „ Divinités, tant infernales que „ célestes de daigner commen- „ cer par le mien; ce seroit, me „ repondit-elle, differer celui de „ mille peuples, cependant sui- „ vez-moi au Ciel; là je délibe- „ rerai, & si je puis dérober un „ moment à leur impatience, „ j'en disposerai en vôtre faveur.

CHAPITRE XI.

Mes avantures dans mon voyage du Ciel.

NOus montâmes enſemble à l'Olimpe, c'eſt-à-dire au-deſſus du Théatre, où l'on diſpoſe les machines qui en doivent deſcendre ; là je touchai de mes mains profanes le tonnerre qui alloit épouvanter la terre, j'en lançai même quelques coups en m'amuſant, auſquels le peuple aplaudit ; nous autres Militaires ſommes familiers avec la foudre.

Je vis former des éclairs & les nuages ſe raſſembler autour du char qui devoit porter la divine Wandich, elle y monta avec fierté, j'y montai avec elle,

averti qu'il y avoit encore près d'un quart-d'heure de ce moment à celui qu'elle devoit descendre, s'étant trop hâtée.

Jamais je ne m'étois trouvé dans les airs, porté ſur un char avec une jolie femme; je trouvai la ſcéne fort plaiſante & ſi plaiſante, que reconnoiſſant aux deux Colombes attelées au char que c'étoit à Venus que j'avois affaire, je me précipitai avec tranſport entre les bras de la Reine des amours, & crainte de la chiffonner par la tête, arrachant deux ou trois bouts de nuage à deſſein de m'en couvrir, je me jettai à ſes genoux.

La complaiſante Venus me cachant d'un coin de ſa robbe, donna libre carriere à ma témérité; Dieu ſçait comme je ménai la Déeſſe grand train; mais au plus bel endroit de mon rôle,

& que je rendois avec le plus de vivacité, j'entends tout d'un coup partir le tonnerre, briller les éclairs, & toujouts entre les bras de Venus, je me ſens deſcendre ſur la terre au bruit des inſtrumens, ſans avoir le tems de quitter l'attitude où je me trouve,

L'adorable Wandich me couvrit heureuſement de ſon long manteau de pourpre, & s'appuyant négligemment ſur ma tête qui lui ſervoit de carreau, une douzaine d'étoiles rangées à propos ſur mon viſage me formoient un maſque, qui, me cachant au Parterre, me laiſſoit joüir du plaiſir de le voir témoin d'une ſcéne ſi charmante; il s'en faloit bien qu'il applaudit aux plus beaux endroits, tout connoiſſeur qu'on le dit être.

Venus que je tenois entre mes

bras à la faveur des nuages officieux qui nous couvroient, chanta un air ſi tendre, que je ſentis renaître tout mon amour; convaincu que la Déeſſe n'auroit pas la ſottiſe d'éclater en ſi bonne Compagnie; m'égarant ſous ſon vaſte manteau, mes careſſes, la mirent de ſi bonne humeur, qu'elle en joua le reſte de ſon rôle comme un Ange, elle s'attendrit ſi fort pour le pauvre Adonis qui lui parloit de deſſus la terre, elle chanta le couplet ſuivant avec tant de langueur, qu'il n'y eut perſonne qui n'en fut ému juſqu'au fond de l'ame.

Je te cede, en cet heureux jour,
Mon cœur ſe livre à la tendreſſe,
Adonis dans tes bras reçois une Déeſſe,
Si je pouvois mourir, Venus mourroit d'amour.

Je lui repondis à demi bas

que je reſſentois d'auſſi vifs tranſports que les ſiens, ſoit que ce fut de deſſein prémedité, ou ſeulement pour rendre la ſcéne plus touchante, elle ſe laiſſa aller languiſſament dans mes bras, & je fus heureux.

Nôtre deſordre fut ſi grand, que ſans nôtre prompt retour au Ciel, je crois ma foi qu'on nous eût ſiflé ſur la terre ſans ménagement, tant les mortels de nos jours ont peu de reſpect pour les Dieux; mais j'en fus heureuſement quitte pour la peur; c'eſt là la premiere fois que j'ai paru en public: de là je fus ſouper avec mon immortelle, & Venus me fit l'honneur de me défaire d'une bonne partie de mes louis en aſſez peu de tems.

Cependant le Siége avançoit, & ma captivité étoit ſur le point de finir; l'attaque du chemin

couvert ſe fit la nuit du 22. au 23. par l'angle ſaillant de la gauche, nos Troupes ſe comporterent avec tant d'ardeur & de courage, qu'elles s'emparerent du chemin couvert, & s'y établirent malgré la vigoureuſe réſiſtance des aſſiegés; ce fut alors que le Gouverneur de la Place demanda deux heures pour faire retirer les morts & les bleſſés de la garniſon, la ſuſpenſion d'armes finit à neuf heures du matin, & à peine fut-elle expirée que les aſſiegés arborerent le drapeau blanc.

La capitulation ayant été ſignée, le Régiment de Crillon prit poſſeſſion de la porte dite de Gand, les trois Compagnies de Grenadiers de ce Régiment furent chargées de garder cette Porte, & l'on poſta ſix piquets d'Infanterie, avec un pareil nom-

bre de Compagnies de Grenadiers Royaux, à portée d'aſſurer la communication avec cette garde.

Alors je fus libre, & fis mes adieux à la belle Wandich; la garniſon compoſée de cinq bataillons Anglois, d'un bataillon Hollandois, de deux Compagnies du Régiment de *Prié* des troupes de la Reine d'Hongrie, & d'environ deux cens Cavaliers, ſortit de la Place pour ſe rendre à S. Guillain; je ſortis avec elle pour aller rejoindre nôtre Régiment; car n'étant plus Chevalier de S. Louis, j'aurois joué à Oſtende un fichu rôle; arrivé au Régiment, je remis la bienheureuſe Croix à un des couſins de feu M. le Marquis.

Je reçus mille complimens de tous mes camarades, qui, char-

més de me revoir, ſignalerent leur zéle Académique, en faiſant ſur mon retour autant de mauvais vers qu'on en a fait ſur celui du Roi; mais n'étant pas plus gros Seigneur que lui, il falut bien m'en contenter; je convoquai Aſſemblée générale, à laquelle je fis part de mes exploits à Oſtende, tels qu'on vient de les lire; & ils furent d'une voix unanime trouvés dignes de paſſer à la poſterité.

Il n'eſt plus queſtion que d'y faire paſſer mes ouvrages pour y paſſer avec eux; voilà le point de la difficulté qui n'eſt vraiment pas petite; car le nombre des Livres qui en prennent le chemin de nos jours eſt ſi petit, la route eſt ſi peu frayée, l'herbe y eſt tellement cruë, que rien n'eſt ſi aiſé que de prendre à gauche, & de tomber pour jamais dans le premier foſſé.

CHAPITRE XII.

Nieuport emporté.

MAis, ſi cela va toujours le même train, ma foi je ne ſçai plus où nous prendrons bientôt des Villes en Flandres, pour les aſſiéger.

Le Comte de Lowendalh, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus du Roi, après le Siége d'Oſtende, de former celui de Nieuport, fit d'abord prendre poſte par des Grenadiers & des Dragons autour de cette Place devant laquelle le reſte des troupes deſtinées au Siége arriva les jours ſuivans; cette Ville n'étant acceſſible que par la partie des Dunes qui n'étoit point couverte par l'inondation, on ſe détermina à diriger par-là

l'attaque, & à attaquer en même tems le Fort de Wilwort.

La tranchée fut ouverte devant la Place la nuit du 31. du mois d'Août au premier Septembre ; & le 5. au matin, à la pointe du jour, après une vigoureuse défense, le Commandant de Nieuport fit battre la chamade & arborer le bienheureux drapeau blanc sur le Fort de l'Ecluse, lorsqu'étant avec nous il en faut venir-là : la capitulation qu'il fit demander lui ayant été refusée, il consentit de se rendre prisonnier de guerre, avec sa garnison.

La Ville prise nous venions d'en prendre possession avec toute la joye qui s'empare des Vainqueurs au moment flateur de leur triomphe, lorsqu'il nous arriva un malheur capable de ternir l'éclat, l'honneur & la gloire

des plus illuſtres Societés, ſi heureuſement toutes les fautes n'étoient pas perſonnelles; un corps entier ne répond point des impertinences de ſes membres, parbleu les Académies auroient beau faire.

La ſottiſe dont il eſt ici queſtion n'eſt cependant pas de ces ſottiſes ordinaires dont on ne fait que rire dans le public, & qui ſe terminent tout au plus à tourner en ridicule les illuſtres Corps dont elles ſont émanées; il n'y alloit pas moins que d'avoir un roué ou tout au moins un pendu pour confrere, le bel honneur que cela nous eût fait; ventrebleu, j'eus tout le premier envoyé l'Académie au diable, & foulé aux pieds les lauriers qu'elle m'a prodigué: je n'aime pas les longs préambules. Voici le fait.

Fin de la cinquiéme Partie.

L'ACADEMIE MILITAIRE,

OU

LES HEROS SUBALTERNES.

Par P**. Auteur ſuivant l'Armée.

SIXIÉME PARTIE.

Sublato jure nocendi.



M. DCC. XLVI.



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Pouvoit-on s'attendre à l'Histoire qu'on va lire? hélas! il ne faut répondre de rien dans la vie.

DE NIEUPORT.

COMME le lendemain de la priſe de Nieuport, nous délibérions le verre à la main dans

une aſſemblée génerale ſur quelques difficultés au ſujet du temporel de nos affaires Académiques ; la Maréchauſſée par ordonnance du Roy, vint arrêter le Breton au milieu de nous & lui mettre les fers aux pieds & aux mains, comme il alloit nous lire une très-belle Ode ſur la Campagne de Sa Majeſté.

Etonnés au delà de ce qu'on peut l'être, nous nous regardons les uns les autres, incertains ſi nous ſommes tous des coquins ou des honnêtes gens, car le Breton nous avoit paru un très-galant homme, tant il eſt vrai que la phiſionomie eſt trompeuſe, chacun craignoit de ſe voir mettre à ſon tour un colier qui n'étoit pas celui de notre ordre.

Bref on enmene le criminel & l'on ſaiſit tous les papiers, tant proſe que vers qui ſe trouvoient

ſur le bureau, pour les examiner; ne s'y étant rien trouvé contre l'Etat, traités de bagatelles, ils furent barbarement tous jettés au feu. Perte irréparable pour l'Académie & le Public, hélas! périrent en un moment par la flâme, vingt chef-d'œuvres qui euſſent ſans doute immortaliſés leurs Auteurs; il y avoit entre autres pièces d'éloquence encore douze Odes ſur Fontenoy, plus belles les unes que les autres.

J'avouë qu'en ce moment fatal, quel que fut mon zèle Académique & mon amour pour les chef-d'œuvres ſi rares de nos jours: je ne penſai qu'au pauvre Breton, que j'avois vû inhumainement chargé de fer; comme j'ignorois ce dont il pouvoit être accuſé, je fis ſi bien en bûvant bouteille avec Meſſieurs

de la Marechaussée, qu'il me fut permis d'entretenir un quart-d'heure notre camarade avant que de partir pour sa destination, dont on me fit un mistére.

„ Malheureux, lui dis-je, en „ l'abordant, qu'as-tu donc „ fait ?

„ Hélas, cher Parisien, me „ répondit-il, je ne suis qu'un „ coquin indigne de l'honneur „ que vous m'avez fait de me „ recevoir dans votre illustre „ corps.

Je n'eus pas de peine à l'en croire sur sa parole, dans l'état présent où il se trouvoit ; il ne faut pas de caution pour croire qu'un malheureux qu'on va pendre n'est pas un parfait honnête homme, quoi qu'il en soit, je le priai de me dire de quoi il ètoit question, & il m'expliqua le fait d'un ton très-poëtique, levant les yeux au Ciel.

Je raporterois bien ici ses propres paroles, elles seroient sans doute plus de poids que les miennes, mais comme elles n'étoient pas d'un stile fort amusant, vû la situation présente de ses affaires, j'aime mieux conter moi-même cette Histoire, qui mérite bien d'être écrite de main de Maître. Je commence par un petit trait de morale, c'est l'usage.

CHAPITRE II.

Reccette pour être toujours en argent comptant, à l'usage de ceux qui sont las de vivre.

QU'il est difficile de vaincre sa destinée, l'on combat vainement contre le sort, il faut tôt ou tard que ses décrets s'accomplissent, tel doit être pendu

le ſera, fût-il aſſocié à toutes les Académies du Royaume.

Le Breton quoiqu'avec les meilleures diſpoſitions du monde pour être un parfait honnête homme, n'a pû triompher de ſa mauvaiſe étoile, il avoit à peine dix-huit ans, qu'auſſi généreux que monſieur ſon pere étoit avare; il exerça ſon eſprit & ſon induſtrie à ſuppléer à la diſette d'argent où il ſe trouvoit ſans ceſſe, les mauvais peres font les mauvais enfans.

Que peut-on ſans ce métal précieux, la ſource de tous les plaiſirs; l'or ouvre l'eſprit, les cabarets, le cœurs des Belles & les jeux. Sans l'or, les plaiſirs languiſſent, un pauvre jeune homme n'eſt qu'un corps ſans ame, quelle chienne de figure fait-il?

C'étoit cette figure-là qui ne plaiſoit point du tout à le Breton, qui lui fit chercher les

moyens d'en faire un autre ; il n'eſt pas difficile de trouver de jeunes gens qui n'ont pas d'argent, il eſt aſſez de peres ridicules dans le monde ſur cet article, & qui voudroient dans leur fils une prudence, qu'ils étoient eux-mêmes bien loin d'avoir à leur âge ; autre choſe eſt d'être ſage ſoi-même, ou de ſouhaiter qu'on le ſoit, ſi le dernier ſe trouve plus communément, c'eſt qu'il eſt plus facile.

Le Breton trouva donc plus d'un camarade d'infortune ; mais il ſçut choiſir ſon monde, & quoiqu'il ne ſe deſtinât qu'à être un coquin, il ne voulut faire ſocieté qu'avec de très-honnêtes gens, c'eſt pourquoi il s'aſſocia au fils d'un Procureur de Caën, où il faiſoit pour lors ſes études.

Cet ami s'appelloit... mais chut, il eſt encore vivant, don-

nons-lui un nom étranger, le rôle qu'il doit faire dans cette ſcene tragi-comique, mérite qu'on ait pour lui quelques égards, il me plaît donc d'appeller cet honnête homme, Monſieur... voyons... parbleu, Monſieur *Vivien de la Chaponardiere*; le Breton n'avoit pas ſi mal choiſi.

Ces deux amis s'embarquent donc ſans biſcuit, ſur le vaiſſeau de l'eſpérance, dans les mers du hazard; ſans induſtrie on fait peu de chemin en ces pays-là; les écueïls y ſont ſi fréquens que peu de voyageurs arrivent à bien, la Juſtice en robe longue fait ſentinelle ſur les côtes & tel jette l'ancre, ſe croyant dans un Port aſſuré, trouve un gibet au bout de ſa carriére, rien de ſi commun.

Le Breton plus déterminé que

Vivien, raſſurant la tremblante vertu de ſon ami, lui peignant une perſpective charmante, au bout de la penible carriére qu'ils avoient à courir, ces peintures-là ſont toujours flateuſes, celle de le breton fit ſon effet ſur l'eſprit du timide Vivien.

Nos deux camarades armés de pied en cap établiſſent leur boutique au coin du bois de *** ſur la route de *** pour commencer là leur petite fortune; bien réſolus d'être honnêtes gens auſſi-tôt qu'ayant réparés eux-mêmes les injuſtices du ſort, ils ſe ſeroient mis en état de faire une dépenſe honnête aux dépens de qui il appartiendroit.

Un pauvre chien de Fermier, je dis pauvre par pitié pour lui, car ſa bourſe étoit des mieux fournies, conduit un jour par ſa maivaiſe fortune, ſans doute inſ-

piré par le Diable, fut porter une vingtaine de mille francs à ſon Seigneur au Village voiſin ; payer ſes dettes porte-malheur ; s'écartant du grand chemin , pour voir ſi les vignes étoient belles, il s'approcha un peu trop près du bois, à ſon air endimanché, étoffé, le Breton le prenant pour un coq de Village, le pria poliment le piſtolet ſur la gorge de ſe défaire de ſa bourſe en ſa faveur, que répondre à ces douces paroles ?

Le Fermier chargé d'or, tremblant de tout ſes membres, dit qu'il n'avoit rien, de façon à perſuader du contraire , bref en deux mots il fut dévaliſé ; l'hiſtoire dit que ſon Maître, bien en état de perdre, dédommagea ce pauvre diable de cette perte, je le ſouhaite ; quoiqu'il en ſoit, les vingt mille francs furent partagés.

C'étoit vraiment-là commencer en maîtres, & en gens du métier, après ce beau coup nos amis bien résolus de tenir leur parole, c'est-à-dire, d'être sages, rendent graces au Ciel, de les avoir mis en si peu de tems en état d'être honnêtes gens, bien des coquins le deviendroient à ce prix; mais ne pouvant s'accorder entre eux, sur le lieu de leur résidence, ils se firent un adieu solemnel dans les termes les plus tendres, & prenans, l'un à droite, l'autre à gauche, ils se promettent bien de boire bouteille quand le hazard les rassemblera, que ce hazard leur préparoit une étrange entrevûë !

Vivien se retire dans une petite Ville de Province, nous verrons ce qu'il devint; pour le Breton, il tourne vers Paris, le centre du beau monde & la

ſources des belles fortunes.

Rien de ſi aiſé que de trouver la fin de dix mille francs en cette Ville, ſi les plaiſirs y ſont grands ils s'y payent au poids de l'or, d'ailleurs ce qui coute peu à acquerir, d'ordinaire coute peu à dépenſer.

La bourſe vuide on regagne la Province, & dédaignant ſes Villes, on butine ſur les routes toujours heureuſement, on s'aſſocie parci parlà des coquins, beaucoup moins honnêtes gens que Vivien, & Paris eſt toujours le ſejour que l'on choiſit pour ſes quartiers d'hyver au retour de ſes heureuſes & lucratives Campagnes.

Il y avoit pluſieurs années que le Breton menoit cette petite vie, lorſqu'un de ſes camarades condamné à être pendu, lui fit craindre d'être déclaré ; ce fut

donc pour éviter un ſort ſemblable qu'il prit le parti de ſervir le Roy, & aprés pluſieurs campagnes en Bohême le voilà en Flandre.

Qu'il ſe ſoit toujours comporté en parfait honnête homme, c'eſt ce que je n'oſe aſſurer, je craindrois d'être démenti, je ne ſçais à préſent ſi je voudrois être ma caution, tant il y a de coquins dans le monde ; il me ſuffit de dire que je l'ai toujours reconnu pour un aſſez bon Diable, & que ce fut en cette qualité qu'il obtint une place dans notre Académie, dont l'honneur eſt la baze, auſſi peut être devint-il honnête homme dés le jour de ſa reception, tant le bon exemple en impoſe aux plus déterminés.

Enfin Meſſieurs de la Marechauſſée priérent poliment le

Breton de les ſuivre, & les voilà en campagne; on penſe bien que cette entrevûë fut pour moi la ſource de mille réfléxions morales, plus belles les unes que les autres, quelques jours je pourrai les donner au Public, je lui fais grace pour aujourd'hui.

CHAPITRE III.

Combien le chemin du Ciel eſt étroit, on en va trouver la juſte meſure.

LE Breton parti, la guerre ne laiſſa pas d'aller ſon train, qu'eſt-ce qu'un coquin de moins dans une ſoixantaine de mille hommes ?

L'Armée du Roy qui étoit reſtée, depuis le départ de Sa Majeſté pour retourner à Paris, dans

dans le Camp qu'elle occupoit près du Château de Melis, ayant consommé tous les fourrages qui étoient aux environs, se mit en marche sur six colonnes, pour repasser la Dendre & se rapprocher d'Alost, où le Comte de Saxe établit son quartier, & la petite Guerre continua du côté de Mons & de Charleroy.

Quelques brillans que fussent mes exploits, je n'étois point tranquille, toujours occupé de notre camarade, je ne pouvois m'accoutumer à penser de sens froid au mortel deshonneur qui alloit rejaillir sur toute l'Académie, en cas de pendaison, on avoit beau me dire pour me consoler que les fautes étoient personnelles, cela ne me consoloit point, j'imaginois toujours que peut-être au moment que j'y rêvois, on branchoit quelque

part notre ami, notre confrere & notre camarade.

Inſtruit de la Ville oú il avoit été conduit, j'écrivis pluſieurs fois pour en recevoir des nouvelles ; mais point de reponſe. Enfin, après un trés-long tems d'attente inutile, quand occupé d'autres ſoins, je commençois à ne plus penſer au Breton, je reçus de lui la Lettre ſuivanre.

Mon cher Pariſien.

„ Je ne ſuis pas pendu, comme „ tu pourrois peut-être le ſoupçonner, la Providence me deſtinoit un autre ſort : Ainſi, j'eſpere que, conſervant toujours „ pour moi des entrailles de confrere, tu ne me nommeras „ point de ſucceſſeur ; tout abſent „ que je ſois, je fournirai mon „ contingent comme les autres.

„ C'eſt en qualité de confrere „ zélé, que je t'envoye l'hiſtoire „ fidéle de ce qui m'eſt arrivé de- „ puis que j'ai quitté le Regi- „ ment.

„ Rappelle-toi ce Monſieur „ Vivien, dont je te parlai dans „ notre dernière entrevuë, & „ avec qui j'eus l'honneur de „ faire ma première campagne „ ſur la route de .... Tu ſçais „ qu'après nos dignes exploits, „ l'un prit à droite & l'autre à „ gauche, que moi je continuai „ encore pendant quelques an- „ nées mon petit métier, j'eus „ des camarades de toutes eſpe- „ ces. Et c'eſt un de ces Meſſieurs „ pendu à * * * qui m'a déclaré.

„ Le pauvre Vivien ne l'eut „ jamais fait, hélas ! que n'ai-je „ imité ſon exemple ; ſatisfait „ de ſa premiere expédition, „ il ne m'eut pas plûtôt quitté,

„ que vivant en honnête hom-
„ me, il fit si bien profiter son ar-
„ gent dans la Ville de *** qu'en
„ moins de trois ou quatre ans, il
„ se trouva en état d'acheter une
„ petite Charge ; une plus conside-
„ rable venant ensuite à vaquer,
„ le voilà Juge du Païs, & du Païs
„ où je devois recevoir le prix de
„ mes hauts faits, comme ayant été
„ le lieu de la scene de la plus gran-
„ de partie de mes rares exploits.

„ Jugé de ma surprise, quand
„ paroissant sur la sellette, les
„ yeux baissés, j'entendis une
„ voix de connoissance m'inter-
„ roger, je levai aussi-tôt les
„ yeux, & reconnus Vivien, qui
„ de camarade de grand chemin
„ étoit devenu mon Juge. A la
„ premiere réponse que je lui fis,
„ ma voix le jetta dans une surpri-
„ se égale à la mienne, démêlant
„ peu à peu mes traits, son trou-

„ ble devint ſi grand, qu'il fut
„ obligé de ſe couvrir le viſage
„ de ſon mouchoir : ce qui fut pris
„ pour de la pitié & regardé
„ comme un Phénomène dans
„ un homme de ſa Robe.

„ Il avoit après tout quelque
„ ſujet de trembler pour le met-
„ tre à côté de moi, je n'avois
„ qu'à dire un mot ; mais comme
„ lui enlevant l'honneur d'être
„ mon Juge, je ne devenois pas
„ le ſien, qu'au contraire je ren-
„ dois ma cauſe plus mauvaiſe, en
„ me privant d'un protecteur in-
„ tereſſé à me ſervir infiniment,
„ ne doutant pas qu'il ne m'eut re-
„ connu, & qu'il ne fit tout ſon poſ-
„ ſible pour me ſauver je me con-
„ tentai d'admirer les reſſors de la
„ Providence & de la deſtinée.

„ Deux jeunes gens, me di-
„ ſois je en moi même, commen-
„ cent à courir la même carrière :

„ d'où vient que l'un arrive à la
„ Potence, & l'autte à une vie
„ heureuſe, douce & tranquille;
„ Quel prix différent pour une
„ conduite égale ! Il faut en vé-
„ rité que ce que l'on dit de la
„ maligne influence des Aſtres
„ ſoit bien vrai, & que je ſois né
„ ſous une chienne d'Etoile !

„ Malgré mes très-judicieuſes
„ réfléxions, je ne laiſſai pas
„ d'être condamné à être pendu
„ à la pluralité des voix. Ce fut
„ le Pere Bonaventure Capucin
„ de Profeſſion, qui vint dévo-
„ tement m'annoncer que je de-
„ vois ſouper le lendemain avec
„ les Anges : l'excellente com-
„ pagnie ! Je lui voulois ceder
„ cet honneur là ; mais inſtruit
„ de l'ancienne Capucinade que
„ tout le monde ſçait, & qu'il ne
„ pouvoit vraiſemblablement pas
„ ignorer, il me répondit béni-

„ gnement, *que c'étoit jeûne au*
„ *Couvent*.

„ Il fallut donc me résoudre
„ à être du celeste banquet,
„ puisque mon couvert étoit déja
„ mis là-haut ; un petit retour
„ sur ma vie passée me fit crain-
„ dre un moment une fête un
„ peu moins galante si mon ame
„ déchuë de ces espérances, &
„ assez incliné au mal, alloit se
„ tromper de chemin & prendre
„ une route toute opposée ; grace
„ cependant au Pere Bonaven-
„ ture, qui me cita vingt garne-
„ mens de mon espece à qui il
„ avoit expédié leurs Passeports &
„ qui étoient arrivés heureuse-
„ ment, disoit-il, au séjour des
„ Bienheureux, je crus que je
„ n'en étois pas loin.

„ Déja dédaignant la terre je
„ ne parlois plus que Paradis,
„ lorsque l'Exécuteur de la haute

„ Juſtice vint me rendre une viſite „ de politeſſe & m'annoncer que „ le moment étoit près qui alloit „ m'affranchir des miſéres de „ cette vie ; ces miſéres-là ne me „ parurent point alors ſi miſé- „ rables.

„ Le ſacré cordon que portoit „ le lugubre Ambaſſadeur de la „ pandourinne Thémis, n'étoit „ pas celui de S. François, de par „ tous les Diables, cet oiſeau de „ mauvais augure en ayant for- „ mé un nœud courant en cer- „ cle, de la largeur de ma tête, „ eut l'honneur de me le préſen- „ ter, je voulus le tenir un mo- „ ment, & conſidérant la courte „ circonférence du cercle que „ mon col alloit remplir, je ne „ pus m'empêcher de dire au bon „ Pere, qu'il étoit bien vrai que „ la porte du Ciel étoit bien „ étroite ; puiſque celle par

la-

„ laquelle on alloit m'y condui-
„ re n'avoit gueres qu'un demi
„ pied.

„ La proceſſion s'arrange, on
„ marche, on arrive & j'avois
„ déja le pied à l'étrier pour mon-
„ ter au Ciel, c'eſt à-dire, j'étois
„ ſur le premier échelon lorſque
„ l'on vint m'annoncer de la part
„ de la Juſtice que je n'irois
„ qu'aux Galères.

„ J'admirai la grace qu'on me
„ faiſoit, & en regardant le Pere
„ Bon-Avanture, voilà donc,
„ lui dis-je, Reverend, comme
„ on doit compter ſur votre pa-
„ role, je vais encore ſouper
„ avec des mortels, je n'avois plus
„ qu'un pas à faire pour me trou-
„ ver, à vous entendre, au deſſus
„ des miſéres de la vie, pour n'a-
„ voir plus beſoin de rien ; & il
„ faudra encore penſer à vivre.

„ Je m'imaginai bien que c'é-

„ toit mon cher Vivien qui me „ joüoit ce tour ; mais comme „ c'étoit ſans doute pour m'obli-„ ger, je ne pus me reſoudre à „ lui en vouloir du mal, de ſorte „ que j'eus encore la complai-„ ſance de vouloir bien garder la „ vie.

„ Mon ami, reprit le Pere Ca-„ pucin, vous n'êtes, par la gra-„ ce de Dieu, que pour ſept ans „ en galéres, ſi après ce tems vous „ avez beſoin de moi pour aller „ au Ciel, je me ferai toûjours „ honneur & plaiſir d'être vôtre „ conducteur, croyez-moi cepen-„ dant, tâchez de demeurer le „ plus de tems que vous pourrez „ ſur la terre, ce n'eſt pas un ſi „ mauvais ſéjour, mais pour cela „ faire ſoyez honnête homme, ſi „ vous voulez mourir glorieuſe-„ ment mourez les armes à la „ main pour le ſervice du meil-„ leur des Rois.

„ Après ces mots nous nous
„ quittâmes bras dessus bras des-
„ sous , & l'on attendoit que la
„ commodité de la chaîne pour
„ m'envoyer à Marseille , elle
„ arriva , je suis né coëffé , je
„ partis deux jours après. Je sers
„ maintenant le Roy dans un des
„ plus beaux Ports de Mer de la
„ Méditerranée.

„ En verité , il faut que les
„ gens qui parlent mal des Gale-
„ riens , où ne l'ayent jamais été
„ ou ne les connoissent gueres.
„ Pour moi, je trouve qu'il y a
„ de fort honnêtes gens parmi ces
„ Messieurs & fort bonne compa-
„ gnie à voir. Ou je ne pourrai, ou
„ je formerai ici une Academie,
„ en état de faire dans peu paroli
„ à la nôtre de Flandre , de la-
„ quelle je me compte toujours &
„ me compterai toute ma vie.

„ Je serai ton correspondant à

„ Marſeille. Il ſe paſſe ici mille „ choſes dignes de paſſer à la poſ- „ terité. Donne-moi de tes nou- „ velles. J'ai l'honeur d'être.

Cette Lettre fut lûë en pleine Academie, & tous les Confreres indignés convinrent unanimement qu'il falloit rayer le nom du Breton de deſſus le Tableau, ce qui fut exécuté ſur le champ, perſuadé que le plus honnête homme du monde qui avoit paſſé de la Corde à la Chaîne ne pouvoit jamais faire beaucoup d'honneur à un Corps.

L'on remit à une autre Séance l'Election d'un nouveau Confrere, pour avoir tout le tems de choiſir, Ce fut pour diſſiper notre ſombre mélancolie, que Bourguignon nous lut toutes les nouvelles Poëſies du tems , qu'il venoit de recevoir de Paris, ce qui ne ſervit encore qu'à augmenter

mon ennui, comme le Public pourra s'en appercevoir dans les deux Chapitres ſuivans que j'écrivis alors.

CHAPITRE IV.

Je ſuis de fort mauvaiſe humeur, ce Chapitre-ci pourroit bien s'en reſſentir.

PArbleu il faut convenir qu'il y a de chiens de jours dans la vie, par exemple, aujourd'hui pour un rien je m'irois pendre, n'etoit que le Roy a beſoin de monde, & que mourir pour mourir, il vaut mieux mourir au Service d'un ſi bon Maître, qu'inutilement branché à un Arbre pour amuſer les paſſans,

Voyons, que ferai-je pour diſſiper ma mélancolie ? Ecrirai-

je à ma Maîtresse ou à ma femme? Plaisante occupation pour un Militaire ! l'Hyver ne sera-t-il pas assez long ? Encore, si je trouvois quelqu'un pour me battre, passe, mais les Anglois, depuis la dernière Bataille, sont devenus si rares, si rares, qu'en vérité, on ne sçait plus où en trouver.

Parlerai-je de notre Academie, aujourd'hui je n'en pourrois dire que du mal ; C'est dans son Assemblée que ce matin mon ennui a pris naissance, à la lecture des belles choses qui s'y sont débitées. Boileau a bien raison de dire en Vers, dont voici la Prose : que des gens d'esprit qui nous ennuyent, sont mille fois plus insuportables que des sots, je ne l'aurois jamais cru.

Que lisions-nous cependant, le dirai-je, à la honte des beaux

Esprits de nos jours? les Vers de l'Année. J'en ai vû de toutes couleurs ; mais parbleu , puisqu'ils m'ont mis de mauvaise humeur;ce ne sera pas impunément : c'est sur eux que je vais épancher ma bile, ils m'ont fait naître quelques petites réfléxions sur notre Poësie qui peuvent trouver ici leur place.

Que dirions-nous des Poëtes Turcs , si chantans les hauts faits de leur Sultan , ils alloient nous parler de la verge de Moïse, de l'arche de Noé , des onze mille Vierges, de saint Roch & de son chien, & qu'eussent dit les Grecs & les Romains , si Homere, Virgile, Horace & toute la poëtique sequelle de ce tems-là ne trouvans pas leurs Dieux assez gros Seigneurs pour paroître en vers avec dignité eussent empruntés les noms de ceux de leurs voisins.

Jupiter , Mars, Apollon, Mer-

cure & toute la bande joyeuse du céleste Sérail étoient des Dieux adorés dans Rome, à Troyes, à Athénes; Mesdames les Déesses y joüoient aussi un fort beau rôle, & ce que nous appellons la fable étoit la religion du tems du pays, de la cour, de la ville & des fauxbourgs.

Si l'amoureux Ovide imploroit l'assistance de Venus & de l'amour pour rendre sa Belle sensible, il croyoit bonnement sans doute que cela pouvoit servir à quelque chose, ou du moins il pouvoit feindre de le croire aux yeux d'un peuple qui le croyoit. Mars alors étoit un Dieu fort utile dans un combat, & n'eût été qu'un très-petit garçon à Fontenoy.

En vérité le Seigneur Apollon fait faire de belles choses à

un tas de grimauds qui l'invoquent, il n'a peut-être jamais ſi bien prouvé qu'il n'étoit bon à rien.

La fable, dira-t-on, eſt un agrément, j'en conviens; mais ſi uſé, on a tant vû, tant vû de Jupiter à toutes les ſauſſes, qu'en verité cela devient la reſſource de ceux qui n'en ont point, & n'a gueres que le mérite d'un vieux Contes de Fée réchauffé. Ce n'eſt pas tout encore, nous ne ſommes pas Copiſtes ridicules en ce ſeul point, Eſclaves des Romains, nous n'oſons mettre en notre ſterile Poëſie un mot qu'ils n'ayent pas dit dans leurs Vers; ce ſont avec leurs Armes que nous nous battons; des Lances, des Javelots, des Boucliers, des Epieux, des Flêches; voilà nos Fuſils, nos Sabres, nos Epées, nos Piſtolets, nos

Canons nos Bombes , nos Grenades & nos Bayonnettes ; nos Dragons , nos Grenadiers , nos Cuiraſſiers, nos Gendarmes, ſont des Cohortes , des Legions , des Phalanges ; nous n'oſons nommer ce qu'il y a de plus honorable parmi nos Chefs , des Maréchaux de France, des Lieutenans Généraux, des Aydes de Camps, des Colonels, des Cornettes, des Sergens, des Caporaux, ce ſont autant de mots proſcrit dans notre Poëſie , comme ſi nous devions rougir des noms que nous portons.

Je ſuis tenté de croire, que ſi les anciens n'avoient pas eu des Rois, ce nom ſacré n'entreroit jamais dans nos Vers ; nous n'oſons même nous faire peindre , ſi ce n'eſt à la Romaine & le Caſque en tête, étrange folie , dont on ne guérira pas ſi-tôt ;

vrais originaux, quand il eſt queſtion d'être ridicules : ne le ſerons - nous jamais en bien & dans le beau !

Heureuſement que les Chefs-d'œuvres de nos Poëtes modernes ne leur ſerviront gueres, car que diroit la poſterité ? Elle ne ſçauroit à quoi s'en tenir ſur notre compte. Connoîtroit-elle par nos Odes, nos Poëmes, quels étoient nos armes, & notre façon de nous battre ?

Les curieux des ſiécles à venir ne ſeront pas mal inſtruits : auront-ils recours à nos Médailles ! La même folie y regne, ils y verront de la fortune du Themis, du Latin & le Buſte de quelqu'Empereur Romain ; la belle découverte ! Combien de fois ils nous enverront au Diable. Ciceron, Virgile, Horace écrivoient ils en Grec, & les Faiſeurs

de Médailles de ce tems-là ont-ils gravé César à la Persane.

Mais après tout peut-être est-ce moi qui suis un sot, cela pourroit fort bien être ; peut-être ce jargon poëtique a-t-il été de tous les tems, & que sçais-je après tout si tous les Anciens n'étoient pas tout ce que nous sommes, quand je soutiendrois, par exemple, que les Romains avoient l'usage de la poudre, des Canons, des Bombes & qu'on ne portoit chez eux ni Casques, ni Boucliers, que leurs Villes étoient fortifiées comme les nôtres, que du tems de Caton, que Caton lui-même étoit un petit maître à perruque retapée & à talons rouges, qu'auroit-on à me dire ?

On m'allégueroit, les médailles, les Poëmes, les Odes de ces tems-là ; enfin tout ce que pourront alléguer nos descendans,

pour prouver que nous nous battions avec des Lances, des Javelots, que nous portions des Casques, & que nous étions Payens; ils en auront cependant mentis, sur le faux rapport des Poëtes: qui me dira que nous ne mentons pas de même, pourquoi faut-il croire les Anciens plus honnêtes gens que nous, ou si nous pensons qu'ils disent vrai, & que leurs Vers sont le tableau des mœurs, des usages de leurs tems, pourquoi ne les imitons-nous pas, la verité seule peut plaire & plaira toujours.

De quel avantage la fable usée peut-elle nous être; un peu d'agrément est tout ce qu'on peut nous en promettre de plus grand, & elle nous ôte un avantage réel; car que dans un siécle ou deux quelque Poëte s'avise de jetter au feu ces vieilles cartes,

& de peindre les François tels qu'ils ſont, qu'il oſe parler impunément, Dragons, Grenadiers, Canon, Bombes & Fuſil, le voilà tombé dans le neuf à bon marché ; & ſon ſiécle paſſera quelques jours pour avoir vû éclore tous ces prodiges, puiſqu'en remontant de vers en vers on ne trouvera perſonne avant lui, qui ait parlé de tous cela ; voilà ce que nous y gagnerons, ſans conter qu'avec toutes nos divinités ridicules, nos fils nous damneront comme des chiens en nous croyant à tous les Diables. Nous avons bien beſoin de cet honneur-là.

On va me dire & je l'ai bien prévû, que nos Hiſtoriens y remédieront, mais ou ſont ils ces Hiſtoriens, qu'ils paroiſſent donc, je vois par tout la Proſe auſſi mal ſarvie que les Vers.

CHAPITRE V.

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

Boileau.

EN ma qualité de Chef d'Académie, je veux moi établir la réforme, & qu'il ſe trouve au moins quelques monumens véritables de tous les prodiges qui s'opérent ſous mes yeux ; frappé de la grandeur des choſes, je veux qu'elles anobliſſent juſques aux termes de l'Art, peintre de la verité, je prétends qu'elle éclate par tout, que tout ſoit nommé par ſon nom : comme on ne peut remédier trop tôt aux abus qui tirent à conſéquence, la table ſuivante y ſervira de contre-poiſon, en attendant un Dictionaire en-

tier, que je promets au peuple Auteur, à ce ſujet.

ESSAI D'UNE LISTE,

Des Mots, Phraſes, Périphraſes, Circonlocutions, & termes Militaires, dont on permet l'uſage aux Poëtes modernes, en dépit de la mode. *

POur *Armes à Bayonne inventées*, on pourra dire *Bayonnete*, en Vers ainſi qu'en Proſe.

Pour des *Globes d'airain qui s'élévent dans l'air & tombent en éclats*, on mettra des *Bombes*, cela eſt plus court & pour le moins auſſi clair.

Au lieu du *Signal eſt donné par*

* Les expreſſions ſuivantes condamnées ſe trouvent toutes dans les Poëſies de Mrs. de Voltaire & Piron.

cent bouches d'airain. Cette Phrase-ci pourra avoir lieu en l'ajustant au ton sonore de la Poësie; *l'action commença par une décharge d'artillerie de cent pieces de Canons.* D'ailleurs cela sera plus clair; car qui empêche que *par cent bouches d'airain* on n'entende cent trompettes au lieu de cent canons.



Chevreuse à cette attaque horrible & meurtrière,
Fait voler cette troupe & si promte & si fière
Qui tantôt de pied ferme & tantôt en courant
Donne de deux combats le spectacle effraïant.

Pour ces quatre vers il suffira de mettre tout uniment *les dragons*, nous jugeons ce mot assez noble pour entrer en vers, & la note deviendra encore inutile.

Dans les deux Vers suivans,

& de ſang ſont trempées
Les flèches, les épieux, les lances, les épées,

on laiſſera ſeulement les *Epées* pour rimer avec *trempées*, les fléches, les épieux & les lances ſeront renvoyées aux vieux Arſénaux.

Au lieu *du Sceptre des Guerriers* on pourra mettre *le Bâton de Maréchal* de France.

Pour *Partez flèches de feu*, on cherchera une équivalence dans nos armes; pour moi je ne ſçais encore ce que c'eſt que *ces flêches de feux* lancées à Fontenoy.

Au lieu de *Phalanges de Loüis*, de *légions*, on mettra *Eſcadrons*, *Bataillons*, *Régimens*, à moins que cette Campagne on n'ait créé des *Phalanges*, comme on a fait des Hulans, des Graſſins, mais je l'ignore.

Dites *la mort* pour *le ſquelette inhumain.*

On trouvera une Liſte beaucoup plus ample, plus générale dans le grand Dictionnaire de l'Academie Militaire auquel nous travaillons avec ſoin.

CHAPITRE VII.

Les Enfans de St. François à Ath.

C'Eſt toujours la même choſe ; c'eſt-à-dire, une Ville priſe. Je me laſſe bien autant d'écrire nos Sieges que de les faire, cela ne finit point ; nous ſommes donc les maîtres d'Ath, & bien ſoit, la belle affaire, hélas on s'accoûtume à tout. Culbuter tantôt une Iris, tantôt une Citadelle, fait le plus doux de nos amuſemens & l'un ne nous coûte pas plus que l'autre.

Jamais on ne vit tant de ressemblance entre les filles & les Villes de Flandre, autant de Siéges faits autant de Villes prises, autant de Pouponnes assiégées autant de renduës.

Ath pour se mettre à la mode, nous ouvrit enfin ses portes de la meilleure façon du monde, après cependant les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire, une huitaine d'une très-vigoureuse résistance. Le jour que nous en primes possession, je me promenois sur la place en vainqueur, encore tout fier de ses exploits, lorsqu'un Moine s'étant arrêté pour examiner mon uniforme avec une attention singulière, me demanda si je ne connoissois pas un nommé Picard Dragon de notre Régiment; je lui contai en deux mots l'histoire de notre camarade, ajoûtant que j'avois

été le meilleur de ſes amis.

Je ne ſçais comme en parlant de choſes & d'autres, le mot de Pariſien m'échappa ; mais à ce nom le Révérend Pere, ſautant à mon col, me pria inſtamment de le ſuivre à ſon Auberge, moi de l'accompagner auſſi-tôt.

C'étoit ce Pere Ambroiſe qui avoit falli faire un moine de Picard ; mais qui forcé de céder à la mâle éloquence d'Euſtache Dubois, finit par envoyer tous les moines par delà les Ponts, & par ſouhaiter d'être Dragon lui même ; il me complimenta tout en chemin faiſant ſur les progrès des mémoires de notre Académie, dans leſquels il avoit lû ſon Hiſtoire écrite de ma façon, & finit par me dire qu'il avoit un ſécret de la dernière conſéquence a me communiquer, nous paſſâmes donc ſeuls dans une chambre, où le

Penaillon m'ayant fait aſſeoir d'un air miſtérieux, regardant pluſieurs fois autour de nous ſi perſonne ne nous écoutoit, il me tint ce diſcours.

„ Le beſoin que j'ai de vous, „ mon cher Pariſien, me force à „ vous faire une confidence, qui „ va vous prouver que les Moines „ ne valent pas mieux que les „ autres.

Je le r'aſſurai en lui avouant confidemment que je n'en avois jamais douté, ainſi qu'il avoit pû le remarquer dans ſon Hiſtoire que j'avois écrite, dans la premiére Partie de nos Mémoires.

„ Hélas! pourſuivit-il charita- „ blement, celle que j'ai à vous „ raconter & qui m'améne en „ Flandre, va vous confirmer „ bien davantage dans cette idée „ déſavantageuſe; mais il y a „ d'honnêtes gens par tout, cela „ me conſole.

„ Un de nos Peres, nommé
„ le Pere Blaiſe, ayant acquis
„ par ſes bons ſervices, la con-
„ fiance de la communauté,
„ à la mort du Reverend Pere
„ Lyſimaque, fut chargé de no-
„ tre finance, ce n'eſt vrai-
„ ment pas là un petit Emploi,
„ auſſi Dieu ſçait comme il
„ eſt brigué, c'eſt pour un Moi-
„ ne le Bâton de Maréchal de
„ France, il s'en acquitta ſi bien
„ pendant deux ans que nous
„ n'eûmes que ſujet de nous
„ en loüer, tout eſt beau qui
„ commence ; mais hélas ! qu'il
„ eſt difficile qu'un Moine deve-
„ nu Procureur ſoit honnête
„ homme.

„ Blaiſe ſe trouvant dépoſitai-
„ re d'une cinquantaine de mille
„ livres, ſans dire adieu à perſon-
„ ne, prit un beau matin le che-
„ min de la Hollande, avec une

„ petite fille, nommée Mariane
„ Morin ouvrière en linge as-
„ sez gentille qui demeuroit dans
„ notre voisinage; cette affaire
„ est secrette, nous n'avons eu
„ garde de publier un secret qui
„ n'eût servi qu'à tourner les
„ Moines en ridicule, combien
„ ne débite-t'on déja pas de fa-
„ bles sur leur compte, le public
„ eût triomphé.

„ Comme cependant cinquan-
„ te mille francs méritent bien
„ la peine qu'on y pense en ce
„ tems-ci, avertis par nos secrets
„ Emissaires que notre fugitif
„ s'étoit retiré à Ath, nous n'a-
„ vons cessé de faire des neu-
„ vaines pour que Dieu vous
„ inspire le dessein de faire le
„ Siége de cette Place, nos vœux
„ ont enfin été exaucés.

„ Scachans combien peu une
„ Ville vous coûte à prendre, à
peine

„ peine la Gazette nous apprit-
„ elle, que le Marquis de Cler-
„ mont Gallerende marchoit vers
„ Ath en bonne Compagnie,
„ que rassemblans les Cordons
„ bleus de notre ordre, il fut
„ résolu dans un Chapitre gé-
„ néral que je me rendrois sans
„ éclat devant cette Place, pour
„ y entrer avec vous, afin d'y
„ surprendre encore à tems no-
„ tre Procureur; mais vous allez
„ si grand train que j'ai eu
„ beau faire toute la diligence
„ possible, à mon arrivée j'ai
„ trouvé la Ville renduë, heu-
„ reusement depuis quelques
„ heures seulement, bref m'y
„ voici, il n'est plus question
„ que de tâcher à découvrir le
„ Pere Blaise & sa Mariane,
„ ils ont sans doute changé
„ tous deux d'habits, & de
„ noms.

„ Comme le bruit ne ſert à rien,
„ pour r'avoir s'il ſe peut no-
„ tre argent par la voye de la
„ douceur, je n'éclaterai que s'il
„ en eſt beſoin ; j'eſpere, mon
„ cher Pariſien, qu'au défaut
„ de Picard ſur lequel je com-
„ ptois, vous voudrez bien ren-
„ dre quelque ſervice au Cou-
„ vent, je vous promets cinquan-
„ te piſtoles, au cas que par vo-
„ tre moyen je puiſſe recouvrer
„ une partie de notre argent,
„ je ne vous demande que le
„ ſecret.

Ce n'étoit pas ſi peu de choſe qu'un ſecret de cette importance, pouvoit-on le trop payer, je fus une bonne minute à reflechir ſérieuſement ſi j'accepterois ce que le Pere Ambroiſe m'offroit galament pour boire à ſa ſanté ; enfin touchant dans la main de l'homme de Dieu, tout en

l'aſſurant que j'étois un bon diable, je lui jurai de le ſervir, & de faire dès ce ſoir même tous les cabarets de la Ville ; le moïen de tenir contre cinquante piſtoles à la fin d'une Campagne, je me ſerois parbleu vendu & livré moi-même à ce prix-là, je lui tins donc parole, à peine eûmes-nous achevé trois ou quatre bouteilles qu'il voulut à toutes forces me payer en attendant le ſouper, que me voila en Campagne.

Je commençai ma ronde Major, par la Croix blanche, le Dauphin, & la Fleur de Lys, ſans pouvoir rien découvrir ce ne fut qu'au Lion d'or que je conçus quelques eſpérances, là j'appris d'un Domeſtique qu'un François & une Françoiſe, qui ſe diſoient mariées, ſarrivés depuis quelque tems en

cette Ville, après avoir restés quelques jours à l'Auberge avoient retenus une petite maison Bourgeoise, où ils demeuroient actuellement.

Au portrait que le Domestique me fit de ces deux nouveaux débarqués, je n'eus pas de peine à reconnoître le Révérend Blaise & la Morin que le Pere Ambroise excellent Peintre m'avoit tiré a ne pouvoir s'y méprendre.

Sûr de mon fait, instruit du quartier, de la ruë, de la maison & du nom des acteurs, pour ne rien faire imprudemment, je fus donner avis de ma découverte à Dom Ambroise, qui me fit vingt embrassades mieux conditionnées les unes que les autres. Comme le déserteur défroqué pouvoit partir le lendemain matin impunément avec les équipa-

ges du Gouverneur parmi les gens de ſa ſuite, n'ayant pas de tems à perdre, nous déliberames à la hâte ſur la façon dont nous nous y prendrions pour mettre ſans éclat, & en un moment Monſieur Deboxtel à la raiſon, ainſi le Pere Blaiſe avoit-il pris fantaiſie de ſe nommer, ſans nous amuſer à lui diſputer ſa nouvelle Seigneurie, il fut réſolu que pour l'intimider on feindroit être chargé d'un ordre du Roy.

CHAPITRE VII.

Le petit ménage du Pere Blaiſe.

LA nuit commençant à tomber, nous nous rendimes chez M. de Boxtel; arrivés à ſa porte, je mis mon Manteau bleu ſur les épaules du Pere Ambroiſe,

pour qu'on nous annonçât comme deux Officiers.

Une petite Flamande, brune, vive, piquante, fort ragoûtante, nommée Denyſe, nous ouvrit; elle étoit ſi gentile, que je crus d'abord être la Morin, ce n'étoit que ſa Chambriere, elle me plut; Dame ou ſuivante, tout m'eſt égal; joli minois eſt à mes yeux auſſi noble que le Roy: un ſalut de protection l'aſſura de ma bienveillance; mais il n'étoit pas encore tems de rire, je me contentai donc ſeulement de lui mettre en paſſant la main deſſous le menton, ce qui la fit rougir & faire une modeſte révérence, ne pouvant m'empêcher de loüer le bon goût de Meſſire Blaiſe, je doublai le pas, impatient que j'étois de voir le Héros de notre hiſtoire.

Arrivés dans l'Antichambre,

l'aimable Denyſe nous demande nos noms pour nous annoncer, je me nomme, nous entrons; voici la ſcene la plus tragique à laquelle je me ſois trouvé de ma vie.

M. de Boxtel aſſis nonchalamment ſur un canapé auprès de ſa belle moitié de contrebande, méditoit ſans doute ſon départ, que des ballots déja tous faits nous annoncerent, & ne penſoit gueres au Pere Ambroiſe, quand celui-ci, jettant ſon Manteau, pétrifia d'un ſeul regard le pauvre Blaiſe. Le Révérend décapuchoné confondu d'un coup ſi terrible auquel il s'attendoit ſi peu, & plus déconcerté qu'un Renard pris dans des filets, perdit tout à coup l'uſage de la voix, on la perd à moins, la rougeur, la pâleur couvrirent tour à tour ſon viſage, ſes yeux ſe trouble-

rent, il trembla de tous ses membres & ses bras tombérent sans force, la belle, l'incomparable Marianne, confuse, interdite & n'ayant pas le mot à dire, faisoit aussi la plus sotte figure du monde, se couvrant le visage de son mouchoir, d'abondantes larmes coulérent de ses beaux yeux; pour moi, tantôt souriant, tantôt soupleurant, j'attendois avec impatience ce que tout ceci alloit devenir; on ne s'étoit pas encore dit le mot, depuis plus de trois minutes, lorsque le Pere Ambroise, les bras croisés, branlant la tête, & d'un ton de Prophête, commença sa légende en ces termes:

„ Te voilà donc malheureux, „ tu croyois éviter les justes „ châtimens que tu mérites, mais „ tôt ou tard les criminels sont „ punis; chargé de deux Lettres

„ de cachet , attends - toi à être
„ jugé ſelon toute la rigueur des
„ loix , ſacrilege , parjure, voleur,
„ apoſtat ; & toi, dangereuſe créa-
„ ture , ajouta très-patétiquement
„ le Révérend , à la Morin , l'Hô-
„ pital pour le reſte de tes jours
„ eſt au moins ce à quoi tu dois
„ t'attendre.

La retraite étoit honnête pour une fille de bien , mais que répondre de bon à ces douces paroles ? le cas ne laiſſoit pas que d'être fort embaraſſant , la Princeſſe pleura , & ce fût tout ; enfin , le Marquis, le Comte , le Baron de Boxtel , tout ce qu'on voudra , confus , interdit , & tremblant , tomba aux genoux du Pere Ambroiſe , & la belle Marianne aux miens , ces deux pauvres miſérables implorerent de ſi bonne grace ma clémence , que je me ſentis ému de pi-

tié, je ſuis naturellement bon.

„ Je ſçais, diſoit Dom Blaiſe, „ que je ſuis un malheureux qui „ ne mérite pas de pardon, mais „ que ne peut point la charité „ Chrétienne ſur des cœurs auſſi „ bons que les vôtres “ rien de ſi éloquent que les gueux & les coupables, Monſieur le Dragon du „ Roy, interrompoit de tems en „ tems la larmoyante Morin, en „ Actrice à la Romaine, je me „ mets ſous votre protection, ne „ nous livrez pas à la Juſtice.

D'un coup d'œil je raſſurai la Belle, & regardant d'un air radouci le Pere Ambroiſe, je lui dis que ces pauvres diables faiſoient compaſſion : que ne peut point l'amour de la vie, tout autre intérêt céde à celui là.

A ce rayon d'eſpérance, Blaiſe promet de remettre au Pere Ambroiſe, l'argent qui lui pou-

voit reſter ; demandant pour toute grace qu'on le laiſſe échaper baguette blanche & avec ſes deux oreilles. Nous de faire d'abord les difficiles , s'étoit le jeu de nous faire valoir, mais peu à peu ſi on ne ſe rendit pas tout à fait , on laiſſa entrevoir qu'on pouvoit ſe rendre , & Boxtel , ſans ſe faire prier , apporta de la meilleure façon du monde , un petit coffre fort ou étoit en or les eſpéces en queſtion.

De cinquante mille francs environ, il s'en trouva encore une trentaine , ce n'étoit pas tout perdre, & bien gagner ſon voyage , le Pere Ambroiſe me fit préſent au nom du Couvent de cinq cent livres , pour m'engager au ſilence , & donnant par pitié quelques loüis au pauvre Blaiſe , il lui conſeilla de s'évader en toute diligence ſans perdre de

tems, parce que la Maréchaussée le cherchoit.

Boxtel presque les larmes aux yeux, demanda si on ne permettroit pas aussi à la Morin de le suivre, mais le Réverend d'un ton sévére, lui dit d'aller faire pénitence de ses crimes, & de ne plus penser à la dangereuse créature qui en avoit été complice.

Il fallut donc se séparer & nous céder le champ de bataille, cruelle séparation ! quels adieux touchans ! M. Blaise sanglotant & promenant ses regards sur tout son petit ménage tiré à 4. épingles, & presque comme une celule, témoigna quelque regret de le quitter, il le quitta cependant, mais en Héros qui fait une belle retraite, recommandant la Morin à la charité du Pere Ambroise, soins inutiles, jolie fille porte

ſa recommandation avec elle, & les Moines ne ſont pas ſi diables qu'ils ſont noirs.

L'argent rendu, l'incommode Blaiſe partit ſecrettement & ſans bruit, Deniſe la chambriere, qui retirée dans ſa cuiſine n'avoit point été témoin de cette ſcéne vint nous annoncer qu'elle avoit ſervi, demandant ſi Monſieur étoit dans ſon cabinet pour qu'on l'aille avertir, je répondis à cette poulette que ſon Maître ſoupoit en Ville, qu'elle pouvoit toûjours ſervir, qu'il nous avoit prié de tenir ſa place auprés de Madame de Boxtel notre couſine.

Notre ami Ambroiſe me tirant à l'écart, me dit qu'il n'étoit pas convenable que cette „ fille mangeât avec nous. Parbleu, lui dis-je, il ſeroit char„ mant que venant eſcroquer

„ ſon ſouper, on l'envoyât encore „ manger à la cuiſine ; allons, „ allons, Révérend Pere, un peu „ d'humanité, la Morin eſt jolie, „ pour tout ſçavoir il faut la fai- „ re jaſer, mais plus de mauvaiſe „ humeur, tréve à vos morales, „ ne gênons point ſa liberté ; votre argent vous eſt rendu, cela doit vous ſuffire.

Le Moine conſentit á tout ce que je voulus auſſi charmé que moi de ſouper avec une jolie fille : je pris enſuite Mariane pour la mettre à côté de moi.

„ Vous venez ſans doute, me „ dit-elle en pleurant de com- „ ploter pour me faire enlever „ dés cette nuit ; non, ma belle, „ lui répondis-je à l'oreille, eſ- „ ſuye tes larmes, fais bonne „ contenance, & ne crains rien ; „ elle me ſerra la main & prenant ſon parti en fille d'eſprit,

elle ſe mit à table affectant un air ſatisfait.

CHAPITRE VIII.

Souper à la Dragonne, le pouvoir de deux beaux yeux.

JE cedai les places d'honneur au Moine, à la Princeſſe ; & me rangeant au bout de la table au milieu d'une forêt de bouteilles à travers leſquelles les yeux ſe perdoient agréablement, je me chargeai du ſoin de les métamorphoſer en fontaines au profit de la Compagnie.

Le Pere Ambroiſe faiſoit une fort bonne contenance, gras, dodu, ventru, à double menton, ramaſſé dans ſa taille, bond pied, bon œil, diſpos de ſes membres, plus fait pour le monde que pour

le cloître, c'étoit un de ces bons enfans de ſaint François, *qui ſiégent mieux à table qu'au Jubé.*

La Morin brune, piquante, grande, bien faite, bien taillée, avoit avec dix-huit ans un viſage rond & vermeil, les yeux bien fendus, ceintrés d'un ſourcil noir, la bouche petite, les traits délicats & réguliers; pour mon portrait, je me diſpenſerai de le faire, je dirai ſeulement que je ſuis un des jolis garçons que le Roi ait mené en Flandres cette année.

Morbleu, dis-je au Pere Ambroiſe, banniſſons toute inquiétude, vive la joye, je le veux bien, interrompit la Morin, puis s'adreſſant au Reverend Pere qui avoit l'air ſérieux & glacé „ il „ faut que je m'égaye, lui dit-„ elle, ſans cela notre ſouper „ n'ira

„ n'ira que d'une aile ; puiſque j'ai
„ le malheur d'être reconnuë, &
„ que l'ordre du Roi, que vous
„ ferez ſans doute exécuter de-
„ main, me va faire renfermer
„ pour le reſte de mes jours,
„ laiſſez-moi du moins paſſer ce
„ dernier repas dans la joye &
„ le plaiſir ; je n'ai pas encore
„ fait de partie avec un Moine &
„ un Dragon, que j'emporte au
„ moins un agréable ſouvenir
„ du dernier petit ſouper que je
„ fais avec d'honnêtes gens.

Par ſa belle humeur, Mariane nous charma, le premier verre de vin fut vuidé à ſon honneur & gloire, le bon Pere devint traitable, galant, conſola lui-même la Morin, enfin nous bumes & rebumes tant à ſes graces les uns après les autres, que le Réverend s'attendrit & commença à filer le parfait amour, que

ne peuvent point deux beaux yeux ſecondés par de bon vin.

C'étoit quelque choſe de fort amuſant que de voir le front tonſuré du Reverend ſe dérider peu à peu ; les ris enchanteurs éclore tout à coup ſur ſes lévres, & ſes yeux dépouillant leur ſeverité monacale battre auſſi joliment de la prunelle que j'aurois pû faire moi-même, quoique ſans vanité j'entende ce jargon muet, auſſi bien qu'aucun petit Maître de la Cour.

Mariane peu novice dans cet art, & dont la commode vertu ne l'incommodoit pas, ripoſtoit à merveille, c'étoit le plus joli *duo* du monde, mille gentilles minauderies de part & d'autre annonçoient une paix prochaine ; & qui operoit tous ces prodiges ? Bacchus & l'amour ; que ce ſont d'habiles négociateurs ; mais

après tout est-il donc si difficile, de mettre en bonne intelligence un Moine égrillard avec une Pouponne gentille & de bon apetit, le phénomene est-il si rare ?

Pour moi, quoique la Morin fût assez jolie, elle m'avoit infiniment moins flatté que la petite Denise, dont l'air modeste fin, simple & naïf, m'avoit mis le cœur tout je ne sçais comment ; au dessert je sortis de table autant pour ma propre satisfaction, que par complaisance pour notre ami Ambroise, à qui je commençois à devenir fort inutile & même à charge ; il est de certaines occasions ou nos meilleurs amis nous deviennent incommodes, d'ailleurs chacun a ses affaires.

La servante valoit mieux que la maîtresse, Denise fit des fa-

çons, & eut le courage de résister à tout mon mérite ; c'etoit une Ville flanquée de mille bienséances, & d'autant de scrupules qu'il falloit abattre les uns après les autres, à moins que d'entrer dans cette Place, comme à Gand par escalade les armes à la main, je ne me rebutai pas. En amour comme à la guerre les obstacles irritent le courage.

J'avançai d'abord peu ; mais j'avançai ; assis negligemment auprès du feu tout en gesticulant avec les pincettes, & en parlant rôti, bouilli, je dis à la belle cuisinière que je voudrois bien lui servir un plat de mon métier, que si elle vouloit fricasser son cœur avec le mien, deux pincées d'amour dont je m'offrois d'en fournir une, en feroit l'affaire ; sur ce qu'elle me ré-

pondit qu'elle ne connoiſſoit pas ce ragoût-là, je promis de l'aſſaiſonner moi-même, ſi ſe prêtant à mes deſirs, & fourniſſant ſon petit contingent, elle vouloit me promettre d'en tâter.

Un ſouris aſſez fin, tout de cuiſine qu'il étoit, m'annonça que la Belle m'entendoit, & je m'en doutois bien, l'amour eſt un mets ſi commun que c'eſt le premier qu'on ſert à nos jeunes poulettes, en leur ôtant leurs liſieres & leurs poupées.

Je n'étois pas tellement occcupé de mes propres affaires que je ne penſaſſe un peu à celles de mes voiſins dont je ne me trouvois ſéparé que par une porte vitrée, couverte à la verité d'un rideau; mais dont un des coins chiffonné laiſſoit un libre paſſage à mes regards curieux.

La converſation me parut in-

téressante, déja Ambroise ayant fait pirouetter sa chaise, se trouvoit acosté de Mariane ; cette mignonne panchée négligemment sur l'épaule du Révérend, & tortillant d'un air pensif un des bouts du cordon de S. François d'Asize, dont elle défaisoit les nœuds sans s'en appercevoir, paroissoit déliberer sur quelque affaire importante qu'on lui proposoit, je conclus qu'on n'étoit pas loin de s'accommoder à l'amiable.

Le galant capuchoné passant un de ses bras sur le col de la Morin, la serra étroitement, mais la grande manche de l'Ordre me fit perdre de vûë la benigne main que je suivois de l'œil, je ne sais ce qu'elle devint pour l'autre armée d'un verre à rouge bord qu'elle portoit en triomphe, ne disparut qu'après qu'il fut vuidé ; quand

un moment après je rentrai à la Salle, la Belle avoit passé sur les genoux de notre ami ; les prians de ne pas se déranger, je leur fis compliment de leur bonne intelligence, & on parla de s'aller coucher.

CHAPITRE IX.

Je couche autre part qu'au Camp, ma surprise à mon reveil.

QUand on boit, qu'on a de jolies femmes, le tems passe bien rapidement ; comme il étoit plus de minuit, je proposai de coucher à la maison, j'ai tout prévû, dit la Morin, & vos lits sont tout prêts, il ne convient pas de sortir à l'heure qu'il est, la retraite est sonnée, Madame Boxtel se levant de ta-

ble, à ces mots fut montrer au Pere Ambroise le lit qui lui étoit destiné, & je fus conduit au mien.

Je ne murmurai pas de ce que la Morin m'honorant d'un bon soir mon cousin, me logeoit si loin de son apartement, satisfait de n'être pas éloigné de la gentille alcove, de la tres-gentille Denyse, bref, chacun prit sa chandelle & disparut.

Que Diable, on se doute bien que je ne couchai pas seul, à quoi bon broüiller encore deux ou trois pages avant que d'en venir au dénouëment que chacun prévoit depuis long tems, qui ne sçait pas toutes les façons ordinaires & extraordinaires usitées en semblable rencontre, je demandai, on refusa, je voulus, on ne voulut pas, enfin, je pris, & on laissa prendre.

On

On penſe aiſément qu'ayant paſſé une moitié de la nuit avec Bacchus & l'autre avec l'Amour, je ne devois pas être le lendemain fort matinal, il étoit donc grand jour, quand me réveillant en ſurſaut & trouvant encore Denyſe endormie, je lui procurai le plus gracieux reveil qu'il me fut poſſible, autre combat, autre victoire.

Enfin je ſaute hors du lit, ma toillete faite & parfaite en moins d'une minute & demie, car je ſuis expéditif, je me rends à l'apartement de Madame de Boxtel; un profond ſilence m'annonce qu'on n'eſt pas éveillé, j'entr'ouvre doucement les rideaux & ne vois perſonne; il n'y avoit pas là aſſurément de quoi me ſurprendre, auſſi ne le fus-je nullement, je ne fis que paſſer à la chambre de Monſieur Am-

broiſe, mais autre profond ſilence ; je ne doutai pas cependant qu'on ne fût couché, à la vûë des habits du couſin, jettés négligemment ſur un fauteuil, je parle haut, j'appelle, point de réponſe, je tire les rideaux, plus de Moine, plus de fille.

Que diable cela veut-il donc dire, me dis-je en moi-même, je crie, je tire les ſonnettes, & Denyſe arrive au bruit, je demande s'il y a d'autres lits, on me répond que non, enfin ayant tenu la maiſon de la cave au grenier, il fut notoire que les moineaux étoient dénichés.

Après quelques réflexions, ſur la poſſibilité du fait, je convins que rien n'étoit ſi naturel, qu'un Moine mécontent, ſe trouvant à deux pas du Pays Etranger, avec une trentaine de mille livres, & une jolie pou-

ponne, qui ne démandoit pas mieux que d'en manger ſa part, ait pris ſon parti ſi précipitament; le froc demeuré avec tout l'attirail monacal, me prouvoit aſſez, que l'amoureux Ambroiſe avoit troqué ſa garde-robe contre celle de Monſieur de Boxtel, qui étant des mieux fournie, lui procura ſur le champ tout ce dont il pouvoit avoir beſoin, pour changer d'équipage.

Ce qui acheva de me convaincre du paſſage du Moine & de la Morin aux Pays Etrangers, fut la commodité de le pouvoir faire ſans danger, à la faveur des équipages de la Garniſon, du Gouverneur & de tout ſon monde, qui avoient dû ſortir ce jour-là de Ath, au lever du ſoleil, pour ſe rendre à leur deſtination.

Quand je ſçus ſurtout de

Denyſe, que Monſieur & Madame de Boxtel avoient parlés de ſe retirer de la Ville, avec la Garniſon, mes ſoupçons devinrent des certitudes, perſuadé que Marianne avoit donné cette ouverture au Pere Ambroiſe, & exécuté en ſa faveur le projet formé avec Dom Blaiſe; il n'étoit queſtion que de connoître quelques-uns des gens du Gouverneur pour ſe mêler avec eux, & la Morin étoit aſſez intriguante pour s'être faufilée parmi les Officiers de la garniſon délogeante.

CHAPITRE X.

Pour la première fois de ma vie, j'ai un chez moi dans le monde.

APrès tout, rien ne pouvoit m'arriver de mieux que ce bienheureux départ, plus de

Moine, plus de maître que moi à la maiſon ; ainſi j'eus mon ménage tout dreſſé à Ath dès le lendemain de mon arrivée en cette Ville & une jolie cuiſinière à mes gages, car on s'imagine bien que je gardai chez moi la gentille Denyſe ; cette belle enfant étonnée de la fuite précipitée de ſes Maîtres, & du Pere Ambroiſe, crut bonnement qu'ils étoient tous enſemble, & que Mr. de Boxtel n'avoit ſoupé en Ville, & découché que pour faire les préparatifs de ce voyage, je la laiſſai croire ce qu'elle voulut ; que m'importoit à moi ſa croyance, & n'eus pas de peine à la perſuader que j'étois le grand couſin de la maiſon, comment en eût-elle pû douter ? la Morin m'avoit le ſoir précedent honoré pluſieurs fois hautement de cet auguſte titre, j'aſſurai ma

petite pouponne de ma protection, & la priai de rester jusques à nouvel ordre.

Charmé d'avoir enfin un chez moi au monde & cinq cens livres à ma disposition, je parcourus avec complaisanee tous mes apartemens, fis la revûë de tous mes meubles, & après avoir été faire un tour au Corps-de-garde, je revins dîner à mon petit couvert avec mon Infante à qui j'accordai l'honneur de manger à ma table.

Il fut question pendant le repas de mille belles choses, & d'autant d'arrangemens domestiques dont le Public n'a que faire; mon dîner fini, je passai à mon cabinet pour visiter ma Bibliotéque, & travailler une heure ou deux à ces Mémoires que j'avois dans mon porte-feüille, j'écrivis donc, tant bien que mal,

l'hiſtoire qu'on vient de lire, de crainte que le tems ne m'en fit oublier quelques circonſtances, rien n'eſt à négliger dans les belles choſes.

Ma beſogne faite, ne ſçachant plus que faire, il me prit fantaſie d'aſſembler l'Académie chez moi, & de donner à ſouper à tous ceux de nos Confréres qui ſe trouvoient à Ath; ce projet fut auſſitôt exécuté que formé.

Je ſortis & en moins d'une heure tous mes grivois de bon apetit ſe trouverent à mon hôtel; ce fut-là la première de nos aſſemblées qui ſe tint avec quelque décence autour d'une grande table à tapis verd, flanquée de quatre fauteüils dans leſquels nos graces négligemment répanduës repreſentoient au parfait, ce qu'on appelle, en bon Français, *les armes de Bourges.*

Le Breton étant absent pour bonnes & légitimes causes, & l'Académicien Graffin Jolicœur, embrochant encore quelqu'Anglois, ou en étant embroché au coin de quelque bois, nous ne pûmes vaquer à l'Election d'un nouveau Confrere, ce qui fut remis à la prochaine assemblée.

Chacun me complimenta sur ma bonne aubaine, & le Moine parti, je crus que je pouvois conter mon histoire sans indiscrétion ; je la contai donc, c'est-à-dire, je lus le chapitte que je venois d'écrire à ce sujet, autres complimens ; chacun trouva que le Pere Ambroise n'avoit pas agi en sot ; mais on ne put s'empêcher de plaindre le sort du pauvre Blaise qui devoit faire maigre chere, tandis que de bons grivois alloient faire chez lui ripaille, & vuider ses bouteilles.

CHAPITRE XI.

Ceci change bien la thèſe, qui diable auroit pû le prévoir. Hélas ! adieu mon pauvre petit chez moi.

L'Heure du ſouper arrivée, nous allions nous mettre à table avec Madame Pariſien ſeconde, lorſque j'entendis heurter à la porte aſſez bruſquement, j'y vole moi-même une ſerviette à la main, j'ouvre, on entre, c'étoit le Pere Ambroiſe en habit de Cavalier.

Et d'où diable venez-vous donc, l'homme de Dieu, lui dis-je, ainſi fagoté & croté juſques à l'échine ; car en vérité, ce pauvre Moine l'air conſterné, l'oreille baiſſée faiſoit la plus chien-

ne de figure du monde.

„ Hélas, mon cher Parisien,
„ me répondit-il tout en montant
„ l'Escalier, j'ai fait une forte
„ journée, je suis le plus mal-
„ heureux des hommes, & je
„ mérite bien de l'être.

„ Si vous le méritez, repartis-
„ je, il n'y a que demi mal, vous
„ nous conterez vos exploits :
„ toute l'Académie militaire est
„ là haut assemblée, on a servi
„ commençons par nous mettre à
„ table.

Le timide Reverend refusoit de paroître, mais je l'en priai de si bonne grace, en l'assurant que je ne le ferois point connoître qu'il entra sous le nom d'un de mes amis, son embaras, son air gauche équivoque fit soupçonner à mes camarades une partie de la vérité, & un coup d'œil malignement lancé de ma façon

avec un doigt ſur la bouche pour les engager au ſecret acheva de les mettre entièrement de la confidence.

Un ſixiéme couvert fut aporté, bref, jamais ſouper ne fut plus comique, de fil en éguille on tomba ſur les Moines, & le nôtre fut forcé d'en dire ſon petit mot comme les autres ; Bourguignon au deſſert un peu en train, & qui occupé d'autres choſes n'avoit pas compris mes geſtes, conta tout au long au Chevalier Ambroiſe ſon hiſtoire que j'avois lûë à l'Academie, & l'innocente Denyſe qui n'y entendoit pas fineſſe, lui demandant ſi Monſieur & Madame de Boxtel, n'alloient pas revenir auſſi tout en le qualifiant de *mon Reverend Pere*, acheva de le déconcerter ſi fort qu'il n'y put plus tenir.

Nous tous de rire à gorge déployées, & le Pere de ſourire de la plus mauvaiſe grace du monde, perſuadé à n'en pouvoir douter qu'il étoit connu, il rougit ; mais quand un Moine rougit, ce n'eſt pas pour long-tems. Hé „ bien, parbleu, allons, dit-il, „ hurlons avec les loups, qu'on „ apporte du vin, après l'orage „ rien n'eſt ſi doux que de ſe „ trouver dans un Port tranqui„ le ; on voulut ſçavoir le ſujet „ de ſon retour ; avec un peu „ d'eſprit de quoi ne ſe tire-t'on pas, le Pere fit une hiſtoire vraiſemblable ; mais dont je ne fus pas la dupe.

J'attendois avec impatience la fin du ſouper, & que la compagnie fût ſortie, pour ſçavoir des nouvelles de la Morin, & l'hiſtoire au vrai du Reverend, quand nous fumes ſeuls, voici tout ce

que j'en pus tirer avec bien de la peine.

Rapellez - vous, ami Lecteur, & bénevole, mes conjectures sur le départ du Pere Ambroise avec la Morin, j'avois deviné juste, le Moine las du froc, & assez bien en argent comptant avoit réellement proposé à Mariane de renouer avec lui la partie, & de passer ensemble en Hollande.

La rusée Morin, femme de composition, s'il en fut jamais, & assez bonne diablesse, n'avoit eu garde de refuser une semblable proposition, après tout, que cette belle pouvoit - elle faire de mieux? mille petites minauderies traitresses, persuaderent le bon Apôtre qu'on l'aimoit, il est si facile de se laisser abuser sur cet article. On l'équipe de pied en cap à la cavalière des habits du

pauvre de Boxtel, & on lui propoſe de partir à la pointe du jour avec les équipages du Gouverneur, dans leſquels elle devoit paſſer en Hollande, avec ſon prétendu mari : les places étoient arrêtées homme pour homme l'affaire étoit faiſable, & Ambroiſe la crut faite, il part.

Le Pere Blaiſe fugitif n'avoit garde d'échaper une ſi belle occaſion de paſſer en Hollande, pour éviter la punition de ſon apoſtaſie, il fut donc auſſi du voyage ce dont la Morin s'étoit bien doutée ; en route elle n'apperçût pas plûtôt Mr. de Boxtel ſur un autre chariot que préparant adroitement la ſcéne qu'elle s'étoit bien promiſe de jouer, elle feint être aſſiſe trop bas, & demande au Chevalier Ambroiſe, en lui ſerrant la main, la petite caſſette qu'il portoit ſur

ſes genoux, on la lui donne ſans penſer à mal, & dans cette caſſette bienheureuſe ſe trouvoit encore avec quelques hardes, toutes les eſpérances de nos avanturiers.

Marianne n'en fut pas plûtôt la maîtreſſe, que cherchant diſpute ſur une vetille au Révérend ſéculariſé, on s'échaufe de part & d'autre ; la Morin connuë par la plûpart de la Garniſon & ſurtout par le Conducteur de ſon chariot, pour Madame de Boxtel, ſe ſentant forte, appelle ſon mari à ſon ſecours, diſant hautement qu'on l'inſultoit.

Blaiſe n'ayant plus rien à craindre, au ſon de la voix de Marianne, deſcend de ſa voiture plus ſurpris qu'on ne peut l'être, & la Belle lui faiſant ſigne de ne point ſe déconcerter, lui tendant la caſſette, lui dit, „ tenez

„ mon epoux, prenez ma male, „ je ne puis demeurer davantage „ ſur cette voiture, voilà un inſo- „ lent qui me fait enrager “, le Conducteur à qui Madame avoit ſans doute donné la piéce, & peut-être le mot, que ſçait-on, apoſtrophant le Chevalier, le pria poliment de deſcendre & de donner ſa place à Monſieur.

Les deux Moines étonnés de ſe voir, & n'oſans éclater ni l'un ni l'autre, ſe regardent en ſilence comme deux taureaux mugiſſans, prêts à ſe dévorer, mais ſéparés par une barrière.

Dix perſonnes connoiſſoient la Morin, pour être Madame de Boxtel, & le pauvre Ambroiſe ſans nulle connoiſſance, étoit là comme un tombé des nuës; que dire, que faire, le plus court fut de deſcendre doucement, ſans tapage, murmurant ſeulement

tout

tout bas entre ſes dents, que diable eût pû s'en empêcher, & feignant de vouloir marcher, c'étoit le jeu, il reprit le chemin de Ath avec ce que le hazard lui avoit laiſſé d'argent dans ſa poche.

La belle expédition pour Ambroiſe, le beau triomphe pour Blaiſe & la Morin, qu'ils dûrent rire de grand cœur de cette ſcene; que ſçais-je même ſi le Pere Ambroiſe en fut quitte à ſi bon marché, peut-être tout gai que le vin l'avoit rendu, m'a-t'il encore paſſé ſous ſilence le tragique de cette action, & les coups de bâtons qui en furent le dénouëment, après tout on n'eſt pas obligé de tout dire, même à ſes meilleurs amis, quoiqu'il en ſoit, voilà tout ce que j'en ſçais, & le Public n'en ſçaura pas davantage ſur cet article.

Je lui dirai ſeulement, que le

lendemain le Pere Ambroise refroqué revendiqua pour s'en retourner, les meubles & utenciles de ma maison, dont je délogeai sans trompette, pour aller rejoindre l'Armée ; pour la pauvre Denyse édifiée de tout ce qui s'étoit passé fut chercher condition ailleurs.

Le Reverend de retour en son Couvent, dit sans doute, qu'il étoit arrivé trop tard, & que le Pere Blaise étoit délogé d'Ath ; ce fut au moins l'avis que je lui donnai en le quittant, lui promettant un secret inviolable.

Comme en faisant imprimer cette Histoire, c'est en quelque sorte manquer à ma parole, je prie mes Lecteurs de vouloir bien n'en parler à personne, je conte sur leur discrétion à tenir un secret que j'ai juré de garder ; ils peuvent cependant je crois,

ſans conſéquence le dire à leurs amis, en les prians de n'en parler qu'à des perſonnes non ſuſpectes, de crainte que cette avanture ne devienne publique, ce qui ne manqueroit pas de nuire au zèle du charitable Ambroiſe, qui doit, à ce qu'on m'a dit, prêcher l'Avent & le Carême à***.

CHAPITRE XII.

Avis aux ſurnuméraires de notre Académie, au ſujet de la place vaquante à remplir.

APrès la priſe d'Ath, je ne fis plus rien de conſidérable en Flandre & qui mérite l'attention de mes Lecteurs, nous batimes encore la frontière environ un mois; mais peu à peu les Anglois diſparurent, & à leur exemple nous entrâmes en quartier d'Hiver.

La Campagne à peu près finie, mes premiers ſoins furent de faire en ſorte de retourner à Paris ma bonne Patrie, hiverner avec Madame Pariſien & Monſieur mon fils, pour faire des hommes au Roy, & des brochures aux curieux. Encore faut-il ne pas être de grands inutiles au monde, broüiller du papier eſt toûjours quelque choſe.

Avant mon départ j'aſſemblai l'Académie, pour régler les affaires du Corps, qui ſe trouvèrent en fort mauvais ordre; mais ce n'eſt pas là l'affaire du Public. Je comptois auſſi qu'avant de nous ſéparer nous élirions un Succeſſeur à le Breton; on n'en fit encore rien, mes Confreres me firent l'honneur de laiſſer cette place à mon choix, s'engageant par ſerment, de ratifier l'élection que je ferois d'un Membre digne

de faire partie de notre auguſte Corps.

Les ſçavans ſubalternes ſont avertis que je remets cette élection à mon arrivée à Paris, & que tous les Faiſeurs d'Odes, de Poëmes, d'Elegies, de Romans & de Comédies en un Acte, en Proſe peuvent prétendre à l'honneur d'entrer parmi nous, en ſignant cependant un bon engagement, de ma façon; nous ne voulons d'amis que ceux du Roy, & point de Confreres dont tout le ſang ne ſoit à ſon ſervice. C'eſt là un des premiers & des plus ſaints Statuts de notre Ordre, je l'ai, je crois, deja dit, *nous combattons pour la gloire & nous écrivons pour elle.*

Puiſque je me trouve une fois en ma vie maître de faire ſeul un immortel d'un pauvre diable, en l'aſſociant à toute notre gloire,

je ne veux accorder cet honneur qu'au plus digne. C'eſt pourquoi je déclare que je ne donnerai la place vacante avec dix écus d'engagement qu'à celui dont l'heureuſe imagination inventera la fête la plus galante la plus belle & la plus digne de la Capitale d'un Royaume auſſi floriſſant que la France ; ſur l'heureuſe naiſſance du Duc de Bourgogne que nous attendons de l'amour de la plus aimable Princeſſe du monde & du Prince le plus accompli.

On avertit les imaginateurs, s'il s'en trouve encore quelqu'un, qu'on veut du neuf, du beau, du grand, plus de ſales publiques, peu de feux d'artifices, & encore moins d'illuminations, à moins que toutes ces choſes ne ſervent ſeulement de préliminaires à la fête, auquel cas on pourra les tolerer.

On prie auſſi de faire attention que ſi l'on donne à manger au public, il faudra faire en ſorte que les honnêtes gens puiſſent avoir part aux dépenſes immenſes qu'on ſe propoſe de faire.

Comme nos Académiciens ne ſont pas trop gros Seigneurs pour travailler eux-mêmes à une matière de cette conſéquence, & qu'il leur ſera infiniment plus glorieux de s'exercer ſur un ſi beau ſujet, que d'être de grands déſœuvrés, ſimples Juges du mérite des autres, la carrière reſte ouverte à tout le monde ; ſi l'un de nous invente le mieux le plus aprochant aura la place vacante.

Enfin voilà heureuſement la Campagne finie, je parts Dimanche prochain, & eſpere arriver encore à tems à Paris pour carillonner la ſaint Martin avec le beaufrere Jaquelin & Mada-

me Parisien, ma très-honorable & honorée épouse. Comme heureusement elle ne sçait pas lire, je conte qu'elle ignore mes avantures publiées dans ces Mémoires, à moins que quelqu'ami charitable n'ait pris le soin de l'en instruire, le tout pour la porter à la reconnoissance ; car en ce tems-ci on ne fait rien pour rien ; & le pauvre honneur des maris militaires est a si bon marché, que c'est-là la monnoye qui a le plus de cours pour acquitter les dettes des femmes qui contractent des obligations pendant leur absence; mais que faire a cela, l'argent est si rare, allons, allons point de terreur panique ; partons sur les aîles de l'espérance.

FIN.

G65A63
1745
V.2





